

Sainte Apocalypse

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

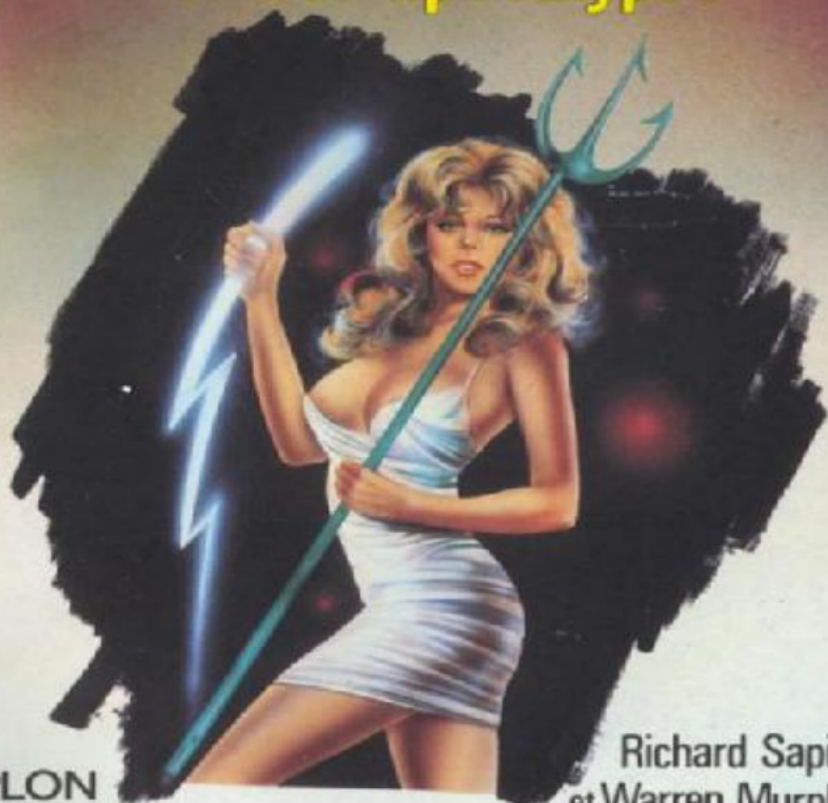
LANZAROTE
Caliente.COM

45

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Sainte apocalypse



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

PLON

L'IMPLACABLE
Sainte apocalypse

SAINTE APOCALYPSE

L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ A MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFFONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING A LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCEUL
- 44 BYE BYE L'ESPION

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

SAINTE APOCALYPSE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :

SPOILS OF WAR

Illustration de la couverture : Loris

© 1981 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1985
pour la traduction française

ISBN 2-259-01310-4

Édition originale :

ISBN 0-523-40719-X
PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Le jour où il poussa un homme du haut du pont de Pontusket, Artemis Thwill comprit qu'il était libéré. Mieux que libéré. Lancé. Il ne s'attendait pas à tuer l'homme, ni même à le pousser, bien qu'il ait souvent pensé à ce genre de choses. Cela lui arrivait par exemple, quand il était sur un trottoir et regardait une femme porter péniblement deux lourds paquets et qu'il se demandait l'effet que ça ferait s'il lui faisait un placage au sol. Artemis pesait cent dix kilos, mesurait 1,87 m et avait joué trois-quarts arrière pour l'Université d'Iowa.

Il était vice-président d'Inter-Agro-Chimie. Par conséquent, Artemis Thwill ne se baladait pas en plaquant au sol des dames chargées de paquets. Il les aidait à les porter et à traverser. Il fréquentait l'Eglise Congrégationnelle et il était entraîneur dans la Ligue des Minimes.

Mais quand il voyait ces petits garçons avec leurs énormes protège-épaules coûteux et leur petite brindille de cou entre les deux, il se voyait cavalier sur le terrain en rugissant : « Tapez dans le tas et que ça saigne, bande de petits salopards gâtés ! »

Et puis il se voyait balancer son poing sur un casque branlant, sur une brindille de cou, et écraser un môme avec un bruit aussi mou que satisfaisant. Puis il attrapait une paire de petites chevilles fragiles et se servait du gosse comme d'une massue pour passer devant son équipe en glapissant que c'était là que les Athéniens s'atteignaient, tout en atteignant de la main un bras de dix ans pour le disloquer de son épaule.

Tout cela, il l'imaginait. Il imaginait même les parents horrifiés contemplant les corps déchiquetés jonchant le terrain des Minimes. Et il dirait : « Ils ne seraient jamais devenus de vrais joueurs. Emportez-moi cette merde ! »

C'était la scène qui se déroulait dans sa tête alors qu'il rédigeait un long rapport sur l'aspect physiquement et émotionnellement malsain du football pour les enfants et en fondant une ligue des parents pour un sport sain.

On l'invitait souvent à prendre la parole, partout dans le pays, et il avait un excellent discours tout prêt. Il lui arrivait même de réprimer un sanglot et d'écraser une larme quand il disait aux parents à Duluth ou à Yonkers : « Voyez ces petites brindilles de cou entre ces gros casques de plastique et ces énormes protège-épaules et, Dieu, je crois les voir se briser. Que se passerait-il – imaginez ce qui arriverait – si

vous abattiez votre poing sur un de ces casques. Ce serait comme un jeu de flipper ! »

C'était aussi une bonne affaire pour Inter-Agro-Chimie. De la bonne publicité. Et comme Inter-Agro-Chimie avait été accusée d'empoisonner plus de lits de rivières qu'Hitler n'avait pollué de cerveaux, la société voulait paraître sensible aux besoins de la population. S'insurger contre le sport violent pour les enfants faisait bon effet. Surtout quand celui qui s'insurgeait publiquement était son honorable vice-président, Iowa Classe 60, Harvard 62, Artemis Thwill.

Voilà ce qu'Artemis Thwill avait fait avec son désir de pulvériser de petits cous. À l'une de ses conférences, un homme se leva, qui se rappelait Artemis Thwill du lycée de Pontusket. Il se souvenait qu'avant de commencer à jouer au football, Artemis avait toujours des culottes rapiécées. Il se souvenait qu'aucun Thwill de Pontusket n'avait jamais possédé de maison plus grande qu'une caravane, jusqu'à ce qu'Artemis joue au football. Il fit observer qu'Artemis avait payé ses études grâce au football et gagné assez d'argent dans un club professionnel pour payer ses études supérieures et que, sans le football, Artemis serait en train d'étaler de l'engrais au lieu de diriger ceux qui le fabriquaient, tranquillement assis dans un grand bureau avec une jolie secrétaire et un défraiement de voyages de 22 800 dollars par an.

À cet homme, Artemis Thwill répondit avec douceur, insufflant dans sa voix toute la réprobation outragée de la majorité du public qu'il savait être pour lui. Comme à la plupart des meetings, n'importe où, les gens venaient pour entendre ce qu'ils voulaient entendre de la bouche de gens qui tenaient à leur faire croire ce qu'ils croyaient déjà. Cela porte différents noms : prise de conscience, prosélytisme, ou dire les choses comme elles sont. Artemis tenait sa foule.

— Il est vrai que j'étais pauvre, dit Artemis et les auditeurs, ses auditeurs, grondèrent légèrement, leur réprobation attisée. Il est vrai que je n'avais pas une culotte qui n'était pas rapiécée. Mais je vous le demande, qu'est-ce qu'un système qui oblige de jeunes garçons à frapper d'autres enfants afin d'avoir droit à une éducation ?

Applaudissements. Il savait que ces gens-là pensaient que tous les maux du monde étaient causés par la civilisation actuelle, qui en réalité avait fait plus de progrès dans le dernier demi-siècle que toute l'humanité durant son premier million de siècles. Les défenseurs du football, en revanche, croyaient que tous les maux du monde venaient de ceux qui étaient contre ce sport.

— Peut-être si l'on enseignait la bonté et la foi au lieu de la peur, alors, peut-être n'y aurait-il pas des gens qui éprouvent le besoin de tuer d'autres gens, poursuivit Artemis de sa voix douce, en sachant fort bien que l'insécurité de la nation avait augmenté en proportion

directe de la bonté et de la compréhension imposées aux services de police.

Cela, c'était ce qu'Artemis avait dit. Ce qu'il imaginait, c'était un uppercut de cent dix kilos dans les précieuses parties sensibles de cet individu. Il rêvait de lui dire : « Vous avez raison, je suis de la racaille de Blanc et voilà comment je règle mes comptes. »

C'était ce qu'Artemis voulait faire.

Mais jusqu'à ce qu'il jette l'homme du haut du pont, il n'avait jamais fait ce qu'il voulait faire.

Ce jour-là, on était en mars et il faisait un froid aigre, les champs étaient couverts de glace fondue et de neige et les rivières étaient en crue. L'homme regardait les blocs de glace se disloquer et couler.

— Ne sautez pas ! glapit Artemis en bondissant de sa voiture.

— Ne sautez pas ! cria Artemis en hissant l'homme sur le parapet.

— Ne sautez pas ! hurla Artemis en tapant sur les mains de l'homme jusqu'à ce qu'il lâche prise.

— Mon Dieu ! Au secours ! cria l'homme.

— Pauvre fou ! cria Artemis. Vous aviez toute la vie devant vous !

L'homme tomba sur la glace comme un sac-poubelle plein de gravier. On entendit sa tête se fracasser contre un bloc, puis le corps fit plouf et l'homme s'en alla dans le courant, coincé sous la glace.

Artemis n'eut qu'un bref instant de regret. Ce pont n'était pas assez haut pour être absolument sûr que l'homme était mort. La prochaine fois, il faudrait que ce soit une mort certaine. Car Artemis Thwill savait, avant même que l'homme touche l'eau, qu'il recommencerait.

Thwill savait ce qui avait fait de lui un si bon joueur de football au lycée et à l'université. Il aimait faire mal. Mais surtout, et il découvrit cette extase délicieuse en ce jour de mars, il aimait tuer.

Naturellement, il y eut une enquête. Artemis dit à la police qu'il ne tenait pas à être trop félicité pour avoir tenté de sauver cet homme. Il craignait que cela trouble une veuve déjà bouleversée.

— Si seulement nous avions davantage de conseillers psychiatriques, dit Artemis.

— La femme dit qu'il ne s'est pas suicidé, répondit le chef de la police de Pontusket, qui ne croyait pas à la psychiatrie et se sentait hypocrite parce qu'il ne disait pas carrément que la police ne devrait que protéger les gens contre d'autres gens et non pas contre eux-mêmes.

— La malheureuse, dit Artemis.

— Elle dit qu'il allait toujours se promener sur ce pont.

— La malheureuse.

— Elle dit qu'elle pense que vous l'avez jeté en bas, M^r Thwill.

— La malheureuse.

— Vous avez fait ça ?

— Naturellement, dit Artemis sur le ton glacial et cassant d'un des notables de la ville s'adressant à un sous-fifre.

— Excusez-moi, j'étais obligé de vous poser la question, Mr Thwill.

— Certainement, dit Artemis avec une profonde compréhension, sachant que la compréhension bien employée pouvait être plus insultante et humiliante qu'un crachat à la figure. Peut-être devrais-je parler à cette femme.

— Elle est assez bouleversée, Mr Thwill. Elle ne pense vraiment pas qu'il s'est suicidé, vu qu'il a commandé une nouvelle camionnette qui doit être livrée demain.

— Je comprends, murmura Artemis.

L'homme possédait une petite ferme et il la faisait marcher en travaillant à plein temps chez un grainetier. Il avait trente-cinq ans, sa femme vingt-deux. Ils n'avaient pas d'enfants.

Elle était assise dans la cuisine de leur petite maison ; elle avait des mains rouges et gercées, des lèvres blêmes et pincées. Elle avait des seins comme des melons. Quand Artemis Thwill entra, elle lui jeta un regard haineux. Elle ne se leva pas. Le chef de la police présenta Artemis.

— Vous l'avez tué, salaud, fumier ! glapit la femme.

Le chef de la police, gêné, détourna la tête. Artemis saisit rapidement un sein. La femme ne dit rien. Artemis retira sa main avant que le chef se retourne.

— Pauvre malheureuse, dit Artemis.

— Vous l'avez tué, salaud. Sale insouciant. Insouciant.

— Je suis désolé que vous pensiez cela, murmura Artemis, les yeux fixés sur les seins rebondis.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Les assurances ne paient jamais pour les suicides !

Ce fut alors, dans cette petite ferme, qu'Artemis Thwill tomba amoureux. Cette femme élevée à la campagne, qui n'était sans doute jamais allée au lycée, avait toute la sagesse et la compréhension d'un diplômé de la Business School de Harvard.

Elle s'appelait Samantha et Artemis resta dîner quand le chef de la police s'en alla. Il apprit qu'on n'avait pas besoin de diplôme pour savoir raisonner. On n'avait pas besoin de diriger un pays pour faire preuve de compréhension. Véritablement, et pour la première fois, Artemis Thwill trouvait une femme avec qui il pourrait partager sa vie.

— Vous auriez dû le frapper sur la tête, tout simplement, et le laisser là. Pourquoi est-ce que vous l'avez jeté en bas pour que ça ressemble à un suicide ? Merde !

— Je n'ai pas réfléchi, avoua Artemis, plein de remords.

Sa veste de cachemire paraissait déplacée dans la cuisine rustique.

Il savait qu'il devait donner mieux que ça à Samantha.

— Eh bien, vous auriez dû !

— Je ne peux pas changer ma version, maintenant.

— Et d'abord, pourquoi vous avez fait ça ?

Artemis réfléchit. Il réfléchit à la rage atavique qui pousse les gens à tuer, à la structure sociale bancal qui saisit de braves gens normaux, casaniers, et les envoie tuer des innocents.

— J'en ai eu envie, répondit-il.

— La meilleure raison pour faire n'importe quoi, reconnut Samantha.

Ils firent l'amour sur-le-champ et le lendemain Artemis ne rentra pas chez lui. Pendant la semaine suivante, la jeune fermière lui inculqua une grande sagesse.

— Écoute, à long terme, notre seule chance c'est que Dieu n'existe pas, déclara Samantha.

Parce que s'il existe, nous sommes cuits. Et ne m'envoie pas ces conneries de repentir, parce que Dieu n'en prend pas beaucoup, des repentis, et même si nous nous repentions, nous serions des menteurs.

— Comment peux-tu dire cela, Samantha ? roucoula Artemis.

— Bon Dieu, ce que je t'aime quand tu es hypocrite. J'adore ça. Tu es champion. Avec ton hypocrisie et mon intelligence, nous pouvons faire n'importe quoi.

Et durant les deux jours qui suivirent cette conversation Samantha réfléchit, profondément, soigneusement. Les seuls mots qu'elle prononçait étaient : « Je crois que je l'ai. Je crois que je l'ai. »

Le troisième jour, alors que le soleil rouge se couchait dans la paille et la boue des plaines de l'Iowa, Samantha poussa un cri à réveiller les morts :

— J'y suis !

— Quoi ? Où ça ? demanda Artemis.

— J'ai trouvé ! C'est le seul métier qui dure. Avec ça, on peut faire ce qu'on veut, n'importe quoi. Merde, tes victimes auront à chercher ce qu'elles ont fait de mal pour le mériter.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Et l'hypocrisie ! s'exclama-t-elle en riant, d'un beau rire clair comme un son de cloche. Tu peux mutiler tes victimes et puis leur dire que tu es l'âme la plus pure qui ait jamais foulé cette terre, et le leur faire croire. Leur donner l'impression qu'ils seront peau de balle s'ils ne le croient pas.

— Mais qu'est-ce que c'est ? cria Artemis en secouant Samantha par les épaules.

— Artemis ! Tu es parfait pour ça, dit-elle et elle lui plaqua un gros baiser mouillé sur la bouche. Artie, chéri, tu vas entrer dans la carrière de Dieu.

Artemis leva machinalement une main à sa gorge.

— Tu veux dire, prédicateur ? demanda-t-il, atterré. Moi ? Renoncer à mon fauteuil de vice-président pour devenir un petit saint de carrefour à quinze mille dollars par an ?

— Non, susurra Samantha. Pour devenir Dieu.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il volait dans les airs comme un dieu captif.

La peau du dragon était rugueuse sous ses doigts. Remo se cramponnait tandis que la bête géante planait en crachant des flammes, remorquant Remo comme un skieur nautique d'un autre monde. Au-dessous de lui, les nuages étaient des coussins blancs dodus.

Remo se roula en boule pour rapprocher son corps de celui du dragon. Une fois assez près, il se proposait de lancer une attaque multiple et rapide contre le ventre de la bête, avec un mouvement de pivot pour couvrir le plus d'espace tout en tenant fermement la longe. Ce serait une modification d'une attaque que lui avait enseignée le Maître de Sinanju, il y avait des années.

Mais le Maître ne lui avait appris que les secrets pour assassiner des hommes, pas des dragons. Chiun, le Maître, avait expliqué à Remo que l'homme était la seule espèce existante capable de produire des spécimens suffisamment dangereux pour nécessiter leur extermination. N'importe quel animal, affirmait Chiun, oublie son désir de tuer si on lui offre à manger, ou si on lui rend ses petits ou son territoire où il peut vivre en paix, si l'on cesse de le tourmenter. Pas l'homme. L'homme tue par cupidité, pour le pouvoir ou par plaisir. L'homme peut tuer, détruire et corrompre et revenir pour recommencer. Entre toutes les formes de vie à la surface de la terre, disait Chiun, seul l'homme détruit la vie même.

Seul l'homme... à condition de ne pas compter le monstre qui emportait Remo vers une mort certaine.

L'attaque de Remo ne fit même pas dévier le vol du dragon. Il avait la peau plus épaisse qu'un blindage de char. Il était grand comme trois pâtés de maisons. À une rapidité vertigineuse, il se précipitait vers les ténèbres de l'espace, où même Remo, avec son système nerveux surdéveloppé dépassant de loin les capacités des hommes normaux, mourrait en râlant, sans moyen de défense.

Il fit une dernière tentative. Reconnaisant des années d'entraînement sous la tutelle de Chiun, il exécuta une rapide suite de cabrioles qui le propulsèrent à une hauteur de plus de vingt étages, assez haut pour atterrir sur le dos du dragon. Il pensait que s'il pouvait y arriver sans encombre, il ramperait le long de la fine encolure de la bête et trouverait un point vulnérable...

Il n'atterrit pas. Alors qu'il était encore en l'air, à la crête de son

sième saut périlleux, le dragon se retourna vivement et le regarda avec des yeux flamboyants. Le spectacle fut paralysant. Les mains de Remo lâchèrent la mince longe, son seul lien avec la vie. Et tandis qu'il commençait à tomber, la bête ouvrit sa gueule et cracha des flammes vers lui, mettant le feu à ses vêtements en parlant d'une voix venant d'un autre univers :

— C'est la légende, qui se réalise enfin.

— Chiun ! hurla Remo. Maître ! Mon père !

Et, soudain, les flammes qui le calcinaient s'éteignirent, sa chute fut doucement amortie et il avait le front moite et frais.

— Réveille-toi, mon fils, dit une voix aiguë familière.

Remo se redressa sur le lit.

— Je rêvais, Chiun.

Le vieil Oriental hocha la tête. Un magnifique kimono violet, en soie brillante, enveloppait son corps frêle et menu. Sa barbiche et sa moustache blanches ressortaient comme de la neige sur la couleur éclatante du vêtement. Il était coiffé d'un chapeau plat de coolie.

— Pourquoi êtes-vous habillé comme ça ? demanda Remo en s'efforçant de s'éclaircir les idées.

Il n'avait pas l'habitude de dormir. Il se sentait comme drogué.

— Le Maître de Sinanju s'habille comme il lui plaît, déclara Chiun.

Remo se leva en chancelant, se frotta la figure et sentit la fine pellicule de sueur à la racine de ses cheveux et sur sa lèvre supérieure. Ahuri, il regarda ses mains.

Remo ne transpirait jamais. Ses années d'entraînement aux arts de Sinanju lui avaient fourni les instruments du plus parfait assassin de la terre, mais elles avaient coûté leur prix. La discipline harassante de Sinanju avait progressivement fait de son système nerveux celui d'un autre être, infiniment plus développé que l'homme normal le plus fort et le plus rapide si bien que, quoi que fasse Remo, il ne transpirait jamais. Et il ne dormait pas, pas du sommeil abandonné et plein de rêves de l'être humain normal. Pourtant, il venait de dormir, il avait rêvé et il transpirait.

— Combien de temps ai-je été inconscient ? demanda-t-il.

— Sept heures.

Remo fut pris de panique. Depuis dix ans, il n'avait jamais dormi sept heures de suite. Il sentait la sueur chatouiller sa poitrine et son dos. Une sourde douleur martelait sa tête.

— Qu'est-ce qu'il m'arrive ? murmura-t-il. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu vas bien, mon fils, répondit le vieil Oriental en glissant ses mains aux longs ongles dans les manches de son kimono. Le Rêve de Mort est un processus naturel pour ceux qui ont été dressés dans les mystères de Sinanju. C'est une puberté. Ton heure est venue.

Chiun s'assit avec grâce sur sa natte, par terre, et disposa autour de lui les plis du kimono violet. Sa figure se fendit d'un large sourire.

— Pour te remonter le moral, je vais t'apprendre une légende de la gloire de Sinanju, dit-il généreusement. Elle est connue dans toute la Corée.

— Oh non ! gémit Remo. Ne me racontez pas qu'il y a mille ans les gens de votre village étaient si pauvres et affamés qu'ils devaient noyer leurs enfants dans l'océan et que le Maître de Sinanju a dû louer ses services comme assassin pour nourrir le village !

Chiun fit les gros yeux.

— Pas noyer. Ils étaient forcés de renvoyer leurs bébés à la mer. Voilà les mots exacts : « Renvoyés à la mer. » Et ce n'est pas la légende que je veux te raconter, en espérant avec mon éternel optimisme que je ne jetterai pas mes perles à de pâles morceaux d'oreilles de pourceaux.

— Ça va, ça va ! Quelle est la légende et quel rapport a-t-elle avec le fait que j'ai dormi sept heures alors que je ne dors jamais plus de dix minutes ?

— Je ne confie pas les légendes de mon village à des Philistins, déclara Chiun.

Remo soupira.

— Excusez-moi, petit père, mais ça devra attendre. Je ne me sens pas bien.

Sa propre voix paraissait lointaine, comme s'il parlait dans une caverne. Il tituba jusque dans un coin de leur chambre de motel. L'air venant de l'unique fenêtre avait une odeur aigre.

— Assieds-toi, Remo. Tu n'es pas encore remis.

— Ça va aller. J'ai simplement besoin de remuer un peu.

Il se blottit dans le coin et se mit à respirer profondément, dilata ses poumons jusqu'à ce qu'il se soulève sans effort, soutenu sur une seule main tandis que son corps restait roulé sur lui-même, en l'air. Lentement, il détendit d'abord les jambes, en levant les pieds très haut, puis son torse. Complètement étendu, il sauta une fois, pour voir, et tenta ensuite le tour et demi.

Il retomba lourdement, en se froissant un muscle de la cuisse. Irrité, il se leva mais dès qu'il fut debout, il éprouva un curieux vertige. Le lourd sommeil drogué l'accabla de nouveau. Ses jambes tremblèrent et se déroberent.

— Je ne peux pas me retenir, Chiun, se plaignit-il.

Aussitôt, Remo se sentit soulevé et porté sur son lit. Chiun l'allongea avec douceur sur le couvre-pieds et lui essuya la figure avec un mouchoir de soie.

— N'essaie pas, dit-il d'une voix affreusement lointaine. Mais tu dois revenir, Remo. Comprends-le. Tu dois revenir.

Tandis que la voix fluette faiblissait et disparaissait, Remo se retrouva dans le ciel et recommença à tomber. Sa chair brûlait. Les flammes étaient les seules sources de lumière dans l'immensité ténébreuse de l'espace. Et, en tombant, il comprit que la lumière émanant de son corps en feu était la lumière de Sinanju, la source solaire de toute sa force et de toute sa volonté. Et malgré la douleur, la lumière de Sinanju qui brûlait son corps était ce qui le maintenait en vie.

Il n'avait pas toujours été vivant, pas à la manière de Sinanju. Dix ans plus tôt, il était un flic de Newark condamné à mourir dans la chaise électrique pour un crime qu'il n'avait pas commis. Après l'électrocution, les empreintes de Remo Williams avaient été transmises aux dossiers des morts et il avait cessé d'exister pour tous ceux qui l'aimaient, c'est-à-dire personne. Orphelin sans famille, sans amis, sans avenir, il était mort et il était revenu à la vie dans le sous-sol du sanatorium de Folcroft, à Rye dans l'État de New York, sous la direction d'un certain Dr Harold W. Smith.

Le Dr Smith avait besoin d'un homme qui n'existait pas pour servir de bras vengeur à une organisation qui n'existait pas, puisque la fonction de CURE était de violer la constitution.

CURE n'avait pas été conçue par des bandits, des malfrats ou des syndicats du crime ; ceux-là pouvaient parfaitement opérer dans le cadre de la constitution, alors ils n'avaient aucune raison de la violer. Le seul groupe à pâtir de la constitution, écrite il y avait très longtemps pour servir de principes aux honnêtes gens, était les honnêtes gens eux-mêmes, victimes de la prolifération du crime en Amérique. Alors l'agence ultrasecrète CURE, dirigée par le Dr Smith, avait été créée par un président des États-Unis, juste avant qu'il meure, victime d'un crime.

Quand Remo se réveilla, ce jour-là à Folcroft, on lui apprit qu'il n'existait plus et on lui fit faire la connaissance de Chiun, qui devait l'entraîner à la plus pure et la plus ancienne méthode d'assassinat connue de l'humanité : Sinanju. Ce jour-là marqua le commencement de la vie de Remo, la seule vie qui allait compter pour lui dans les années à venir. Personne, ni le Dr Smith, ni Chiun, ni même Remo lui-même n'avait attendu que l'homme qui n'existait pas devienne autre chose qu'un tueur hautement entraîné. Ils ne savaient pas qu'il finirait par absorber Sinanju, par comprendre et ne faire qu'un avec ses difficiles enseignements, qu'il *était* Sinanju et qu'il deviendrait le prochain Maître après Chiun.

Ce jour-là, il y avait une éternité, Remo Williams assumait sa véritable incarnation, prévue par les plus anciennes légendes de Sinanju. Il devint Çiva, le dieu de la destruction, Çiva l'implacable. Çiva, le redoutable tigre blanc ressuscité par le Maître de Sinanju.

La voix de l'univers retentit de nouveau.

— La légende se réalise. Dans l'année du dragon, une force monumentale venue de l'Occident cherchera à détruire Çiva.

La voix résonnait dans le vide sans air de l'espace.

Et Remo entendit alors une autre voix, aiguë, fluette, à l'intérieur de sa tête, qui disait :

— Tu dois revenir.

— Je reviendrai, petit père, répondit Remo et à ce moment le ciel s'illumina et le monstre reparut, ses terribles yeux encore flamboyants.

Il s'approchait à une vitesse vertigineuse. Remo le regardait venir, en tombant, sans se soucier de ses brûlures.

Je suis Çiva. Je brûle de ma propre lumière. Il n'y avait plus de douleur. Il était prêt.

Le dragon attaqua et Remo, sans résister, s'adapta aux mouvements de la bête jusqu'à ce qu'il en fasse partie. Puis, avec le plus léger des contre-mouvements, il s'introduisit dans l'oreille de la bête, où les sons rugissaient et se répercutaient contre les petits os. Petits pour un monstre de la taille d'un porte-avions. Le plus petit était aussi épais qu'un poteau télégraphique ; le plus grand, de la taille d'un séquoia adulte. Malgré tout, Remo pouvait travailler, là. Les confins de l'oreille du dragon fournissaient au moins une protection. En grimpant au plus petit des os, il sentit l'animal frémir. Puis, quand il descendit en abaissant ses pieds à l'angle rencontrant la moindre résistance, il cassa l'os en quatre endroits. Il fit de même pour le deuxième et le troisième.

Maintenant, le dragon perdait l'équilibre et cascadait, incapable de maîtriser son vol. Il commença à tomber dans l'espace, de plus en plus, vite, en tournant sur lui-même, et Remo comprit que la bête était enfin à l'agonie.

— Je peux revenir, maintenant, dit-il.

Et par un effort de volonté, il s'arracha au vide noir de l'espace pour passer dans un brouillard gris, où il eut froid. Il frissonna.

— Reviens, dit la voix à Remo.

Et Remo ordonna à son corps de surmonter le froid et de ne pas bouger.

— Réveille-toi, ordonna Chiun.

Lentement, Remo ouvrit les yeux. Chiun était penché sur lui et lui épongeait le front avec une étoffe de soie.

— C'est fait, dit-il. Tu as survécu au passage. Non... Ne bouge pas. Je vais te dire ce qui est arrivé.

Et Chiun parla du rite de passage, que tous les Maîtres doivent subir avant de s'embarquer dans la phase finale la plus ardue de leur apprentissage.

— Combien de temps dure cette phase ? demanda Remo.

— Vingt à trente ans, pour un bon élève. Pour toi, peut-être un demi-siècle.

— Au poil. C'est comme si c'était demain ! Je ferais bien de commander mon costume de cérémonie.

— Il est écrit, déclara Chiun sans relever le propos, qu'une force de l'Occident viendra défier Çiva dans l'année du dragon. D'après le calendrier coréen, c'est cette année.

— Ah ! C'est ce que la voix disait dans mon rêve !

— Je sais.

— Comment savez-vous ce que disait mon rêve ?

— Parce que la voix était la mienne. Le Rêve de Mort vient à toutes les personnes, quelle que soit leur stupidité, qui ont maîtrisé les niveaux les plus élémentaires de Sinanju. J'ai vu que tu faiblissais, alors j'ai chuchoté la légende pour te diriger et te montrer le chemin de la maison. Si tu avais écouté quand j'ai voulu te la raconter plus tôt, tu n'aurais pas eu cette difficulté.

Le téléphone sonna. C'était Western Union qui informa Remo que sa tante Mildred arriverait à onze heures du matin, dimanche. Cela signifiait que Remo devait rappeler Smith à onze heures du soir précises, au moyen d'un code à sept chiffres faisant passer la communication par Lexington (Kentucky), Bismarck (Dakota du Nord) et Harrisburg (Pennsylvanie) avant d'arriver au téléphone sur le bureau du sanatorium de Folcroft.

— Dans le dos, Charlot ! grogna Remo en raccrochant.

— Un peu de respect, protesta Chiun. Tu ne dois pas appeler l'empereur fou qui paie un tribut au Maître de Sinanju par le sobriquet de « Charlot ».

— Ce n'est qu'une expression, qui veut dire que Smitty est repris par sa maladie des codes. Tante Mildred. Dingue !

— Il est logique que la famille d'un empereur dément soit démente aussi. Ces choses-là sont héréditaires.

Remo décrocha puis il raccrocha tout de suite.

— Chiun, nous avons droit à un seul rêve par existence ?

— Tu souhaites répéter l'expérience ?

— Non.

— Alors un seul rêve suffit.

— Comment était le vôtre ? Le rêve que vous avez fait à quinze ans ?

Chiun regarda Remo en haussant ses fins sourcils blancs.

— C'est une affaire extrêmement personnelle.

— Ah oui ? Le mien n'avait rien de personnel.

— Ton rêve ne t'a pas couvert de honte, grâce à ma direction avisée.

— Vous ? Honteux ? Quel rire !

— Extrêmement honteux, affirma Chiun avec une expression d'intense souffrance. Dans mon rêve, j'étais informé qu'à l'âge d'or de ma vie, je serais contraint d'instruire un mangeur de viande blanc pour me remplacer comme Maître.

— Ça ne m'a pas l'air d'un Rêve de Mort.

— C'est parce que tu es incapable de mourir de honte.

Remo forma directement le numéro de Folcroft. Un « Allô ? » surpris répondit à la première sonnerie.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Remo.

Il entendit Smith s'étrangler au bout du fil.

— Il est dix heures trente et une, dit la voix aigre et citronnée. Et tante Mildred ?

— Elle m'a prié de vous dire qu'elle était partie pour devenir groupie de musique rock.

— Très drôle. Comme vous êtes incapable de respecter une ligne sûre, vous devrez me rencontrer au code a-trois-zéro-un-cinq-deux, dit Smith en énonçant lentement et avec précision le numéro de code. Je répète, a-trois-zéro-cinq-deux.

— Allez, Smitty, ça va comme ça ! Vous savez que je n'obéis pas à vos codes paranoïaques. Dites-moi ça en clair.

Smith choisit ses mots avec soin :

— Là où vous avez été envoyé déjà une fois, en route vers une rencontre à deux États à l'ouest avec un homme chauve.

Remo se creusa la cervelle. Puis il se souvint.

— Au Texas ? grommela-t-il. Allez ! Nous sommes à Portland, dans l'Oregon. Vous n'avez rien de plus près ?

Smith souffla une petite bouffée d'air dans le téléphone.

— Disons alors a-quatre-un-six-zéro-huit, dit-il rapidement. Cherchez ça dans le manuel du code.

Il raccrocha.

En pestant, Remo ouvrit l'annuaire. C'était un code complexe. La lettre indiquait la première lettre du nom de la localité. Les cinq chiffres suivants devaient correspondre à un numéro de l'annuaire. Comme Smith avait tous les annuaires des États-Unis dans les ordinateurs de Folcroft, le code pouvait être changé chaque fois que Remo se déplaçait, avec fort peu de chance d'être détecté. L'index de Remo glissa le long des interminables colonnes de numéros à la lettre A. Quand il arriva à 416 08-52, il s'arrêta. Les cinq premiers chiffres correspondaient au code. Il glissa son doigt vers la gauche, jusqu'au nom, « Addison, Charles H. ». Le rendez-vous était à l'aéroport d'Addison. Remo jeta rageusement l'annuaire par terre.

— Où allons-nous ? demanda Chiun.

— Au Texas ! répliqua Remo.

À deux heures du matin en février, l'aéroport d'Addison, à Galway, Texas, était l'endroit le plus sinistre que Remo pouvait imaginer. Quand le bimoteur Cessna déposa son unique passager sur la piste déserte, Remo comprit pourquoi Smith avait choisi ce site. Parce que c'était le seul endroit de la terre où il paraîtrait parfaitement dans le ton.

L'homme à la figure de citron, en pardessus gris, écharpe de laine grise, chapeau gris de dix ans et caoutchoucs noirs passa rapidement devant Remo et Chiun, monta dans une vieille camionnette cabossée et démarra.

Remo leva les yeux au ciel.

— À côté de Smitty, le KGB a l'air d'une bande de commères bavardes.

— Les empereurs ont toujours aimé le secret.

— Qui peut nous voir ici ?

Autour d'eux, le vent glacial du Texas balayait l'aéroport désert. Au loin, très loin, une faible lueur brillait au portail du veilleur de nuit.

Ils s'approchèrent d'une Cadillac rose dernier modèle, tranquillement garée où son maître l'avait laissée. D'un coup de vrille rapide de trois doigts sur la serrure, Remo ouvrit la portière. Il monta. Dehors, Chiun attendit en sifflant un vieil air coréen, son kimono orangé flottant au vent. Remo descendit et alla ouvrir l'autre portière.

— Excusez-moi, petit père, mais je pensais que vous ouvririez vous-même.

— Le Maître de Sinanju n'est pas un portier !

Chiun monta, Remo fit le tour et se remit au volant. Habilement, il manipula des fils ; la voiture ronronna et fila silencieusement sur la piste et hors de l'aéroport.

— À droite ou à gauche ? demanda Remo quand ils arrivèrent près de la route. De quel côté est-il parti ?

— À droite, idiot.

— Comment le savez-vous ?

— Tous les hommes blancs, quand ils ont à choisir entre la droite et la gauche, tournent à droite. C'est un avantage que nous avons, nous en Orient, depuis des siècles.

— *Nous* en Orient ? Moi compris ?

— Réprime ton faux orgueil mal placé, ô tête sans cervelle. « Nous » pourrait désigner n'importe qui entre deux milliards d'Orientaux.

— Ça pourrait, mais ce n'est pas le cas. Avouez-le, Chiun, ça vous a échappé.

Le compliment mit Remo de bonne humeur. Il fredonna en lançant la Cadillac à vive allure sur la route sinueuse du Texas. L'air qu'il

chantonnait s'appelait *Disco Lady*. Il ne se rappelait pas où il l'avait entendu mais il se souvenait de certaines paroles, et il les chanta :

Disco Lady
Tu veux être mon baby ?
Tu soûles comme du whisky
Disco La...

— Arrête ! tonna Chiun.

Remo sursauta, freina, dérapa, la Cadillac fit un élégant tête-à-queue, quitta la chaussée et s'enfonça dans un fossé plein de boue gelée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? chuchota Remo en écarquillant les yeux pour percer l'obscurité à des kilomètres.

— C'est cette révoltante mélodie, avec son message également répugnant.

— Ah merde ! Vous m'avez fait quitter la route ! cria Remo et il descendit pour aller constater les dégâts. Nous devons la soulever. Elle est trop enfoncée pour être poussée.

— Nous ? demanda Chiun, les poings sur les hanches.

Alors que Remo soulevait les deux tonnes de Cadillac pour la remettre sur la chaussée, la vieille camionnette reparut avec Smith au volant, venant de la direction opposée. La portière de droite s'ouvrit.

— Montez, dit-il, la figure plus citronnée que jamais.

Smith conduisit en silence vers une petite cabane à l'écart de la route et ouvrit avec une clef. Quand Remo et Chiun entrèrent, il ôtait ses caoutchoucs. Il alluma une bougie, puis il enleva son manteau, son chapeau et son écharpe de laine. Dessous, il portait le costume gris trois-pièces qu'il mettait tous les jours depuis que Remo le connaissait. Assis à la table de cuisine de cette cabane, à la lueur d'une chandelle, Smith était exactement le même que dans son bureau de Folcroft.

— Un certain nombre d'hommes disparaissent de bases militaires dans diverses parties de la nation, annonça-t-il.

Remo sauta et s'assit sur le poêle à bois éteint.

— Allez ah ! Ils font ça depuis le Vietnam. Ça s'appelle des déserteurs. Enfin, on les appelait comme ça. Maintenant, avec cette nouvelle espèce d'armée de volontaires à la con, c'est probablement une des nouvelles spécialités de la carrière. Engagez-vous et fichez le camp.

Chiun lui claqua le bras. violemment.

— Silence. Ne parle pas sur ce ton à ton empereur. O, puissant empereur Smith, ne punissez pas trop cruellement le jeune écerelé car il est encore, en dépit de mes efforts, une chose sans cervelle. Une simple flagellation aux verges mouillées suffira, dit-il et à Remo il

chuchota en coréen : Tu mérites d'avoir la tête tranchée, idiot. Laisse parler l'empereur fou.

— Personne ne se fait décapiter en Amérique, riposta Remo. Mais c'est une bonne idée. Ça mettrait peut-être fin à l'épidémie de désertion. Nous pourrions conclure un marché avec la Suède et le Canada. Leur donner quelques dollars pour chaque tête de déserteur qu'ils nous renverraient... Mais ils refuseraient, probablement. Dommage. Les Français le feraient. Les Français feraient n'importe quoi pour de l'argent. Sauf travailler.

— Nous avons des raisons de croire qu'ils ne désertent pas, reprit Smith. D'abord, les soldats disparus ne sont pas des recrues. Ce sont des aumôniers. Et personne ne sait comment ils disparaissent ni pourquoi. D'après les rapports que le président a reçus du Pentagone, aucun d'eux n'a emporté quoi que ce soit, pas d'argent, pas de photos de famille, rien pour indiquer qu'ils sont partis de leur plein gré.

Il tira d'une poche une carte soigneusement pliée des bases militaires des États-Unis. Certaines étaient entourées d'un cercle, avec des flèches passant de l'une à l'autre.

— Fort Antwerth, dans le centre de l'Iowa, a été le premier camp touché. Ensuite Fort Beson, dans le sud du Kansas, suivi de Fort Tannehill dans le Nouveau-Mexique, expliqua-t-il en suivant avec son index la route des disparitions. Quoi qu'il se passe, ça se dirige vers le sud. La prochaine attaque, s'il y en a une, devrait être soit à Fort Wheeler, en Oklahoma, ou à Fort Borgoyne ici au Texas, à environ cent cinquante kilomètres plein sud. Vous êtes entre les deux, à mi-chemin. L'appareil qui m'a conduit ici attendra vos ordres. Vous pouvez être à l'une ou l'autre des bases en moins d'une heure.

Remo examina la carte.

— Ça pourrait être l'œuvre d'un fou, hasarda-t-il.

Smith le toisa et attendit de plus amples explications.

— Un dingue, à l'extérieur, qui n'aime pas les aumôniers militaires. Un tireur fou, ou quelque chose. Est-ce que les MP ne pourraient pas s'occuper de ça ?

Smith secoua la tête.

— Les rapports des trois camps dont les aumôniers ont disparu sont négatifs. Aucune trace.

Il garda un moment le silence, comme s'il se demandait s'il devait dire le reste à Remo. Au bout d'un moment, il se lança :

— Ce n'est pas tout.

Il prit dans la poche de son pardessus un magnétophone miniaturisé.

— Des choses singulières se sont passées dans ces camps, immédiatement après la disparition de l'aumônier. Les rapports des commandants sont pratiquement identiques. D'abord, l'aumônier

disparaît. Ensuite, c'est la confusion totale parmi les soldats. Pendant un jour ou deux, les rapports sont affolés. Les officiers ne peuvent pas se faire écouter. La discipline tombe à zéro.

Les délinquants sont mis aux arrêts mais comme apparemment presque tous les engagés sont des délinquants, la prison ne peut les contenir tous.

— Alors que leur font les commandants des bases ?

— Rien. Il n'y a rien à faire, qu'à attendre que ça passe. Dans les trois camps, le chaos a totalement disparu au bout de deux ou trois jours.

Smith s'agita un peu sur sa chaise, gêné par ce qu'il disait.

— Et c'est là que les rapports deviennent vraiment bizarres. Si ce n'était pas totalement documenté, venant de trois bases sans le moindre rapport entre elles, j'aurais du mal à le croire.

— Smitty, vous avez du mal à croire à la gravitation terrestre, dit Remo. Dites-moi simplement de quoi il retourne, et nous verrons plus tard si c'est plausible ou non.

Smith jeta un coup d'œil acide à Remo. Il aspira profondément :

— Comme un seul homme, les commandants jurent qu'un changement prodigieux se produit chez les recrues, après la période de chaos de deux ou trois jours. La discipline remonte à un niveau incroyable. Chaque commandement est obéi sur-le-champ sans discussion, même les plus petites suggestions. À Fort Beson, un sergent instructeur a dit à un de ses hommes d'aller se faire cuire un œuf. Le deuxième classe est parti et il est revenu avec une poêle, du beurre et un œuf et il a fait un feu par terre et n'a pas voulu cesser sans un ordre direct.

— Bête mais discipliné, c'est le principe de l'armée, dit Remo.

L'expression de Smith resta sévère.

— Voyons si vous allez trouver cela amusant, dit-il en appuyant sur le bouton « marche » du magnétophone.

Quand la bande commença à tourner, une voix métallique d'homme monta du haut-parleur. Manifestement, l'homme était fou de terreur. Sa voix frémissait comme s'il faisait des efforts pour la maîtriser. Il parlait de zombies et d'un complot de l'étranger pour prendre possession de l'armée US, mais l'essentiel du propos était l'assassinat de l'aide de camp de l'homme, un certain lieutenant Andrew Fitzroy King. Il répétait que son aide de camp avait été poignardé sous ses yeux alors qu'il lui soumettait un rapport sur les événements bizarres de la base.

Smith arrêta le magnétophone.

— C'était le commandant de la base de Fort Tannehill, dit-il. Un général deux étoiles. Il a envoyé cet enregistrement au Président, par courrier spécial. Le Président me l'a donné ce matin.

— Je suppose que le lieutenant King a disparu aussi sans laisser de traces ?

Smith ferma les yeux et les rouvrit lentement.

— Il n'y a pas d'états de service d'un lieutenant Andrew Fitzroy King dans les archives du Pentagone. Selon l'armée, non seulement il a disparu mais il n'a jamais existé. Naturellement, j'ai quelques King de ce genre à Folcroft mais je ne peux pas déterminer duquel il s'agit puisque personne à la base ne veut reconnaître son existence.

— Où est le général, maintenant ?

Smith poussa un long soupir.

— Une demi-heure environ après qu'il eut envoyé cette bande, on l'a découvert dans une baignoire pleine d'eau chaude, les poignets ouverts. Le rapport qualifie cette mort de suicide.

Remo rembobina la bande et l'écouta encore une fois, en prêtant l'oreille à la peur dans la voix du général alors qu'il racontait l'histoire étrange. Il contempla en silence l'appareil, quand le général se tut. Après un moment de bourdonnement, le magnétophone s'arrêta.

— Il aurait pu être mentalement dérangé, proposa Remo sans trop y croire, hanté par cette voix enregistrée qui lui avait communiqué une espèce de désespoir. Ce lieutenant King n'a peut-être jamais existé, comme ils le disent.

— J'espère que vous avez raison. Parce que si le général a dit la vérité, cela signifie que quelqu'un a tripoté les dossiers du Pentagone. Seule une poignée des personnalités les plus importantes du pays ont accès à ces dossiers.

Les rides de souci se creusèrent sur la figure de Smith. Il paraissait affreusement fatigué.

— Écoutez, Smitty, comment voulez-vous que le général ait eu toute sa raison, pour délirer comme ça à propos de zombies ? Le suicide de ce type n'a probablement aucun rapport avec les aumôniers disparus.

— Malheureusement, c'est le seul mot qui apparaisse constamment dans chacun des rapports des bases. Zombies.

Smith se leva et remit son lourd pardessus et son écharpe.

— Attendez de mes nouvelles ici, dit-il. La ligne téléphonique est sûre.

Il ouvrit la porte grinçante et se retourna :

— Au fait, Remo, j'espère que vous allez remettre à sa place cette voiture que vous avez prise à l'aéroport. Le vol d'automobile est un délit grave.

Sur ce, il partit. Quelques instants plus tard, le grondement du moteur de la camionnette rompit le silence de la nuit.

— Je suis surpris qu'il ne m'ait pas arrêté, grommela Remo.

— Il aurait dû, déclara Chiun en déroulant la mince natte sur

laquelle il dormait. Quelqu'un qui conduit comme toi devrait être derrière les barreaux.

Remo sourit mais son esprit était ailleurs. En quittant la cabane pour aller récupérer la voiture volée, dans le fossé où il l'avait laissée, il songea encore à la voix enregistrée et à la terreur qu'elle évoquait. Son instinct lui soufflait que le général ne s'était pas suicidé. Ce qui se passait était assez grave pour exiger le meurtre de trois aumôniers, d'un officier et d'un commandant de base.

Et Remo avait dans l'idée que ça ne faisait que commencer.

CHAPITRE III

Le père Malcolm McConnell soupira en s'avançant devant l'autel pour contempler ses fidèles.

Le manuel militaire, à la rubrique « Aumôniers, espérances déraisonnables des », l'avait averti que la fréquentation de la chapelle dans une base militaire est en proportion directe avec la proximité de balles ennemies, mais il n'était pas préparé à ce qui lui arrivait maintenant, même si c'était en temps de paix.

La chapelle militaire de Fort Wheeler n'était pas grande, mais la salle carrée austère avait l'air grande comme un entrepôt en ce dimanche matin. Il n'y avait personne, à part McConnell et le vieux sergent grisonnant assis au deuxième rang.

Qu'avait-il à se reprocher ?

Au début, quand il avait été muté à Fort Wheeler, la petite chapelle avait été au moins à moitié pleine chaque dimanche, même le dimanche suivant l'ouverture d'un bar avec des serveuses aux seins nus, dans la ville voisine. Mais depuis deux mois, la fréquentation avait baissé si radicalement qu'il commençait à s'inquiéter d'avoir perdu la main. Il essayait d'animer un peu ses sermons en parlant des épisodes les plus croustillants de la Bible, l'Apocalypse, la création du monde, le Cantique des Cantiques – qui avait toujours fait un tabac autrefois – mais en dépit des allusions coquines, il continuait de perdre son public.

Il avait soigné sa diction, il avait pris une voix tonnante, il avait chuchoté confidentiellement, il avait pris des temps pour ménager ses effets... En vain.

En désespoir de cause – que Dieu lui pardonne – il avait engagé une jolie petite chanteuse folk de vingt ans, avec des jambes à arrêter la circulation, pour jouer le Gloria à la guitare.

Rien. Les hommes de la base n'étaient pas intéressés.

En regardant ses ouailles passer de cent cinquante recrues distraites à dix soldats récalcitrants qui avaient promis à leurs parents qu'ils iraient à la messe qu'il pleuve ou qu'il vente, il fit de la dépression. Et quand ces dix devinrent cinq, puis trois, puis un, McConnell passa de la dépression au désespoir.

Il commença à douter de sa vocation. Il avait perdu le don. Le Seigneur lui avait confié de nombreuses âmes précieuses et il avait laissé ces âmes s'éloigner. Il regarda l'unique soldat occupant sa place habituelle au deuxième rang et des larmes lui montèrent aux yeux. Il

se sentait mauvais pasteur, indigne, parce qu'il ne s'occupait que d'une seule brebis.

En luttant pour vaincre son émotion, McConnell s'éclaircit la gorge. Le bruit se répercuta dans la chapelle nue et fit envoler une hirondelle de son nid sous les combles ; elle vola en pépiant au-dessus de l'autel.

— Soyez le bienvenu dans la Maison du Seigneur, sergent, dit-il aussi gaiement qu'il le put.

— Encore un grand jour pour la prière, Padre ? dit le sergent.

— On le dirait.

Il y avait trois semaines que cela durait. McConnell leva la tête, cherchant un peu d'inspiration divine pour le soutenir durant l'heure à venir. Il vit l'oiseau se poser sur une lampe, regarder de tous côtés, et lâcher une offrande sur le quatrième rang de bancs. Le sergent se carra à sa place, les bras croisés, en commençant déjà à dodeliner de la tête.

— Aujourd'hui, commença McConnell en forçant sa voix à s'élever, par un pur effort de volonté, nous parlerons du mystère de la volonté de Dieu...

Le sergent ronfla en vacillant sur son banc.

— Ah, à quoi bon ? grommela McConnell en déchirant les notes qu'il avait prises pour son sermon.

Il se prit la tête à deux mains. Un ronflement plus fort réveilla en sursaut le vieux sergent et, à moitié endormi, il marmonna :

— Amen.

McConnell descendit de l'autel et s'approcha de lui.

— Vous voulez que je continue, sergent ? demanda-t-il.

Le soldat fit un geste indifférent.

— Ça ne me fait ni chaud ni froid, mon père. Je viens ici par habitude, vous savez. Ça fait vingt ans que je vais à l'église tous les dimanches.

Soudain, McConnell eut honte de priver le soldat de son service religieux.

— C'est un peu un marché que j'ai eu avec le Grand Mec là-haut, quand ma femme a eu un sale accident d'auto. On ne pensait pas qu'elle s'en tirerait alors j'ai conclu un marché, comme quoi si elle s'en tirait, j'irais à l'église toutes les semaines de ma vie, expliqua le sergent et il donna un coup de coude dans les côtes de McConnell, en clignant de l'œil. Même si j'étais le seul gars dans la chapelle, pas vrai, Padre ? Enfin, bref, c'est pas bien que vous soyez là à prêcher tout seul, mon père. On dirait que la troupe vous a déserté.

— On peut le dire ! soupira McConnell et il se frotta le menton. Dites-moi, sergent... euh...

— Grimes, mon père. Sergent Grimes.

— Sergeant Grimes, je sais que c'est un peu irrégulier, mais j'aimerais avoir votre opinion sur... eh bien, c'est-à-dire, pourquoi...

— Pourquoi y a plus personne que moi, c'est ça ?

— Précisément. Voyez-vous, j'ai remarqué la diminution de mes fidèles, et j'ai littéralement tout essayé pour ramener les hommes à l'église...

— Oh, les hommes vont à l'église, ne vous en faites pas ! dit le sergent Grimes avec un sourire. Ces recrues sont la plus foutue bande de grenouilles de bénitier que j'aie jamais vue en vingt-cinq ans de carrière militaire. Des services à l'aube, des réunions de prières du soir, des témoignages du mercredi soir, la communion du dimanche soir, les spirituals du samedi soir...

— Le samedi soir ? Ils vont à l'église le samedi soir ?

— Tous les soirs de la semaine, mon père. Ils sont tout le temps fourrés à l'église, tous. Simplement, ils ne viennent pas à la vôtre.

Le père McConnell fut ahuri.

— Mais c'est ici la chapelle militaire !

— J'y comprends rien non plus, avoua Grimes. Tous les foutus soirs que le diable fait, ils se mettent sur leur trente-et-un, nickel et tout pour faire huit kilomètres à pied et aller écouter un prédicateur sous une nom de Dieu de tente...

— Sergeant, reprocha McConnell.

— Pardon, Padre. Mais je vous jure, c'est le truc le plus foutre... pardon, le plus bizarre que j'aie jamais vu. Des fois, ils n'attendent même pas la soupe, ils ne viennent pas au mess, pour pouvoir cirer leurs souliers et filer voir le révérend Artemis. Vous devriez voir ça, ils défilent tous sur la colline là-bas, au coucher du soleil, comme un troupeau de zombies. Ça donne froid dans le dos.

— Comment dites-vous que s'appelle ce révérend ? Artemis ? Comme la déesse grecque ?

— Un sacré foutu nom pour un homme d'église, m'est avis, grogna Grimes d'un air écœuré. Ces cinglés de recrues sont toujours après moi, pour que j'aille avec eux à une réunion de prières ou je ne sais quoi mais, bon Dieu, mon père, c'est point normal.

— Je ne comprends pas très bien. Qu'est-ce qui n'est pas normal ?

— C'est point normal qu'un millier de petits gars de vingt ans soient tout excités et joyeux d'aller à l'église. Sauf votre respect, y a des tas d'autres moyens de se payer une bonne rigolade que d'aller à des réunions de prières, si vous voulez mon avis.

McConnell dut bien le reconnaître. Même les étudiants en théologie n'allaient pas à l'église tous les jours et deux fois le dimanche. Du moins pas les protestants.

— Pourquoi croyez-vous qu'ils y vont tous ? demanda-t-il.

Le vieux soldat se leva lentement.

— Ma foi, ça pourrait être les recrues. Un peu pas bien dans la tête. Vous savez, cette armée de volontaires pêche de ces espèces de zigotos à qui je ne ferais pas confiance pour traverser la rue. De mon temps, en 44, on n'aurait pas risqué de surprendre de vrais soldats en train de se glisser à l'église tous les soirs comme une bande de nom de Dieu de...

— Voyons, sergent !

— Des zombies, je vous dis ! Allez donc les voir vous-même ce soir, au coucher du soleil, défiler sur cette colline là-bas, insista Grimes en montrant l'est. Des zombies. Par centaines, qui se tapent huit kilomètres à pied pour aller écouter le révérend Artemis.

— Ce doit être un sacré prédicateur, murmura McConnell, impressionné. Je vous demande pardon. Un excellent prédicateur.

Mille recrues ? Le père McConnell essaya d'imaginer un prêtre capable d'attirer une foule pareille de jeunes soldats gaillards et exubérants. Il devait avoir la puissance de persuasion de Moïse, cet Artemis.

— Des zombies, répéta Grimes en arrachant le prêtre à ses réflexions. Bon, ben vu qu'il n'y a pas de messe, j'aimerais rentrer chez moi. Ma femme fait un rôti de porc.

— Bien sûr, bien sûr, sergent. Et je regrette, pour l'office.

— Ça ne fait rien. Je reviendrai la semaine prochaine. C'est mon vœu. Même vous et moi seulement, on pourrait peut-être faire un gin.

— Merci. Merci infiniment de m'avoir tout dit.

— Y a pas de quoi, allez.

Le vieux soldat partit entre les rangées de bancs.

— Sergent ?

— Mon père ?

— Pensez-vous que vous pourriez amener deux ou trois amis dimanche prochain ? demanda timidement McConnell.

— J'essaierai mais ce ne sera pas facile. La plupart de ces zombies aimeraient mieux avoir les jambes emportées que de rater le révérend Artemis. Et pas seulement des soldats mais des officiers aussi. Ils sont tous dans le coup. Le plus foutu nom de Dieu de spectacle que j'aie jamais vu.

Le père McConnell écouta les pas du sergent s'éloigner et la porte se refermer. Il se sentait très seul dans la chapelle, sa chapelle, qui lui avait jadis paru si pleine de promesses.

Il retourna par la pensée à son premier brevet d'aumônier, dans une unité de commandos au Vietnam. Il avait eu peur, alors, peur depuis le début. Quand les attaques arrivaient en tonnant, de nulle part, quand il voyait ses hommes taillés en pièces sous ses yeux, quand il devait saisir lui-même un M-16 et assassiner un fantassin Viêt-Cong pour sauver un de ses propres hommes, il regrettait de tout son cœur

de s'être engagé.

Après cet incident, quand il découvrit pour la première fois qu'il était capable de tuer un être humain, il voulut mourir. Il pensait à ses amis du séminaire, rassemblés à des concerts de rock, protestant contre la guerre, là-bas à l'abri aux États-Unis, et il aurait voulu être avec eux, sourire et parler de paix avec des étudiants des classes moyennes. Que faisait-il en pleine jungle, à apprendre comment assassiner ?

Ce fut alors qu'un obus explosa et que le père McConnell vit un garçon de dix-huit ans, du Mississippi, disparaître en mille fragments à côté de lui, comme un ballon qui éclate.

Dans cette attaque, les pertes furent graves. Douze morts, quinze blessés. La plupart des blessures étaient trop graves pour être soignées avec les misérables troussees de premier secours de l'unité. Deux des blessés moururent quelques minutes après la fin de l'offensive. Et dans l'enfer sanglant et gémissant d'un hôpital de fortune, où l'odeur douceâtre de la mort planait comme de la fumée, le père McConnell comprit qu'il était le seul réconfort sur terre pour ces hommes et cette pensée le fit bouillir de rage et de haine. Il détesta les contestataires là-bas en Amérique, dans la sécurité de leurs appartements bien chauffés, qui parlaient politique en dégustant du caneton rôti. Il avait horreur de la guerre et sa destruction insensée. Il en voulait au séminaire qui lui avait tout appris de la communion, de la confession et de l'absolution mais ne lui avait jamais dit qu'un matin d'août un gamin de dix-huit ans allait lui sauter à la figure.

Le père McConnell pleura en prenant dans ses bras la tête d'un soldat qui venait de perdre les deux jambes et ne quitterait probablement jamais cette jungle étouffante hantée par la mort, et le soldat pleura aussi.

Puis il pria. Il pria toute la nuit en travaillant fébrilement pour panser les plaies de ses hommes. Il pria le lendemain en creusant les tombes pour ses morts. Il pria en rampant avec les survivants dans des marécages, en traînant l'homme qui n'avait plus de jambes. Il pria à haute voix, pour que tous ses hommes l'entendent, et il pria souvent, parce qu'il n'y avait rien d'autre à leur offrir.

Et puis la guerre fut terminée ; l'homme aux jambes arrachées vivait encore et il dit au père McConnell qu'il lui avait sauvé la vie.

Alors le prêtre comprit pourquoi il s'était engagé dans l'armée.

Le père McConnell retomba dans le présent, dans sa chapelle vide. Il s'était installé là pour en faire son foyer, pour servir les soldats qui avaient servi la patrie. Mais ils n'avaient plus besoin de lui, semblait-il.

Peut-être avait-il perdu la main. Les recrues ne se détournaient pas de Dieu. Simplement, les soldats se détournaient du père Malcolm

McConnell, ce qui était leur droit, d'autant que ce révérend Artemis faisait le travail de dix pères McConnell.

En quittant la chapelle, il essaya de chasser le péché d'envie. Il s'efforça de conserver une dignité joviale au mess quand il déjeuna seul, tandis qu'aux tables voisines les soldats proclamaient les vertus du père Artemis. Il se répéta que la volonté de Dieu était parfois difficile à comprendre quand, au coucher du soleil, il s'assit dans l'herbe et regarda une armée de jeunes soldats défilér devant lui, vers le portail de la base.

Ils allaient voir le père Artemis.

Avec une clarté aveuglante, le père McConnell vit ce qu'il devait faire. Il devait aller voir lui aussi le père Artemis.

D'un mouvement rapide, McConnell se leva et marcha avec les recrues vers le portail. Il allait bien voir ce que ce père Artemis avait de tellement sensationnel. Oh, l'homme devait être un orateur plus doué que lui, pensait-il, mais peut-être arriverait-il à ramener vers lui au moins quelques recrues, s'il observait le père Artemis en pleine action.

— Hé dites ! s'écria un jeune homme couvert de taches de rousseur. C'est McConnell !

— Heureux que vous ayez entendu l'appel, McConnell, dit un autre en venant ébouriffer les cheveux du prêtre comme il aurait caressé un bon chien.

— Père McConnell, rectifia l'aumônier.

— Vous en faites pas, McConnell. Artemis est tout amour. Même les hérétiques comme vous, il les prend dans son cœur.

— Révérend Artemis, rectifia-t-il encore mais personne ne parut l'entendre.

Le service avait lieu sous un immense chapiteau de cirque portant les mots LOUONS ARTEMIS en capitales d'un mètre cinquante de haut. La tente était dressée dans un coin isolé du désert.

Les fidèles attendant le père Artemis étaient serrés comme des sardines sous ce chapiteau étouffant et sans air. Il n'y avait pas de sièges et la chaleur du désert, la sueur de plus de mille corps, faillirent faire perdre connaissance au père McConnell. Il serait tombé s'il y avait eu de la place. Mais il était soutenu, vacillant, par la cohue qui l'entourait.

Au fond de la grande tente quelqu'un cria « Louons Artemis ! » et mille voix reprirent la litanie.

— Louons Artemis ! psalmodiaient-ils en battant des mains en mesure. Louons Artemis ! glapissaient-ils en tapant des pieds. Louons Artemis ! proclamaient-ils en se convulsant comme des fous, en roulant des yeux extasiés.

— Ça ne peut pas être vrai, murmura le père McConnell alors que

la foule s'excitait dans un paroxysme de frénésie.

Les louanges furent interrompues par des cris aigus et des applaudissements, une ovation qui s'enfla et devint assourdissante quand un homme et une femme apparurent à une entrée de côté. La foule s'écarta et tous deux montèrent sur une plate-forme installée dans le fond, sous une grande pancarte « Louons Artemis » peinte à l'encre fluorescente rose.

L'homme était bien le plus singulier pasteur que le père McConnell avait jamais vu. Il avait des cheveux blonds aux extrémités bouclées tombant sur les épaules d'une sorte de toge d'un blanc de neige bordée de strass. Dans la main droite, il brandissait un trident étincelant, dans la gauche un éclair en néon blanc clignotant. Il avait l'air d'un joueur de football en route pour le bal des Beaux-arts.

Il leva ses accessoires pour indiquer que le service allait commencer. Le délire s'empara de la foule. Avec un grand sourire, il tendit le trident et la foudre à la dame, attifée dans une gaze blanche diaphane qui révélait son corps pulpeux dans ses moindres détails impressionnants. Elle s'agenouilla pour recevoir les instruments, exposant ainsi une portion scandaleuse de son ample poitrine.

— Dieu de Dieu, murmura malgré lui le père McConnell.

Le révérend Artemis prit la pose, comme une statue, pendant que les rugissements de la foule se calmaient. Son assistante lançait des baisers aux soldats.

— Mes enfants, entonna Artemis, nous sommes réunis ce soir pour louer le saint nom du seul vrai Dieu !

— Loué soit Dieu ! crièrent les recrues.

— Et pour condamner les mécréants qui adorent de faux dieux !

— Mort aux faux dieux ! répondit la foule.

— Car notre nation est victime des maléfices répandus par les faux dieux et par leurs partisans déments !

— À bas les partisans des faux dieux !

Le père McConnell remarqua que les soldats lisaient les réponses sur des pancartes énormes, présentées par la femme sur la scène.

— Et seule la force de notre puissance militaire aura raison du mal qui accable notre pays !

— Loué soit Dieu ! Loué soit Artemis ! cria l'assistance.

Le père McConnell n'en croyait pas ses yeux. C'était bien ce qui était écrit sur la pancarte : « Loué soit Artemis ».

— Loué soit Artemis ! Loué soit Artemis ! glapissaient les soldats.

— Non, souffla le malheureux prêtre. Oh non, mon Dieu...

Il commença à reculer vers la sortie mais il fut intercepté par deux soldats musclés armés de matraques.

— Lâchez-moi, gronda-t-il.

Il sentit le métal froid d'une paire de menottes claquer autour de

ses poignets. Il fut soulevé au-dessus des têtes des fidèles et porté vers la scène.

— Qu'avons-nous là, ô sentinelles ? tonna Artemis.

La foule se tut.

— Un hérétique, puissant Seigneur Artemis, Dieu des dieux.

Les deux hommes déposèrent McConnell aux pieds du pasteur en robe blanche.

— Qu'as-tu à dire ? demanda Artemis en regardant fixement le prêtre.

Le père McConnell s'éclaircit la gorge mais ne put parler. Il fit un nouvel effort.

— Je suis le père Malcolm McConnell, de confession catholique, aumônier de la base militaire de Fort Wheeler, dit-il et cette déclaration fut saluée par des huées, des épithètes malsonnantes et des cris d'« infidèle » !

— Viens-tu te repentir de ta néfaste existence d'instrument des oppresseurs militaires ? demanda Artemis.

— Certainement pas ! Ce que vous pratiquez est un blasphème et ne peut être pardonné...

— À mort, les messagers des faux dieux ! cria quelqu'un, si fort que sa voix se brisa.

Sur quoi la tente grouilla de soldats enragés qui se précipitaient vers le prêtre réduit à l'impuissance.

— Halte ! brailla Artemis en brandissant l'éclair de néon offert par la femme en blanc, et le silence se fit instantanément. Dégagez le cercle ! Il est temps.

Un sourd murmure s'éleva.

— Le temps de quoi ? demanda le père McConnell, en transpirant abondamment. Le temps de quoi ?

Un soldat joua des coudes dans la masse et arriva au bord du cercle entourant le prêtre. C'était le sergent Grimes. Les mains dans les poches, il souriait.

— L'exorcisme, murmura-t-il. C'est la raison de l'office du dimanche soir. J'étais chargé de vous amener ici, prêtre maudit.

Le père McConnell ouvrit de grands yeux.

— Sergent Grimes, souffla-t-il.

— Votre espèce n'en a plus pour longtemps dans ce monde. Pas si nous avons notre mot à dire.

Un murmure d'approbation courut autour de la tente étouffante.

Artemis leva les bras pour réclamer le silence et la foule se tut.

— Avant que nous chassions le démon de cet adorateur diabolique du faux dieu, nous devons nous purifier en buvant au calice !

La femme en blanc disparut derrière un rideau et revint avec un énorme hanap d'argent plein d'un liquide rouge. Artemis le prit par les

deux anses et parla d'une voix aussi grave qu'autoritaire :

— Vous êtes les soldats d'Artemis, sur le point de faire le premier pas vers la destruction des oppresseurs de cette nation. Le drapeau américain prouve son adoration du diable en arborant treize rayures. Depuis le commencement des temps, ce chiffre est celui du diable. Vous ne vous êtes pas engagés dans cette armée pour mourir pour des politiciens adorateurs du diable.

— Non ! répondit l'assemblée comme un seul homme.

— Vous ne vous êtes pas engagés dans cette armée pour aller dans des pays lointains faire la guerre à des innocents !

— Non ! glapirent les hommes en regardant comme un animal aux mille yeux la coupe dans les mains d'Artemis.

— Vous ne vous êtes pas engagés dans cette armée pour voir les pauvres gens sans défense de votre pays écrasés par le système corporatif politique !

— Non !

— Alors je vous le demande : Pourquoi vous êtes-vous engagés dans cette armée ?

Les soldats se regardèrent entre eux avec perplexité.

— Je vais vous le dire, chuchota Artemis et la foule écouta avec ravissement. Vous vous êtes engagés pour trouver le chemin de l'unique vérité.

Acclamations.

— Mettez votre foi en moi, ô brebis d'Artemis, et je vous conduirai sur le chemin de la gloire.

— Loué soit Artemis ! brailla tout le monde.

— Je vous conduirai sur une terre promise, où vous pourrez servir des hommes grandioses. Alors que je vous parle, ce pays s'ouvre à vous, il attend votre entrée triomphale. Et ce pays sera appelé Vadassar !

Un murmure surexcité parcourut la foule.

— Loué soit Vadassar ! crièrent les hommes.

— Vadassar sera votre foyer et votre force !

— Loué soit Vadassar !

— Vadassar sera votre maître et votre serviteur !

— Loué soit Vadassar !

Le père McConnell leva des yeux surpris vers le regard flamboyant d'Artemis. Qu'est-ce que c'était donc que Vadassar ?

— Un jour, mes agneaux, je serai parti de ce monde, mais Vadassar demeurera pour transmettre ma parole, dans les siècles des siècles. Quand je mourrai, Vadassar veillera sur vous, déclara Artemis en levant le hanap à bout de bras, les yeux au ciel. Vous ferez donc ceci en mémoire de moi. Avec ce calice, vous trouverez Vadassar et vous le servirez.

— C'est de la folie, dit le père McConnell en se signant, mais un soldat lui frappa la main et la fit retomber.

Les hommes se mirent en file indienne pour avancer vers Artemis et sa coupe de liquide foncé. Un par un, ils buvaient et aussitôt après, leurs yeux devenaient vitreux, leur bouche s'ouvrait mollement et ils tournaient sans but sous la tente, sans parler, sans rien voir, en se heurtant comme des autos tamponneuses.

— Voyez le prêtre maudit ! rugit Artemis en montrant du doigt le prêtre tremblant à ses pieds.

Les hommes formèrent un cercle autour du malheureux.

— Va-t'en, démon, va-t'en, psalmodièrent-ils d'une voix sourde, basse, menaçante, en s'avançant. Va-t'en, démon !

— Nous sommes aux États-Unis d'Amérique ! implora McConnell. Vous ne pouvez pas faire ça !

Le cercle se resserra.

— Va-t'en, démon, va-t'en !

— Revenez à la raison !

— Va-t'en, démon, va-t'en !

La femme en blanc tomba à genoux.

— Va-t'en, démon, va-t'en, gémit-elle en déchirant sa robe diaphane jusqu'à la taille pour dénuder ses seins plantureux.

Les pointes étaient roses et durcies. Elle se contorsionna aux pieds d'Artemis, à côté de McConnell.

— Elle a capté son esprit ! glapit Artemis. Nous avons un véritable démon parmi nous, répandant son ordure maléfique sur la prophétesse Samantha !

Des hurlements de rage s'élevèrent et les hommes s'avancèrent, comme des zombies, tandis que la prophétesse Samantha achevait de se déshabiller tout en se convulsant.

— Va-t'en, démon, va-t'en ! haleta-t-elle en se tordant et en roulant par terre.

— Ce que nous te faisons, prêtre, ainsi ferons-nous à tous ceux qui servent les oppresseurs de l'humanité, glapit Artemis.

Le père McConnell ferma les yeux et récita le Pater pour la dernière fois.

Artemis se baissa et souleva la prophétesse Samantha. Il l'emporta tandis que les soldats se ruaient sur le père McConnell. Quand ils eurent fini, le prêtre n'était plus qu'une tache sur le sol malpropre de la tente.

— Et quiconque ici se trahira ou trahira les autres mourra, conclut Artemis en guise de dernier avertissement à toute personne présente qui pourrait envisager de parler des activités de la soirée à quelqu'un n'appartenant pas à l'ordre sacré.

— Loué soit Artemis ! psalmodia faiblement la prophétesse

Samantha alors que les restes du père McConnell étaient saupoudrés de sciure.

— Loué soit Artemis ! répondit la foule en lançant des dollars à son nouveau dieu pendant que Samantha, nue comme un ver, lançait des baisers.

— Ouf, ce coup-ci, c'était quelque chose, murmura Samantha dans le vacarme.

— Merde, grogna Artemis. J'ai raté le plus beau, comme d'habitude.

CHAPITRE IV

— Oklahoma, dit au téléphone la voix citronnée lasse. L'aumônier de Wheeler a été porté disparu ce matin. Ce doit être arrivé hier soir.

Remo et Chiun furent arrêtés au portail par deux factionnaires qui paraissaient au dernier stade d'un empoisonnement aux barbituriques.

— Où vous allez ? demanda l'un d'eux en se grattant l'entre-jambes.

— Droit devant, ça va ? répliqua Remo et il chercha dans son portefeuille une carte d'identité adéquate.

Celle du ministère de l'Agriculture aurait dû suffire mais le garde leva une main tremblante.

— Attendez, vous. Vous êtes envoyés par les oppresseurs socio-industriels adorateurs du démon ?

— Quoi ?

— Vous venez de la...

— Peu importe, dit Remo. Quoi que vous racontiez, nous ne sommes pas de cette bande-là. Mon copain, là, est étudiant infirmier. Nous venons enquêter sur des intoxications alimentaires signalées dans votre mess.

— Entrez, dit le garde.

Remo entra et se retourna sur les factionnaires. L'un d'eux dormait debout, le front appuyé sur le canon de son fusil. L'autre regardait fixement le soleil.

— Dites, est-ce que l'un de vous pourrait nous indiquer le bâtiment administratif ?

Le dormeur se réveilla en sursaut.

— Euh, dit-il en essayant vainement de rentrer sa langue dans sa bouche. Je crois que c'est un bâtiment blanc. Tous les bâtiments administratifs sont blancs. Toujours un bâtiment blanc quand je vais chercher mes coupons repas ou mes allocations. Une fois, quand ils allaient me faire administrateur du programme C.E.T.A., ils m'ont envoyé à un bâtiment administratif et il était blanc aussi. Et quand le juge m'a dit que j'avais le choix entre l'armée et vingt ans de prison, c'était encore dans un bâtiment blanc. Ouais, vous avez qu'à trouver un bâtiment blanc. Ce sera l'administration.

Remo regarda de tous côtés.

— Ils sont tous blancs.

Le garde se réveilla assez pour regarder à son tour. Un petit pli

apparut sur son front.

— Dis donc, dis donc ! s'exclama-t-il avec stupéfaction. Regarde un peu, hé, ils sont tous blancs. Hé, Wardell, dit-il en donnant un coup de coude à son copain qui regardait toujours, sans ciller, le soleil blanc de l'Oklahoma. Regarde voir, Wardell. Toutes ces baraques, elles sont blanches. Hé, Wardell !

Wardell garda le regard fixe.

— Merci beaucoup, dit Remo et Chiun et lui s'en allèrent vers la masse de bâtiments blancs.

— Ce sont les combattants que l'empereur Smith emploie pour défendre ton pays ? demanda Chiun.

— Ouais.

— Pas étonnant que vous ayez perdu, même contre les Vietnamiens. La première victoire dans la longue histoire lamentable de ces canards boiteux.

— Non, non, notre armée n'a pas perdu le Vietnam. Le reste du pays a jeté l'éponge. Pas l'armée. Mais c'était la bonne vieille armée. Ça, c'est la nouvelle armée. C'est tous des volontaires.

— Ainsi, c'est donc leur profession choisie ?

— J'en ai bien peur, Chiun.

— Maintenant je comprends.

— Vous comprenez quoi ?

— Comment l'empereur Smith peut te trouver même modérément utile. Regarde ce qu'il a à comparer à toi !

— C'est intéressant, dit Remo. J'ai toujours cru qu'il me comparait avec vous et me trouvait spirituel, charmant, raisonnable, intelligent, d'une compagnie idéale.

— Heh, heh, heh, fit Chiun. Je t'ai toujours dit que Smith était fou mais je ne t'ai jamais dit qu'il était un imbécile. Il ne va certainement pas comparer un bout de verre avec un diamant et choisir le bout de verre. Heh, heh, heh.

Chiun regarda autour de lui. Son expression aurait convenu s'il avait été en train de regarder des bébés qu'on faisait bouillir.

— Depuis combien de temps ton armée est dans cet état ?

— Quelques années. Dans le temps, nous avions une armée comme tout le monde ; quand nous avions besoin de soldats, nous mobilisons. Pour défendre leur patrie, les hommes venaient. Et puis un petit génie a décidé que c'était trop demander aux gens d'espérer qu'ils allaient sacrifier quelque chose pour leur pays, alors on a changé pour faire une armée de volontaires.

— Donc, ces gens ne se battent pas par amour de leur patrie mais contre un salaire ? demanda Chiun.

— Oui, ou pour ne pas aller en prison, ou parce qu'ils ont épuisé tous les autres chèques que le gouvernement distribuait parce qu'ils ne

travaillaient pas.

— Ça ne marche jamais, déclara Chiun.

— Non, jamais.

— Alors que l'armée perse !

— Elle est bonne ?

— Comme ça. Le maître de l'époque les a aidés et alors ils ont vite réglé leur compte à leurs ennemis. Mais les volontaires n'étaient pas admis. L'empereur du Trône du Paon savait que les soldats doivent être des recrues récalcitrantes. Seulement ainsi, elles seront suffisamment en colère pour bien se battre. Les Carthaginois aussi. Ils étaient encore meilleurs. Ils avaient aussi un Maître de Sinanju et il a combattu pratiquement tout seul pendant qu'ils jouaient du luth et du tambourin. Ainsi s'est remportée la victoire carthaginoise de Bothay. Mais aucun Carthaginois n'a jamais déserté !

À ce moment, une jeune recrue arriva vers eux. L'homme regardait droit devant lui et il marchait les bras ballants, à pas égaux.

— Excusez-moi, soldat, dit Remo mais le garçon passa devant lui sans ralentir.

— Grossier, dit Chiun. Ce doit être un Cypriote.

— C'est un soldat américain, maugréa Remo. Et pour le prouver, il est défoncé. Enfin, bref, il y a quelqu'un d'autre là-bas à qui nous pourrions demander.

À une vingtaine de mètres, deux soldats causaient.

— Hé, les gars ! cria Remo.

Mais ils ne durent pas l'entendre car, lorsqu'il s'approcha, l'un d'eux tira de sa poche un couteau de chasse et le plongea dans le cœur de son camarade.

— Hé là, une seconde ! s'exclama Remo en s'élançant pour s'emparer de l'assaillant. Qu'est-ce que...

Mais au même instant le soldat au couteau retourna l'arme contre lui et se frappa à la mode hara-kiri. Il s'écroula, un vague sourire aux lèvres.

— Hé, vous !

Remo secoua le corps encore chaud. Les yeux devenaient déjà vitreux.

— Ton armée américaine se conduit abominablement, dit Chiun. L'angle de son coude était totalement incorrect. C'est uniquement grâce à la chance qu'il a réussi à accomplir sa tâche, même à si courte portée et avec une arme aussi inutile. Tss, tss, une honte.

À ce moment, un jeune commandant à l'allure sportive, grand et mince, à la tête d'un peloton de six soldats en tenue de combat, s'approcha des deux morts. Le commandant jeta un bref coup d'œil à Remo et à Chiun puis il donna des ordres à ses hommes qui portèrent les cadavres vers le portail. Remo remarqua que les soldats

regardaient tous droit devant eux et marchaient parfaitement au pas.

— Tout le monde a l'air abruti, par ici, observa Remo.

— Naturellement, dit Chiun avec un petit sourire de triomphe.

— Pourquoi, naturellement ?

— Ils sont blancs. L'abrutissement est naturel chez ceux de ta race.

— Deux de ces soldats sont noirs.

— La peau noire, la peau basanée, la peau rose, ça ne veut rien dire. Toutes les personnes qui ne sont pas jaunes se conduisent de la même façon, en Amérique.

Remo haussa les épaules.

— Ah, ce doit être le bâtiment administratif, là-bas. Par les fenêtres, je vois des machines à écrire.

Un soldat montait la garde devant le grand bâtiment blanc. Lui aussi avait le regard vide. Remo agita une main à la hauteur des yeux du garde mais il ne cilla pas. Ils passèrent devant lui et montèrent automatiquement au dernier étage, où une voix de basse tonitruante, derrière une porte marquée « Général Arlington Montgomery », couvrait tous les autres bruits.

— Du diable si je sais ce qui se passe, Major. C'est votre boulot de me dire tout ce que je sais. Alors trouvez-moi où est passé ce pédé d'aumônier, sinon vous serez de corvée de chiottes jusqu'à la retraite ! Rompez !

Un téléphone grelotta quand il raccrocha violemment.

Dans l'antichambre, une W.A.C. d'un certain âge tapait à la machine. Elle leva les yeux, froidement.

— Salut, dit Remo, nous venons voir le général.

— Vous avez rendez-vous ? demanda-t-elle et sans attendre la réponse, elle se remit à taper.

— Je ne pense pas que nous en ayons besoin, dit Remo en glissant deux doigts sous l'oreille de la W.A.C. qui ronronna comme une chatte.

— Encore, murmura-t-elle. Vous êtes un officier ?

— Non. J'ai été dans l'armée, dans le temps, mais j'étais deuxième classe.

Elle bondit de sa chaise en la repoussant et prit une position de karaté.

— Un *deuxième* classe ? glapit-elle en essuyant sur son cou des microbes imaginaires. Berk. Touchée par un simple soldat. Allez-vous-en d'ici avant que je vous fasse pulvériser.

— Ah, douce dame, susurra Chiun, je vois que vous êtes une personne d'un rare discernement, destinée uniquement aux plus belles offrandes de la vie.

— Ah vraiment ? minauda-t-elle avec coquetterie. Comment le voyez-vous ?

— C'est écrit sur votre ravissant visage, qui rappelle les fleurs de jasmin s'épanouissant sur les plages de mon village natal.

Tandis que Chiun s'installait dans un fauteuil à côté de l'auxiliaire qui se regardait maintenant dans la glace de son poudrier, Remo passa par la porte du bureau du général.

— Salut, dit-il.

— Comment diable êtes-vous entré ici ?

— Vos gardes sont partis déjeuner et votre secrétaire établit des relations avec la Corée du Nord.

— Quoi ? Quoi ? Pourquoi n'êtes-vous pas en uniforme ? D'où venez-vous ?

— Écoutez, passons les formalités. Je suis ici pour me renseigner sur la disparition de l'aumônier.

Une expression choquée apparut sur la figure du général.

— Comment êtes-vous au courant ? Qui vous envoie ?

— Le Pentagone. Très motus et bouche cousue. Ils veulent que je parle uniquement au mieux informé et au plus intelligent de leurs généraux. Tout à fait entre nous, Arlington, il pourrait y avoir une grosse promotion là-dedans, pour celui qui permettra de résoudre ce problème.

— L'Europe ? Vous voulez dire un poste en Europe ?

Remo cligna de l'œil.

— Ça se pourrait.

Le général s'éclaircit la gorge.

— Eh bien, voyons un peu. À mon avis, nous devons d'abord explorer les paramètres de cette situation et déterminer les conséquences possibles de nos mesures dans cette affaire avant d'entreprendre...

— Vous savez nib de nib, quoi. Hein ?

Le général se hérissa.

— J'ai une hypothèse !

— Laquelle.

L'officier se pencha vers Remo et baissa la voix :

— C'est syndical.

— Quoi ? Qui ?

— Les bidasses. La discipline n'est jamais tombée aussi bas. Ils ne marchent pas en formation. Ils ne se réveillent pas à l'heure. Quand vous essayez de leur donner un ordre, ils regardent dans le vide.

— Qu'est-ce que vous attendez pour les jeter au gnouf ?

— Le gnouf est plein. Le poste de garde est plein. Il n'y a plus rien où les mettre. Et le plus dingue, c'est que ça ne leur fait rien d'être enfermés. Quand ils sont arrêtés, ils viennent tout joyeux. Cette nouvelle armée n'est qu'un ramassis de lavettes. Ils ne pourraient pas combattre même pour se sauver la peau.

— Je ne sais pas trop. Je viens de voir un de vos hommes assassiner un camarade. Là sous vos fenêtres.

— Si c'est une blague, mon garçon, elle est mauvaise ! gronda le général en virant au rouge et en frémissant de toutes ses bajoues. Oh, j'ai bien entendu tous ces rapports des autres bases, mais j'aime autant vous dire, espion du sénat ou qui que vous soyez, que je leur tiens la bride serrée, à mes gaillards, que j'impose l'ordre, ah mais ! Il n'y a pas eu de manigances ici jusqu'à ce que cet aumônier s'en aille Dieu sait où hier soir. Et je ne supporterai pas que vous retourniez à Washington avec des histoires d'horreur sur Fort Wheeler et le général Arlington Montgomery !

— À votre aise. Vous recevrez un rapport là-dessus assez tôt. Un type en a tué un autre avec un couteau et puis il s'est suicidé. Il y avait sept témoins.

Fou de rage, le général appuya sur un bouton de son interphone.

— Vous allez ravalier vos propos, mon garçon ! fulmina-t-il. Faites-moi venir le commandant Van Dyne ici. Au pas redoublé !

— Oui, mon général, répondit la W.A.C. entre deux gloussements de rire.

— J'espère que vous ne dites pas n'importe, quoi, sinon ça ira mal pour votre matricule, mon garçon. Avec ces foutus libéraux à la con de Washington et avec moi.

— Je l'ai vu de mes propres yeux, dit Remo en souriant.

Le commandant Van Dyne apparut, un walkie-talkie à la main. Son uniforme était net et admirablement repassé. C'était l'officier qui avait fait emporter les deux cadavres par ses hommes.

— Mon général, dit-il en saluant.

— Êtes-vous au courant d'un incident dans la cour, un homme poignardé ?

— Et un suicide, ajouta Remo, toujours serviable.

— Non, mon général.

— Hé là, une minute ! protesta Remo. Vous étiez là. Vous avez été témoin. Le dingue avec le couteau de chasse, qui a poignardé son copain et puis qui s'est envoyé dans un monde meilleur, rappelez-vous !

— Je n'ai jamais vu cet homme de ma vie, mon général, dit le commandant, et Remo remarqua qu'il avait le même regard vague et lointain que les factionnaires. Je suggère que nous mettions cette personne aux arrêts.

Le commandant parla dans son appareil :

— Deux civils non identifiés dans le bureau du général Montgomery.

— C'est bien ce que je pensais, dit le général. Encore un cinglé envoyé par ces apôtres gauchisants de la capitulation, à Washington.

Eh bien, permettez-moi de vous dire une bonne chose, mon gaillard. Je m'en vais vous apprendre, et à ces pédales du Pentagone, que ça ne paie pas de chercher des crosses au vieux Sang-et-Tripes !

— Vous voulez passer à la postérité, dans l'histoire militaire américaine ? demanda Remo.

— Hein ? fit Montgomery.

— Appelez-vous le vieux Tripes-et-Sang. Vous serez le premier. Tout le monde et son père se fait appeler Sang-et-Tripes.

— Enfermez-moi ça !

— Je croyais qu'il n'y avait plus de place au gnouf.

— Pour vous, nous en ferons ! Fichez-moi le camp d'ici !

Sur un signal du commandant Van Dyne, les six soldats en tenue de combat firent irruption et saisirent Remo tous ensemble. Il leur échappa aisément.

— Non, non, dit-il. Pas touche, pas peloter.

Ils se ruèrent de nouveau sur lui. Un des hommes retourna son fusil pour abattre la crosse dans la figure de Remo. Il la manqua et la crosse alla se casser contre le mur.

Pendant que le soldat tirait son canon coincé dans le mur, Remo le prit entre l'index et le majeur, comme une baguette, expédia le soldat par terre et un caporal, lequel, armé d'une baïonnette, la lui pointait sur le ventre. D'un léger coup de pied, il transforma en bouillie l'épine dorsale d'un troisième soldat. Le quatrième dégaina un petit pistolet et tira mais comme Remo s'était placé juste devant le soldat qui arrivait derrière lui en brandissant un couteau, il n'eut qu'à se déplacer légèrement dès qu'il vit l'index de son adversaire commencer à se crispier sur la détente, pour qu'il n'y ait plus personne derrière lui. Du moins personne ayant une figure. Le dernier soldat tira deux fois avant de perdre une main. Puis un bras. Puis, après une légère tape sur le front, il perdit aussi la vie.

— Maintenant, si nous faisons un brin de causette, commandant, dit Remo.

Les yeux vides, le commandant Van Dyne regarda Remo, droit devant lui, en portant son walkie-talkie à sa bouche.

— Interceptez et détenez, dit-il au micro.

D'un mouvement prompt, Remo se retrouva derrière lui, pressa quelques nerfs à la base de la colonne vertébrale et le walkie-talkie tomba par terre.

— Parlez, ordonna-t-il.

Mais tout ce qu'il tira du commandant fut quelque chose qui ressemblait vaguement à « Loué soit Artemis ».

— Des cinglés, marmonna le général. Des cinglés à ma droite, des cinglés à ma gauche. Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Rien compris, grommela Remo et il envoya le commandant au

paradis d'une petite torsion d'une vertèbre cervicale.

Le général contempla la masse de cadavres enchevêtrés jonchant son bureau.

— Le meilleur bon Dieu de combattant que je vois depuis Guadalcanal ! s'exclama-t-il. Où avez-vous appris le combat à mains nues ? Au Vietnam ?

— Vous brûlez un petit peu.

— Vous êtes un Russki ?

— Je suis américain, déclara Remo.

— Ravi de l'entendre, mon petit gars. Un Américain qui sait se battre. Ça réchauffe le cœur.

— Vous n'avez pas peur que je vous tue ?

— Ha ! Je m'y attends ! J'ai fait venir encore de la troupe, pendant la bagarre, mais vous êtes plus rapide qu'eux tous. Merde, j'arrive même plus à tirer ces petits salopards du lit.

Remo entendit au loin des pas cadencés s'approchant du bâtiment. Le renfort du général, supposa-t-il.

— Bon, alors allons-y, dit le général en adoptant une position de combat, son gros ventre tressautant devant lui. Pour tout vous dire, je me sens plutôt idiot de faire ça après si longtemps mais j'aime mieux partir comme ça qu'à cause de la balle perdue d'un petit con, sur le polygone, qui n'est pas foutu de se servir de son fusil. Allons-y !

Il fit une affreuse grimace de combat et cria :

— Aaargh ! Aaargh !

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Des hurlements fous. Ça flanque la frousse à l'ennemi.

— Calmez-vous, mon général, dit Remo et écrivant des chiffres sur un bout de papier. Voilà où vous pouvez me joindre si vous apprenez quelque chose. Van Dyne était dans le coup de tout ce qui se passait ici et je ne pense pas qu'il était le seul. Faites une fleur à votre pays et parlez-moi des pistes que vous avez avant de vous confier à vos commandants.

Le général suivit Remo dans l'antichambre, où la W.A.C. battait des cils et tentait de montrer à Chiun un bout de sa cuisse.

— On s'en va, dit Remo et en moins d'une seconde le général vit le mince jeune homme qui se battait si bien et un vieil Oriental inconnu sortir par la fenêtre et descendre le long de la façade lisse du bâtiment.

— Prévenez-moi si vous avez envie de vous engager, cria-t-il par la fenêtre. Vous pourrez débiter comme caporal !

CHAPITRE V

Vers la fin de la descente de la façade, la jambe de Remo frôla la poitrine d'une grande rousse. Son deux-pièces kaki semblait indiquer que l'armée moderne avait décidé d'ouvrir un magasin de fournitures militaires à Rodeo Drive, l'artère la plus élégante de Beverly Hills.

— Un sacré truc, dit-elle avec admiration en levant les yeux vers le mur lisse.

— J'ai appris ça dans un camp de vacances, répondit Remo.

— Vous avez un sacré cran, vous savez.

— Mais non, pas tant que ça. Si on peut monter, on peut descendre. Ce n'est pas si difficile.

— Ne révèle pas les secrets de Sinanju à des inconnues, avertit Chiun en coréen.

— Je ne voulais pas parler du mur, dit la fille. Je voulais dire que vous avez un sacré toupet de peloter les femmes à l'œil, comme ça.

Remo contempla la vaste cour déserte.

— Si Dieu ne voulait pas que vos seins soient frottés, il ne vous en aurait pas donné assez pour deux. D'ailleurs, vous auriez pu vous écarter.

— Alors je n'aurais pas eu tant de plaisir, rétorqua-t-elle avec un joli sourire, une lueur pétillante dans ses yeux vert jade. Vous travaillez ici ?

— Plus ou moins. À un de ces jours.

Remo et Chiun tournèrent au coin du bâtiment. La fille courut pour les dépasser. Ils passèrent devant elle sans ralentir le pas.

— Hé ! Je ne vais pas vous mordre ! s'écria-t-elle. Je suis chargée d'accueillir les visiteurs, pour qu'ils se sentent ici comme chez eux. Relations publiques.

Le vent léger apporta aux narines de Remo l'arôme de son parfum. C'était sensuel et boisé.

— Nous n'avons pas de relations avec le public, dit Chiun.

— Ce kimono est magnifique, dit la rouquine en caressant la manche de Chiun. On voit bien que c'est de la soie naturelle brodée main.

Chiun s'arrêta.

— Remo, ne continue pas de marcher quand la dame nous parle. C'est un grossier personnage, expliqua-t-il à la fille. Pas de manières. Ne vous occupez pas de lui. Les femmes de mon village ont travaillé longtemps pour broder ce kimono. Il est parfait.

— Je le vois. Il vous va bien.

— Le Maître de Sinanju s'habille toujours à la perfection, répliqua modestement Chiun avec un sourire.

— Je croyais qu'on ne révélait pas de secrets, grogna Remo.
Chiun renifla.

— Malheureusement, bien peu de choses sur terre sont parfaites. C'est parfois décourageant pour quelqu'un qui recherche la beauté et la vérité, d'être entouré de grossièreté et d'ingratitude.

— Comme c'est triste ! Mais la meule qui réduirait une pierre de moindre valeur en poussière ne fait que polir le diamant.

Chiun devint radieux.

— Vrai. Très vrai. Vous êtes une enfant pleine de sagesse. Elle est pleine de sagesse, Remo ! La preuve que certains Blancs ont de la réflexion.

— Allez, petit père ! Elle vous passe de la pommade.

— Je ne l'ai pas inventé, reprit la fille. Mon père disait toujours ça.

— Votre père est coréen ? demanda Chiun.

— Je crains que non, mais il fait ce qu'il peut.

Chiun hocha la tête d'un air compatissant.

— Il est sans doute charmant quand même.

— Oui, eh bien, nous avons passé un bon moment, dit Remo en prenant Chiun par le bras, lequel se dégagea aussitôt.

— Bas les pattes, ourson mal léché ! Vous voyez ce que je dois subir de la part de mon élève ingrat qui ne reconnaît même pas un pur esprit quand il a la chance d'en rencontrer un ? Parlez-moi encore de la meule, mon enfant.

— La meule qui réduirait une pierre de moindre valeur en poussière...

— C'est mes dents grinçantes qui sont réduites en poussière, maugréa Remo. Est-ce que nous pourrions au moins nous éloigner d'ici ? Ce coin va grouiller de zombies d'ici une minute.

— Excellente idée ! s'exclama la rousse. Allons chez moi.

— Hélas, je dois retourner à notre logement, dit Chiun, car le besoin de dormir m'accable. Peut-être nous reverrons-nous pour évoquer d'autres adages de votre père respecté.

Il tourna les talons et s'en alla en s'épongeant le front d'une main lasse.

— Il est adorable, dit la fille à Remo. Vous devriez prendre plus grand soin de ce fragile vieillard.

Du coin de l'œil, Remo vit Chiun marcher droit vers un autre peloton des soldats automates de Fort Wheeler. Quand le premier négligea de laisser le passage au Maître de Sinanju, il fut aplati par terre d'un geste négligent de la main droite de Chiun.

— Je m'efforcerai d'être plus gentil avec lui, dit-il.

— Alors, on va chez moi ?
— Merci, mais j'ai du travail.
— Je peux peut-être vous aider. Essayez toujours.
Remo haussa les épaules avec indifférence.
— Vous savez quelque chose de l'aumônier disparu ?
— Il a été assassiné, fort probablement. Tout comme ces autres aumôniers d'Antwerth, Beson et Tannehill.
— Pas mal. Qu'est-ce que vous savez d'autre ?
— Je vous dirai ça au lit, beau brun.

La rousse en uniforme de capitaine habitait en dehors de la base, dans une grande maison pleine de cuivre et de satin.

— C'est chouette, dit Remo. Probable que la solde militaire est plus importante que dans le temps.

La fille pouffa.

— Ce n'est pas un logement fourni par l'armée. Papa loue des maisons pour moi quand je suis en campagne.

— Si je comprends bien, vous avez été dans d'autres bases où des gens disparaissaient.

— Exactement.

— Et vous ne vous occupez pas de relations publiques.

— Services secrets de l'armée. Je suis ici pour enquêter sur les mêmes choses que vous.

— Et qui est papa ?

— Osgood Nooner. Le sénateur Osgood Nooner, le champion des droits de l'homme. Il passe souvent à la télé. Vous avez épuisé vos trois questions.

Devant Remo elle déboutonna son blouson et son chemisier, et fit glisser sa jupe. Elle avait une peau satinée et ses cheveux roux tombaient jusqu'à ses seins.

— Je m'appelle Randy, dit-elle d'une voix de gorge en glissant ses bras autour de son cou. Et vous ?

— Appelez-moi Remo.

Il se laissa conduire dans une chambre luxueuse à l'éclairage rose tamisé.

— Je suis heureuse que nous nous connaissions, Remo. Je ne couche jamais avec des inconnus.

— Ça fait plaisir de voir qu'il y a encore des filles qui ont des principes sérieux.

Randy se tortilla, gigota, se contorsionna et caressa, sonda, pétrit et, dans l'ensemble, irrita Remo qui voulait simplement qu'elle se tienne tranquille, histoire d'en finir au plus vite avec tous ces processus assommant. Non seulement Remo était incapable de dormir, de rêver ou de transpirer, mais il avait un problème avec les femmes, causé par

l'entraînement de Chiun. Lui qui jadis avait bavé à la vue d'une jolie paire de fesses, il avait perdu tout intérêt pour les filles. Sinanju avait fait ça.

Au début de son éducation, Remo avait appris les cinquante-deux degrés destinés à amener une femme au comble de l'extase mais il n'en avait encore jamais rencontré une qui tienne encore après le onzième sans devenir folle. Sa technique concentrée lui assurait que toutes ces femmes partaient satisfaites, mais comme la même technique le faisait bâiller, l'amour physique n'était plus pour lui ce qu'il avait été.

— Vous êtes vraiment quelqu'un de merveilleux, Remo, roucoula Randy en coupant toute la circulation des parties les plus intimes de son individu.

— Ouais...

Il la toucha en un certain point, sous l'aisselle gauche, ce qui la fit défaillir de plaisir. Il était en train de penser qu'il n'avait rien mangé depuis la veille à midi.

— Dites, est-ce qu'il y a une épicerie, par ici ? demanda-t-il.

Puis il lui manipula les muscles du mollet du bout des doigts.

— Aaaaah ! gémit-elle. Qu'est-ce que tu veux manger bébé, dis ? Hein ? Hein ?

Les yeux de Remo se tournèrent vers le plafond. Celle-là n'allait pas dépasser le stade 4. Au moins la chose serait rapidement liquidée.

— Hein ? insista-t-elle en lui griffant la poitrine. Dis-moi ce que tu veux dans ta bouche, je te le donnerai. Je te le donnerai tant que tu voudras... Aaaaah !

— Eh bien, à vrai dire, je pensais à du riz. Et peut-être un peu de canard.

Les doigts de Remo pianotèrent en remontant une cuisse.

— Ah, canard ! Mon canard ! Ah, bébé, canard ! bredouilla-t-elle en roulant sa tête à droite et à gauche, si bien que ses cheveux flamboyants giflèrent Remo. Aaaaah !

Quand elle retomba, haletante et repue, Remo écouta le petit gargouillement de faim de son estomac. Il maudit Chiun d'avoir fait de lui un homme dont la principale préoccupation, quand il était au lit avec une jolie fille, était un bol de riz.

— On peut dire que tu as de drôle de conversations sur l'oreiller, Remo.

— Pardon.

— Ne t'excuse pas, chéri. Ça m'a rendue folle. J'avais l'impression que tu étais si... si vrai !

— Ouais... Est-ce qu'on pourrait parler de l'aumônier disparu ?

— J'aime mieux parler de nous.

— D'accord. Qu'est-ce que *nous* savons de l'aumônier disparu ?

Elle soupira.

— Les hommes. Tous les mêmes. Ils ne veulent que s'en payer une tranche. S'il y a une chose au monde que je déteste, c'est l'égoïsme sexuel.

— Bon, d'accord, alors n'y pensons plus, dit Remo en balançant ses jambes du lit. C'était très chouette.

— Vous voulez dire que vous n'allez pas revenir ?

— Nous n'avons pas l'air de communiquer.

— Ils ont été tués par les soldats. Maintenant, revenez ici.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ne sont pas de la bonne religion. Dis, Remo, trésor, recommence. Refais-moi... ce truc du canard.

— Qu'est-ce que c'est, la bonne religion ?

— D'après les hommes, un évangéliste itinérant, à quelques kilomètres de la base. Je comptais aller voir ça ce soir. Les services ont lieu à huit heures. Viens, Remo. Par ici.

Elle guida la main de Remo vers le haut de sa cuisse, où il s'était interrompu.

— Et les autres, qui sont tués ? J'ai vu assassiner quelqu'un, aujourd'hui.

— Ils doivent être de la mauvaise religion, aussi. Écoute, si je savais tout, je ne serais pas ici en train d'enquêter. C'est tout ce que je sais, alors vas-y.

— Plus tard, grogna Remo en enfilant son pantalon. Faut que je me trouve du canard avant d'aller à l'église ce soir.

Randy se redressa brusquement, en montrant les dents.

— C'est trop fort ! Espèce de sale bon à rien dégueulasse de phallocrate... Aaaaaah !

Remo avait glissé une main un peu à droite de la colonne vertébrale de Randy et pincé deux nerfs pour les réunir de manière à provoquer un plaisir exquis.

— Là, dit-il. Ça vous fera patienter une heure ou deux, jusqu'à ce que les nerfs se détendent. Ensuite, vous vous endormirez tranquillement. Salut.

— Canard, marmonna-t-elle en frappant des poings le matelas. Canard, mon canard, Remo. Ah, canard !

Remo termina son canard et se changea. Il s'habilla d'un tee-shirt noir et d'un jean beige qu'il avait achetés à l'aéroport. Ils étaient tout à fait semblables à ses vêtements de la veille, mais les tueurs à gages n'étaient pas payés pour traîner dans les lavaupoids, alors il achetait des habits neufs chaque fois qu'il avait le temps de se changer.

C'était le marché conclu par Smith, il y avait plus de dix ans : tous frais payés pour le restant de sa vie de travail et tout l'argent de poche

qu'il voulait. Ce que Smith avait omis de lui dire, c'était que les hommes qui n'existaient pas n'avaient pas besoin de beaucoup d'argent. Les vêtements voyants et les bijoux seraient un embarras ; acheter une voiture serait une perte de temps puisque Remo avait dû abandonner toutes les voitures qu'il avait conduites au service de Smith ; et jamais il ne pourrait avoir un domicile permanent ni fonder une famille. Chiun était la seule famille qu'il avait jamais eue et qu'il aurait jamais.

Il se regarda dans la glace, au mur de la chambre de motel. Avec un certain étonnement, il s'aperçut qu'il avait une de ces figures que les femmes trouvent séduisantes. Les pommettes saillantes, les yeux noirs renfoncés, la bouche volontaire... C'était une meilleure figure que celle avec laquelle il était né. D'un aspect moins vulnérable, peut-être. Les chirurgiens plastiques brésiliens que Smith avait fait venir la première fois que l'identité de Remo avait été menacée, étaient habiles et efficaces, avec un œil d'artiste pour la beauté masculine.

Le corps mince était méconnaissable, quand on avait connu celui de Remo, jeune policier. Ce corps-là était charnu et musclé. Celui-ci, d'une minceur trompeuse, à part les poignets anormalement épais, la seule « tare » génétique – devenue très précieuse pour l'escalade et le combat – qui était demeurée.

Et pourtant, se demandait-il, qui était Remo Williams ? Disparu, aussi oublié qu'une obscure réplique d'une obscure pièce. Aurait-il été heureux en vivant comme un homme normal, avec des faiblesses normales, des amis pour échanger des plaisanteries et une femme à aimer ? Il n'en saurait jamais rien.

Il se détourna. Les glaces le rendaient toujours idiot. Et d'abord, pourquoi faire, des glaces ?

Le téléphone sonna.

— Ouais, grogna-t-il.

Personne ne répondit mais il entendit au bout du fil une respiration oppressée.

— Qui est à l'appareil ?

— Vadassar, répondit une voix étranglée.

— Qui ?

— Montgomery...

— Le général ? C'est vous ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vadassar. Les recrues. Des zombies... Ils... ils ont... Ils vont nous tuer tous...

Sur ce, Remo entendit le combiné tomber sur une surface dure et puis plus rien.

Ce que Remo trouva à Fort Wheeler ressemblait aux villages vietnamiens qu'il avait vus à la télévision pendant la guerre. Des

cadavres partout, le ventre ouvert, la tête emportée, jonchant la base comme des jouets cassés. Il n'y avait d'autre son que les hurlements lointains des coyotes. En enjambant les cadavres, Remo remarqua qu'ils portaient tous des uniformes d'officiers supérieurs.

Le bâtiment administratif était pire. Les restes mutilés d'êtres humains qui avaient manifestement accompli leur travail quotidien encombraient les planchers et l'escalier, maintenant couvert de sang et glissant. Des papiers, des blocs-notes étaient éparpillés parmi le charnier. La porte ouverte d'un ascenseur révélait les fragments de ses derniers passagers, dont une grenade avait mis fin à l'existence en éclaboussant les murs de bouts de chair et d'étoffe. En passant devant chaque bureau, il vit des morts, dans des positions grotesques, les traits figés exprimant tous la surprise et la peur.

La secrétaire du général Montgomery était vautrée sur sa chaise de dactylo, les bras en arrière et la tête pendant dans le dos, retenue par quelques lambeaux de chair. Le général lui-même avait été éventré au fusil mitrailleur. Une épaisse traînée de sang et d'intestins déchiquetés allait de la porte à son bureau, où le téléphone dont il s'était servi pour son dernier message pendait au bout de son fil.

Remo le ramassa, appuya sur les broches et forma le numéro de code à sept chiffres pour appeler Smith.

— Oui, dit tout bas Smith, paraissant plus secoué que Remo ne l'avait jamais entendu.

— Il y a eu un bain de sang à Fort Wheeler, annonça Remo. En majorité des officiers. Ils sont tous morts. Il n'y a personne d'autre à la base.

Il y eut un bref silence au bout du fil.

— Je le craignais, dit enfin Smith. La même chose s'est produite aux autres bases où ont eu lieu les disparitions. Le processus se répète. C'est de la folie furieuse.

— J'ai peut-être une piste pour vous, Smitty. Vadassar, ça vous dit quelque chose ?

— Vadassar ? Attendez un instant.

Remo entendit des déclics et le baragouin électronique de l'immense ordinateur de Folcroft en action. Puis le silence.

— Rien, dit Smith. Vadassar, vous dites ? Je vais essayer en variant l'orthographe...

Nouveaux boutons, nouveaux déclics, nouveau silence.

— Non. Rien dans l'ordinateur.

— C'est bizarre. Un général d'ici, qui a été assassiné aujourd'hui, m'a téléphoné juste avant de mourir. Son dernier mot a été Vadassar.

— C'est peut-être un anagramme. Je vais y travailler. En attendant, vous n'avez plus rien à faire là-bas. Allez à Fort Borgoyne. Si cette horreur se répand, c'est là-bas qu'elle frappera maintenant. Et

dépêchez-vous. C'est monumentalement important.

Remo se rappela soudain la légende de son rêve. Une force monumentale de l'Occident cherchera à détruire Çiva.

— Remo ? Vous êtes toujours là ?

— Je m'occupe de ça, Smitty, dit-il et il raccrocha.

En contemplant de nouveau le cadavre du général Arlington Montgomery, il éprouva un remords. Il avait été avec une fille, pendant que le massacre avait lieu.

Il y avait deux endroits où il devait aller avant de partir pour le Texas. Le premier était fermé à clef, et Remo devina en essayant la porte de la maison que Randy était partie pour de bon. Il enfonça les doigts dans la serrure et la brisa de l'intérieur, puis il alla tout droit à la penderie de la chambre. Elle était vide.

Il retourna à la base et suivit le chemin battu par des milliers de pieds, pour trouver l'autre endroit, celui où prêchait cet évangéliste dont Randy Nooner avait parlé.

Tout était désert. Au centre, il y avait un grand espace, extrêmement piétiné, dont Remo pensa que ce devait être le lieu des services religieux. Il passa cet espace au peigne fin, avec ses pieds, en tâtant du bout des orteils, cherchant n'importe quoi qui aurait pu être abandonné ou oublié.

Il n'y avait rien. On avait pris soin de tout nettoyer avant de partir. Trop soigneusement. Tout de même, il finit par trouver. Il ne le vit pas tout de suite, c'était caché sous de la sciure, mais il le sentit. L'odeur de sang humain était aussi forte pour lui que du lourd parfum dans une petite pièce.

Il gratta la sciure et trouva par-dessous la traînée marron séchée.

Dans le désert, à des centaines de kilomètres, une photographie du massacre frémissait et se précisait dans le bac révélateur d'une chambre noire.

— Superbe, dit une voix au fort accent étranger. Son Altesse aimera beaucoup ça. Très beaucoup, certes.

La femme qui développait les photos s'essuya les mains et alluma la lumière.

— Et Vadassar est enfin une réalité, dit Randy Nooner.

CHAPITRE VI

À l'arrière de la grande caravane Airstream bleu ciel, peinte de nuages blancs vaporeux, Samantha comptait de l'argent.

— Cent quatre-vingt-six mille et de la monnaie, annonça-t-elle en embrassant la liasse de billets. Trois mois après avoir quitté Pontusket, et nous voilà riches comme des voleurs. Qu'est-ce que tu dis de ça, Artie chéri ?

— Ce n'est pas mal, je pense, répondit Artemis Thwill et il avala un dry en jetant un regard vide sur le paysage qui défilait.

— Tu ne peux pas être plus enthousiaste que ça ?

Artemis se servit un autre cocktail essayant de ne rien verser à côté à cause des secousses de la caravane qui roulait à vive allure.

— Arrête de boire ces trucs-là. C'est ce qui nous arrive de plus formidable et tu deviens poivrot. Tu es quel genre de dieu, hein ?

— Fiche-moi la paix, grogna Thwill en vidant son verre. Ce n'est pas facile d'être Dieu.

— Vraiment, je ne te comprends pas, Artemis. Dans l'Iowa, quand nous traînions dans ces petits patelins minables, à vivre de haricots et à voler des ploucs, tu étais heureux comme un cochon dans cette merde.

Artemis songea à ces premiers temps, avant leur mariage, quand Samantha et lui avaient dressé leur tente dans des bourgades endormies de l'Iowa où peu de gens venaient l'écouter prêcher. Et ceux qui venaient étaient des fanatiques à moitié cinglés à la recherche d'une cause, ou des vagabonds cherchant un coin où passer quelques heures à l'abri de la grosse chaleur de midi.

C'était facile, dans le temps. Parfois, les victimes s'offraient pratiquement à Artemis, restaient dans la tente après les services, pour s'entretenir en particulier avec lui. Et même s'ils ne le demandaient pas, c'était tout simple de retenir quelques villageois quand les autres s'en allaient. Alors il leur posait des questions, gentiment, amicalement, et tôt ou tard il trouvait quelqu'un qui n'avait ni femme, ni enfants, ni petite amie qui l'attendait, quelqu'un dont la disparition ne serait pas remarquée tout de suite, et Artemis en faisait son ami particulier. Samantha faisait la cuisine dans l'Airstream pour Artemis et son nouvel ami et ils bavardaient gaiement tous les trois, en dînant. Ces jours-là, Artemis avait un appétit sans borne, un charme dévastateur et un humour contagieux. Et puis comme dessert, en même temps que le café, Artemis allongeait un violent crochet du

droit à la gorge de son ami particulier, ou il fracassait le crâne de l'ami particulier sur une pierre ou il jouait à la carotte sur le torse de l'ami particulier.

Artemis soupira à ces souvenirs. Non, ils n'avaient pas un rond en poche, mais ce temps avait été le plus heureux de la vie d'Artemis Thwill.

— L'argent n'est pas tout, murmura-t-il.

Ah, ce qu'il donnerait pour avoir ne serait-ce qu'encore un seul ami particulier à tuer ! Il se servit un autre dry, vidant par la même occasion la bouteille de gin.

Samantha continua de jacasser, sans se soucier de sa rêverie.

— Oui, mais ne viens pas me dire que tu n'as pas sauté sur cette magnifique occasion du truc avec les militaires.

— Magnifique occasion ! De la merde. Cette connerie de l'armée est de la merde.

— Ce n'est pas de la merde. C'est une affaire en or, protesta Samantha.

— Arrête de parler comme Randy Nooner.

— Sans Randy, qui nous a donné cette chance, nous crèverions encore de faim dans l'Iowa. Et tu serais bon pour la taule avant pas longtemps. Au bout d'un moment, les assassins sont découverts, si ça devient un truc constant et toujours pareil, comme avec toi. Tu es un toxico.

— Je m'amusais un peu, c'est tout.

— Tu te faisais trois ou quatre types par jour, Artie !

— Gna, gna, gna, grommela Artemis en levant son verre. Il suffit d'épouser une femme pour qu'elle se transforme en mégère. Je vais te dire ce qui ne va pas. C'est cette garce de Nooner, voilà ce que c'est. Depuis qu'elle est entrée en scène, le bon temps s'est fait la paire. Maintenant, tout n'est que rouspétance, emmerdes, gémissements...

— C'est une affaire sérieuse, Artemis. Et pour la première fois depuis que nous avons commencé, c'est une affaire qui rapporte.

— Mais *moi*, hein ? cria Artemis. Mes sentiments à moi ? Quel effet tu crois que ça me fait, de ne même plus pouvoir écrire mes discours moi-même ? Et ces conneries que je dois dire, tout ce bla-bla morbide sur la continuation après que je serai chez les chers disparus ! Ça me flanque la trouille.

— Tous les sauveurs doivent être des martyrs, crétin, répliqua Samantha. C'est simplement pour que nous en tirions un gros profit, quand tu passeras l'arme à gauche.

— Je t'apprendrai, Samantha, que je n'ai pas l'intention de mourir pour que Randy Nooner ait une bonne presse, déclara Artemis et, en frémissant, il vida son verre.

— Tu pourrais te faire renverser par un car.

— Et autre chose. Tous ces massacres. Ça m'embête.

Samantha éclata de rire.

— Dis donc, tu as changé de disque, on dirait. Tu adorais ça.

— Oui, avant que Randy Noonon et toi ne décidiez de prendre ma vie en main. Maintenant je n'ai plus qu'à me tourner les pouces pendant que ces crétins de soldats se tapent toute la rigolade.

— Voyons, Artie ! Ce n'était que quelques aumôniers gâteux qui ne se sont même pas défendus. D'ailleurs, dit-elle en singeant Randy Noonon, c'est de bonnes relations publiques une fois que les recrues ont participé à l'hallali, elles sont avec nous à fond.

— Je me fous éperdument que ces bidasses soient avec nous ou pas. Tout ce que j'ai jamais voulu c'est pousser quelqu'un du haut d'un pont, de temps en temps, ou faire sauter la cervelle à un type, déclara Artemis, la larme à l'œil au souvenir du bon vieux temps. Je n'ai jamais été bien exigeant, Samantha. Une mâchoire disloquée ici, un cou tordu là. Maintenant, qu'est-ce que j'ai en échange de toutes mes heures de travail harassant, tous ces déplacements et ces repas au lance-pierres ? Rien du tout, voilà ce que j'ai ! Je ne peux même plus envoyer mon poing dans la gueule d'un ivrogne parce que, d'après Randy Noonon, Dieu ne fait pas ça !

Artemis se moucha avec un bruit pitoyable.

Quelques minutes plus tard, l'Airstream et le camion plate-forme qui suivait, transportant la tente et les accessoires, s'arrêtèrent sur le bas-côté.

— Allez, remue-toi, dit Samantha après avoir remis les billets dans sa cassette. C'est là que nous avons rendez-vous.

Artemis se leva lourdement, en vacillant un peu.

— Rien qu'un autre patelin le long de la route, une autre foule d'inconnus, se lamenta-t-il, retenant ses larmes.

— Calme-toi, dit Samantha en soulevant la cassette d'acier. Voilà quelqu'un.

Un petit homme basané saucissonné dans un uniforme de lieutenant entra dans la caravane.

— Ah, un fidèle, dit Artemis. Au moins les soldats me traitent avec respect. Ils ne me harcèlent pas. Pour eux, je suis Dieu.

— Grouille, dugland, dit le lieutenant à Artemis.

Il avait un fort accent et son haleine émettait des nuages de curry et de chiche-kebab.

— Quelle espèce de soldat êtes-vous ? demanda Artemis sur un ton laissant bien entendre qu'il n'appréciait pas du tout la grossièreté envers sa personne.

Le lieutenant le gifla et cracha un flot de paroles étrangères gutturales.

Dehors, une longue Lincoln noire attendait. En poussant Artemis et

Samantha sur la chaussée, le lieutenant pressa énergiquement un des seins de Samantha en exprimant son ravissement au moyen d'une suite de gloussements aigus.

— Dites donc, protesta Artemis. Vous ne pouvez pas traiter ma femme comme ça !

— Mes excuses, ô divin Artemis, dit l'officier en pouffant toujours.

Il s'inclina très bas tout en décrochant une matraque de sa ceinture. Il la fit tourner avant de l'abattre d'un coup sec et violent sur les rotules d'Artemis. La douleur le fit tomber par terre.

Le lieutenant ouvrit la portière de la limousine, força Artemis à se lever et le poussa.

— Monte ! À Vadassar tu n'es pas Dieu, sale Américain impérialiste à peau blanche !

Il claqua la portière. Dans le coin du siège arrière, Randy Nooner leva les yeux de son journal.

— Vous avez fait bon voyage ? demanda-t-elle.

— Vous avez vu ce que votre chauffeur m'a fait ? répliqua Thwill en désignant le lieutenant à l'avant.

Randy appuya sur un bouton et les portières se verrouillèrent.

— Vous avez dû l'irriter.

De l'avant venait le bruit étouffé d'un monologue rageur incompréhensible.

— Démarre, ordonna-t-elle en claquant la vitre de séparation.

Ils roulèrent à vive allure dans la nuit.

— Comment cet homme peut-il être un officier des États-Unis ? reprit Artemis. Il connaît à peine la langue.

Randy Nooner donna une claque sur le genou d'Artemis, ce qui raviva l'atroce douleur.

— Il sait se faire comprendre, il me semble. D'ailleurs, il y en a d'autres comme lui, là où nous allons.

— Où ça ? Dans l'Enfer de Dante ?

— Je croyais que vous ne le demanderiez jamais.

Randy jeta le journal à Artemis. À la une s'étalait une grande photo de la base ensanglantée de Fort Wheeler, surmontée d'une énorme manchette : MASSACRES INEXPLIQUÉS DANS DES BASES MILITAIRES.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda-t-elle.

Artemis contempla la photo de presse pendant un long moment, avant de se rendre compte qu'il salivait.

— C'est beau, dit-il.

— Magnifique. Toutes ces recrues à qui vous avez prêché à Fort Antwerth, Fort Beson, Fort Tannehill et Fort Wheeler ont fait une petite révolution aujourd'hui. Ils ont tué leurs officiers avant de désert.

Artemis montra l'article :

— Ils disent là que ça s'est passé dans les quatre bases en même temps.

— Nous avons des recrues à nous sur place, pour minuter toute l'opération. Un coup ingénieux, vous ne trouvez pas ? Maintenant, tous les déserteurs sont au même endroit, et attendent votre apparition.

— Où ça ?

— C'est la culmination de tous nos efforts, répondit-elle presque respectueusement. Le commencement d'une nouvelle armée. Fort Vadassar !

— Vous voulez dire cet endroit que je présente depuis des mois à ces soldats zombies comme la Terre Promise ? Ce Vadassar-là ? Un fort ?

Randy sourit. La limousine avalait les kilomètres de route et ensuite de chemins de terre, plongeant profondément dans le cœur du Texas.

— Je croyais que vous aviez inventé ce nom-là. Je ne savais pas qu'il y avait un véritable Vadassar.

— Naturellement, mon chou. Ça n'existait pas avant aujourd'hui. Initialement, Vadassar était une propriété privée, construite avec des fonds privés.

— À qui ?

Randy sourit.

— Ne posez pas tant de questions, Art. Vous vivrez plus longtemps. Ils firent le reste du chemin en silence.

*

* *

Fort Vadassar était un miracle de technologie moderne, étincelant sous ses hectares de projecteurs, comme une étoile dans le désert du Texas. Les bâtiments blancs immaculés étaient admirablement conçus, avec des panneaux solaires. Le domaine était luxuriant, avec des oasis autour de profonds bassins creusés dans la terre desséchée et alimentés par des canalisations souterraines. Au bord de ces bassins poussaient des fleurs tropicales. Dans l'enclos de détente, une piscine olympique brillait au clair de lune, à côté d'un ensemble de tennis parfaitement entretenu et d'un stade de football.

— Nom de Dieu, souffla Samantha. Hé, réveille-toi, Artie ! Regarde ça !

Artemis cligna des yeux.

— Quoi ? On est arrivé ? bredouilla-t-il puis il aperçut les tennis et la piscine. Qu'est-ce... Où sommes-nous ?

— À Vadassar ! annonça respectueusement Randy Noonan. Le

quartier général de la nouvelle armée des États-Unis d'Amérique.

La voiture s'arrêta sans bruit à côté d'un bâtiment ultramoderne, pas très grand, en acier et glace sans tain.

— C'est le pavillon des invités, où vous serez logés, dit Randy.

— Combien de temps ? demanda Artemis avec méfiance.

— Eh bien, voyons... D'abord, il y a l'allocution à la troupe. Ensuite, demain, la conférence de presse...

— Je croyais que vous disiez que personne ne savait que cet endroit existait.

— Non, je n'ai pas dit ça. J'ai dit que Fort Vadassar n'existait pas. Ça n'existe toujours pas, d'ailleurs. Ça n'existera officiellement que d'ici quatre heures.

— Comment avez-vous organisé ça ? demanda Samantha avec admiration.

Randy lui donna un petit coup de poing affectueux sous le menton.

— J'ai déjà dit à ton mari de ne pas poser trop de questions, mon chou. C'est mauvais pour la peau.

— Tu veux dire, j'aurai des boutons ?

— Oui. Et des cicatrices, répondit cordialement Randy.

Elle les fit entrer dans la maison, en passant devant le caporal de garde à la porte. Il regardait fixement devant lui psalmodiant quand ils entrèrent :

— Loué soit Artemis.

— Dites donc, je n'aime pas beaucoup vos menaces, dit Thwill à Randy Noonner.

— Loué soit Artemis, dit le garde.

— Je me fous que ça vous plaise ou non, répliqua Randy.

— Loué soit Artemis, dit le factionnaire.

— Ah, vous ne pouvez pas vous taire, non ?

— Loué soit Artemis.

— Crève ! cria Artemis.

Immédiatement, le soldat se mit les mains autour de la gorge et serra jusqu'à ce que sa figure passe du blanc au rouge, puis au violet et au bleu. Quand les yeux s'exorbitèrent, quand la langue noire sortit de la bouche, le soldat tomba mort aux pieds d'Artemis.

Samantha hurla.

— Pourquoi diable est-ce qu'il a fait ça ? demanda Artemis, médusé.

— Vous lui avez dit de crever, pas vrai ?

— D'abord, je l'ai prié de se taire.

— Mais vous lui avez ordonné de crever. Ces hommes ne réagissent qu'aux ordres directs, expliqua Randy.

Artemis sifflota tout bas.

— Parce qu'ils m'aiment...

— Ce n'est pas précisément vous. Lehammet, apporte-moi un autre bidasse.

Le lieutenant basané partit sans répondre et revint quelques minutes avec un deuxième classe en uniforme. Artemis consulta sa montre.

— Il est presque quatre heures du matin. Ces hommes ne dorment donc pas ?

— Ils dorment quand nous le leur disons, dit Randy et elle se tourna vers le jeune soldat. Soldat, mange de la terre.

Aussitôt, le soldat tomba à genoux et se fourra dans la bouche des poignées de terre.

— Allez, donnez-lui un ordre.

Samantha pouffa :

— Je peux, moi ?

Randy acquiesça et Samantha commanda :

— Baisse ta culotte.

Le deuxième classe obéit.

— Nom de Dieu, souffla Artemis. Qu'est-ce que vous leur avez fait ?

— Vous nous avez bien aidés, Samantha et vous. Vous leur avez fait mettre de côté leur personnalité, pour le bien de l'idée. Tous les grands orateurs ont ce pouvoir. Et comme j'écrivais vos sermons, leur idéal est mon idéal : Vadassar. Naturellement, les petits cocktails de Samantha mettaient le cerveau des hommes dans un état de réceptivité.

— Ce n'était rien, dit modestement Samantha. Rien que du jus de pomme corsé de PCP et d'un peu de LSD. J'en faisais pour les boums, au lycée. Un seul verre, et le cerveau devenait des œufs brouillés. Un vrai boum.

— Les hommes l'adorait, chérie, affirma Randy. Après tes communions, ils étaient si suggestibles que pour les tourner vers la violence, il suffisait de leur amener une victime et de les lâcher. Ils étaient comme une meute de chiens enragés, à ce stade.

— Pourquoi les victimes choisies étaient des aumôniers ?

Randy éclata de rire.

— Parce qu'ils sont les seuls qui accepteraient de venir seuls et sans armes, idiot. Nous ne voulions pas que les hommes ratent leur premier meurtre. Parce qu'alors ils n'auraient peut-être jamais eu l'assurance nécessaire pour exterminer leurs officiers aujourd'hui et venir ici.

Elle se tourna vers le soldat inexpressif, au garde-à-vous en caleçon.

— Retourne à ta caserne, soldat.

Le soldat fit demi-tour et s'en alla, à petits pas à cause du pantalon

autour de ses chevilles.

— Il n'a même pas remonté son pantalon, murmura Artemis.

— C'est parce que nous ne lui en avons pas donné l'ordre.

— Vous voulez dire que ces soldats ne font que ce qu'on leur dit de faire, que l'ordre vienne de n'importe qui ?

Le lieutenant à l'aspect grasseux sourit de toutes ses dents.

— Précisément, Artemis Thwill. Vous n'êtes plus le seul à les commander. Nous n'avons plus besoin de vous.

— Ça suffit, lieutenant, trancha sèchement Randy.

L'officier ricana avec mépris mais se tut.

— Malheureusement, le processus n'est pas encore achevé, expliqua-t-elle. Les drogues et le premier massacre ont plongé les hommes dans une profonde confusion mentale. Mais, dans les quatre bases d'essai, cette phase a pris fin rapidement, en deux ou trois jours. Ensuite, les hommes se sont transformés en automates, comme ce soldat, à l'instant. À ce moment, ils obéissent aux ordres de n'importe qui.

— Ça pourrait être dangereux, il me semble, observa Artemis. À la guerre, il suffirait à l'ennemi de leur donner l'ordre de cesser le feu.

— Exactement. Mais nous les entraînons en ce moment à ne répondre à personne d'autre que nous. D'ici quelques jours, ils seront au point.

— Qui est « nous » ? demanda Artemis.

— Ne vous occupez pas de ça. Entrez et préparez-vous. Vous vous adressez à la troupe dans dix minutes. J'ai votre allocution, là, vous n'avez qu'à vous habiller.

Elle poussa le couple vers la porte, qu'elle referma sur eux, et donna un coup de pied au caporal qui s'était étranglé sur l'ordre d'Artemis.

— Enlève-moi cette carcasse de là, dit-elle au lieutenant.

— Je ne suis pas un de tes zombies, rétorqua dédaigneusement le lieutenant. J'appartiens à la véritable armée de Vadassar et je ne reçois d'ordres que du général Elalhassein.

— Et le général Elalhassein reçoit mes ordres, déclara Randy. Maintenant traîne ce cadavre sous ces buissons si tu veux voir encore un lever de soleil.

De mauvais gré, le lieutenant obéit. Une fois les restes du caporal dissimulés il revint et annonça d'une voix maussade :

— C'est fait.

— Montre-moi où tu l'as mis.

Avec un soupir excédé, le lieutenant Lehammet conduisit Randy dans les buissons et désigna le cadavre d'un geste grandiloquent.

— Alors, tu es satisfaite ?

— Pas tout à fait.

Elle tira de sa poche un Smith et Wesson 38 et abattit le lieutenant de deux balles dans la tête. Alors que le lieutenant s'affalait sur le caporal, elle rengaina son arme en disant :

— Maintenant, je suis satisfaite.

*

* *

L'immense stade de cent mille places n'était qu'à moitié rempli par l'actuelle population de Fort Vadassar, mais les recrues présentes accueillirent Artemis avec tout le respect dû à une divinité. Six mille soldats le saluèrent quand il se hissa péniblement sur l'estrade puis ils tombèrent à genoux pour l'adorer.

— Loué soit Artemis ! entonnèrent-ils en chœur.

Artemis couvrit le micro d'une main et chuchota à Randy et Samantha, derrière lui :

— J'ai l'habitude de jouer devant une salle pleine.

Randy soupira.

— Elle sera pleine demain, et tous les jours après ça. Lisez simplement le discours.

Il s'éclaircit la gorge et déplia le texte que Randy Noonan avait écrit pour lui.

— Artemis est grandement satisfait de l'accueil qui lui est réservé, à Fort Vadassar, par l'avant-garde de la nouvelle armée.

Les soldats l'acclamèrent. Artemis cligna des yeux. L'idée lui vint qu'il aurait bientôt besoin de lunettes pour lire. Et qu'il aurait bien dû parcourir le discours avant de le prononcer. Après tout, Dieu ne butait pas sur ses mots quand il adressait son message à ses fidèles.

— Je viens bénir votre grande entreprise, lut-il rapidement en essayant de paraître spontané, car...

Il s'interrompit pour lire les mots suivants en silence. Une voix solitaire, dans le public, meubla le bref silence en criant :

— Loué soit Artemis !

— ... car je ne serai plus pour longtemps parmi vous ? demanda-t-il à Randy Noonan en oubliant de couvrir le micro, et un concert de hurlements de détresse monta des gradins. Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

— Continuez de lire, chuchota Randy en le poussant de nouveau vers le devant de l'estrade.

— Ma vie mortelle va prendre fin ? reprit-il, mettant encore en doute les déclarations de son singulier discours.

Des hurlements scandalisés – « Non ! » et « O divinité ! » – couvrirent le tumulte de la foule.

— Alors même que je me présente devant vous un – quoi ? – un complot du gouvernement a été mis en œuvre pour faire taire à jamais

ma parole... Allez, ah, Nooner, protesta-t-il en claquant d'une main écoeurée les feuillets dactylographiés, mais sa voix fut noyée dans les lamentations de plus en plus assourdissantes des fidèles qui venaient d'apprendre qu'ils allaient perdre leur messie.

— Un instant ! cria Artemis en agitant les bras pour tenter de calmer le public. Grosse erreur. Perdez pas les pédales, tout le monde !

Il parlait encore quand une main aux ongles longs, tenant une seringue, s'approcha rapidement du bas de son dos et une fraction de seconde plus tard il gisait en tas sur l'estrade tandis que six mille soldats hurlaient leur douleur et gémissaient comme si c'était la fin du monde.

CHAPITRE VII

À 4 h 50, Jay Miller entra dans le vaste hall du Sénat des États-Unis, à Washington. Son cœur battait à coups redoublés depuis l'instant où il avait reçu un coup de téléphone, une heure plus tôt, exigeant sa présence à une réunion extraordinaire du petit déjeuner.

Ses deux années de Washington lui avaient, appris à ne pas discuter les convocations venant des hautes sphères. Si le sénateur Osgood Noonon avait envie de prendre son petit déjeuner à cinq heures du matin, ce n'était pas Jay Miller qui allait décliner l'invitation, bon Dieu ! Il éprouva un petit sentiment de puissance quand il montra sa carte d'identité au garde, sachant que le nom de Jay Miller figurait sur la liste des personnes que le factionnaire devait laisser entrer à cette heure.

— Certainement, Monsieur, dit le garde en lui remettant avec respect un laissez-passer spécial.

Ce respect monta un peu à la tête du jeune homme de 26 ans ; il suivit le labyrinthe de couloirs, en montrant fièrement son laissez-passer, jusqu'à ce qu'il arrive aux bureaux du sénateur Osgood Noonon. Ils étaient gardés par un Marine d'un mètre quatre-vingt-cinq qui examina le laissez-passer et escorta Miller jusque dans le saint des saints du sénateur avant de regagner son poste.

Le sénateur écrivait, assis à son bureau. Jay Miller attendit plusieurs secondes sur le seuil, craignant d'entrer. Finalement, il toussota pour s'annoncer. Le sénateur leva les yeux.

— Ah, entrez donc ! dit-il avec un large sourire.

Miller fit quelques pas hésitants. Le sénateur se leva et vint vers lui les mains tendues.

— Heureux que vous ayez pu venir ! Vous avez faim, mon garçon ?

— Non, Monsieur le Sénateur, je veux dire, oui, Monsieur le Sénateur, bafouilla Miller.

— Faut pas être nerveux comme ça, petit, lui dit le sénateur en lui tapant dans le dos. Nous ne sommes que des gens comme tout le monde, contraints de vivre ensemble dans ce monde cinglé, pour le meilleur et pour le pire, hein ? Venez, asseyez-vous.

Miller tenta de sourire en s'asseyant à une petite table où le couvert était mis pour deux ; il y avait des plats au couvercle d'argent étincelant et une unique rose rouge.

— J'espère que ce n'est pas trop tôt pour vous... euh...

— Miller, Monsieur le Sénateur. Joshua Miller. Mes amis

m'appellent Jay.

Le sénateur déposa une grande cuillerée d'œufs brouillés sur l'assiette du jeune homme.

— Va donc pour Jay, dit-il. J'aimerais que vous me considériez comme votre ami. Appelez-moi Ozzie.

— Oui, Monsieur le Sénateur. Ozzie, Monsieur le Sénateur, dit Miller en s'étranglant sur sa première bouchée.

Le sénateur se carra confortablement et attendit que la quinte de toux de son invité se calme pour reprendre la parole :

— Eh bien, Jay, vous vous demandez sans doute pourquoi vous êtes ici. Allez-y, mangez.

Miller obéit et fourra des œufs dans sa bouche alors qu'il toussait encore.

— Le fait est, Jay, que j'aurais un service à vous demander.

— À moi ?

Une parcelle d'œufs brouillés jaillit des lèvres de Miller et frappa le sénateur en plein dans l'œil. Aussitôt, le jeune homme se leva d'un bond, renversa un verre de jus d'orange et imprima à la table de dangereuses secousses.

— Asseyez-vous, nom de Dieu ! rugit le sénateur en se cramponnant aux deux côtés de la table pour la maintenir.

Avec le coin de sa serviette, il retira de son œil la parcelle offensante, puis il claqua violemment la serviette sur la table.

— Bougre de crétin imbécile ! gronda-t-il avant de se reprendre et de remettre son masque de cordialité. Je veux dire, ça va, Jay ?

Miller hocha la tête. Il claquait des dents.

— Je vous ai convoqué pour discuter avec vous d'une question d'une extrême importance nationale, alors j'aimerais que vous me donniez votre parole que ce qui se passera entre nous n'ira pas plus loin.

— Oh, vous avez ma parole absolue sur ce point, Ozzie, Monsieur le Sénateur.

— Bien. Je vais aller droit au but, Jay. Il s'agit des archives de l'armée.

Jay Miller eut tout à coup les mains moites. C'était lui qui était chargé de tenir à jour les dossiers de l'armée au Pentagone.

— Quelque chose ne va pas, Monsieur le Sénateur ?

— Ozzie, rectifia le sénateur en souriant. Oui, naturellement, quelque chose ne va pas du tout. Mais ne vous en faites pas, ajouta-t-il en serrant paternellement le bras tremblant de Jay. Ce n'est pas votre faute. La paperasserie du Pentagone est... Enfin, nous savons ce qu'elle est, hein ?

Le sénateur rit et échangea avec Miller un clin d'œil complice de « nous qui sommes dans le coup », puis il reprit sérieusement :

— Le fait est qu'il y a une base entière de l'armée de terre qui fonctionne depuis 1979 et sur laquelle il n'y a aucun dossier. Pas de traces du coût de la construction, pas de dossiers sur les frais opérationnels, pas de fichier des hommes, pas de documentation sur leur solde, rien. C'est quelque chose, non ? conclut-il avec un rire jovial.

Jay Miller blêmit.

— Mais... mais ce n'est pas possible ! bredouilla-t-il. Si c'est opérationnel depuis 1979, il doit bien y avoir...

— Rien du tout, énonça lentement le sénateur Noonner, en insistant sur chaque mot pour bien se faire comprendre. Pas la moindre trace.

— Non, Monsieur le Sénateur, il n'y a aucune trace, reconnu Jay Miller.

— Vous êtes un garçon intelligent, mon petit. Je pense qu'un élément aussi brillant que vous est précieux pour notre pays. Je pense qu'un homme possédant votre intelligence devrait avoir un meilleur emploi que celui d'adjoint à l'archiviste en chef. Pas vous ?

— Je... Je ne sais pas, Monsieur le Sénateur.

— Appelez-moi Ozzie.

— Il me semble que j'aimerais bien un autre emploi, Monsieur... Ozzie. Je n'y ai jamais vraiment pensé.

— Un poste comme... disons, le ministre des Finances ?

— Abba... abbaba, dit Jay Miller.

— Je suis un homme puissant, mon garçon. Je pourrais arranger ça.

— Abbaba... baba...

— Parfait ! Je mettrai les rouages en marche dès aujourd'hui. Naturellement, avant de partir vous devrez mettre à jour les dossiers de l'armée. Créer un dossier sur Fort Vadassar – c'est la nouvelle base – transférer les fichiers du personnel, des détails comme ça.

— Bien sûr, murmura Miller, la figure toute rose de fierté. Une fois que j'aurai obtenu l'autorisation, je pense pouvoir remettre tout en ordre en six semaines, Ozzie.

— Vous avez l'autorisation, à partir de maintenant. Et vous avez une heure.

— Une heure ? Mais je n'ai même pas l'information à classer !

Noonner sourit avec assurance.

— C'est un détail dont je me suis déjà occupé. Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle le sénateur du peuple, dit-il en remettant à Miller une pile de formulaires officiels et une longue liste de noms. Mettez tout ça dans le dossier Vadassar et transférez les fichiers des soldats de cette liste, de quelque camp où ils sont – par erreur – aux dossiers Vadassar. C'est clair ?

Le jeune homme prit les papiers en hésitant.

- Sans doute. Mais une heure...
- Ministre des finances, dit Nooner.
- Une heure, d'accord, Ozzie.
- Très bien. Revenez quand vous aurez fini.

Nooner se leva pour serrer la main du jeune fonctionnaire et attendit que la porte soit refermée avant de décrocher son téléphone. Il forma le numéro du *Washington Post*.

— Ici le sénateur Osgood Nooner, dit-il. Je viens d'apprendre d'une source extrêmement digne de foi des nouvelles choquantes sur les massacres d'hier dans des bases militaires. Il paraît que le Pentagone lui-même est responsable. Le commandement d'une de nos bases, Fort Vadassar, connaît toute l'histoire et se juge suffisamment scandalisé par ses implications morales pour en informer la presse au cours d'une conférence, aujourd'hui à midi.

Il répéta ce message, en donnant les indications pour aller à Fort Vadassar, au *New York Times*, au *New York Daily News*, au *Chicago Tribune*, au *Los Angeles Times*, au *Dallas Herald*, à A.B.C., C.B.S. et N.B.C. Cela lui prit un peu moins d'une heure. Puis il alluma un cigare et attendit le retour de Jay Miller, le garçon qui s'imaginait qu'un employé adjoint aux archives pouvait devenir ministre des Finances à vingt-six ans, en manipulant quelques dossiers.

Le jeune homme revint à l'heure précise, avec un sourire indiquant qu'il avait fait le travail.

— Bravo, mon garçon, bravo ! dit Nooner en ouvrant le tiroir de son bureau où il rangeait ses effets personnels. Est-ce que quelqu'un, au classement du Pentagone, a essayé d'intervenir ?

— Oh non, Ozzie, répondit le jeune homme. Personne n'était là si tôt, et les gardes savent tous que je suis chargé de ces dossiers. J'apprécie vraiment cette offre, Monsieur le Sénateur. Jamais je n'aurais osé penser qu'un jour je travaillerais avec le sénateur Osgood Nooner.

— Ça me fait toujours plaisir de donner un coup de main à des jeunes gens d'avenir comme vous, mon garçon.

Le sénateur glissa un mouchoir sur le canon d'un 45 automatique neuf, non chargé, et lança l'arme à Miller. Avant que le jeune homme ne voit ce qu'était cet objet il l'attrapa au vol. Et à l'instant précis où il commença à plaquer ses empreintes sur l'arme vide, le sénateur Osgood Nooner fourra le mouchoir dans sa poche et glapit :

— Au secours ! Il y a un tueur ici !

En une seconde, le Marine de garde à la porte fit irruption dans le bureau, son pistolet au poing.

— Feu ! cria Nooner.

Jay Miller regarda, ahuri, l'automatique dans sa main, puis le sénateur qui lui avait promis une heure plus tôt un portefeuille de

ministre. Et il comprit, durant le moment infinitésimal entre le coup de feu du garde et la vive douleur dans son dos qui fit cesser tout fonctionnement de son organisme, que le sénateur Osgood Noonan avait dit la vérité.

Il y avait effectivement un tueur présent.

CHAPITRE VIII

Remo sauta par-dessus l'épais grillage entourant Fort Borgoyne, puis il attendit pendant que Chiun pratiquait une brèche avec ses mains et passait au travers. Ils avancèrent jusqu'au milieu du camp et se glissèrent sans être remarqués dans un groupe de nouvelles recrues descendant d'un car.

Remo se rappelait les bleus effrayés de ses premiers temps dans l'armée mais là c'était une toute autre espèce, des garçons manifestement habitués à faire la queue, probablement à la porte de réfectoires de prison, et à errer sans but, alors qu'ils étaient sans doute employés dans des programmes de travail fédéraux.

— C'est ça ton armée ? dit Chiun.

— En principe.

— Dieu sauve la République. Où sont les défilés ? Les drapeaux ? La fanfare ?

— C'est l'armée américaine, dit Remo. La plupart de ces types devront avoir à se rengager pour avoir le temps d'apprendre à distinguer le pied gauche du pied droit.

Chiun et lui se tournèrent vers un sergent qui arrivait en courant, et dont la figure donnait à penser que son père avait été un bouledogue.

— Je suis le sergent Hayes, et ceci est l'armée des États-Unis ! tonna-t-il. Vous venez ici pour travailler, et vous allez travailler, mes gaillards. Est-ce que tous vos ordres sont pour Fort Borgoyne ?

Seules quelques voix répondirent timidement « Oui ». Les autres recrues avaient l'air de se moquer de ce que disait leurs ordres, du moment que ce n'était pas Sing-Sing.

— Oui qui ? gueula le sergent à pleins poumons bien qu'il fût à moins d'un mètre de la rangée désordonnée de recrues.

— Oui, sergent, répondirent en chœur quelques voix.

— Quoi ?

— Oui, sergent ! crièrent-ils.

— Encore une fois !

— Oui, sergent !

Chiun battait des mains en mesure et souriait avec ravissement.

— Oui, sergent ! pépia-t-il. Oui, sergent ! Ça, c'est l'armée ! Oui, sergent ! Tu avais raison, dit-il à Remo en marquant le pas sur place, son kimono voletant autour de lui. Une deux ! Hup, hup, Wing Ho !

— Wing Ho ?

— C'est un entraînement avancé, employé à la Troisième Dynastie chinoise. Plus personne n'en parle maintenant, mais les Chinois n'ont jamais su se battre aussi bien qu'un champ de papillons. Malgré tout, ils défilaient au pas comme personne. Kwo Hun Wing Ho.

Le sergent remarqua que son nouveau groupe d'engagés regardait le vieil Oriental, qui défilait et psalmodiait des mots bizarres.

— Repos ! cria-t-il mais Chiun continua de marquer le pas. J'ai dit assez, pépé ! rugit le sergent.

— À votre place, lui conseilla Remo, je ne l'appellerais pas pépé.

— Qui vous demande votre avis ?

Remo haussa les épaules.

— Je cherchais simplement à rendre service. Si vous ne tenez pas tant que ça à vos bras et à vos jambes, alors allez-y.

Il s'écarta pour permettre au sergent de s'approcher de Chiun.

— Je m'occuperai de toi plus tard, morveux, gronda Hayes et il planta ses poings sur ses hanches pour demander à Chiun : Qu'est-ce que vous foutez là ?

— N'est-ce pas un camp d'entraînement ?

— C'est exactement ce que c'est, vieux.

— Très bien. Remo est ici pour entrer dans l'armée et je suis son entraîneur.

— Nous n'avons pas de place ici pour les bonnes d'enfants, pépé-san.

Le sergent fit encore un pas et sa grosse tête mafflue domina Chiun de cinquante bons centimètres en le recouvrant d'une ombre menaçante.

— Reculez, mangeur de vache, avertit Chiun. Vous obstruez ma vue.

— J'obst... Écoute voir, vieux, commença le sergent en pointant un doigt boudiné vers l'épaule de Chiun.

— Vous n'auriez pas dû faire ça, marmonna Remo tandis que le sergent s'élevait en spirale dans les airs et retombait dans les branches d'un arbre.

— Vous avez vu ça ? demanda une des recrues.

— Nan. Ça doit être la chaleur.

Remo conduisit tout le groupe vers un officier.

— Nous avons besoin d'uniformes et de fournitures, mon commandant, annonça-t-il.

Le commandant fut très surpris.

— Qu'est devenu votre instructeur ?

Remo se retourna vers l'arbre où le sergent Hayes commençait à donner de petits signes de vie.

— Sais pas, dit-il. Il a du être retenu.

— Enfin bon. Les fournitures sont dans ce bâtiment là-bas. Je vais

vous envoyer un sergent-fourrier pour vous conduire à vos quartiers. En attendant, vous êtes responsable, dit le commandant en donnant une claque dans le dos de Remo. Vous allez faire un bon soldat, ajouta-t-il avant de s'en aller.

— Toi ? bafouilla Chiun. Comment peut-il dire que tu feras un bon soldat ? Est-ce que tu connais la Marche Guerrière de la Troisième Dynastie ? Est-ce que tu t'es engagé dans un combat mortel avec ce porcelet dans l'arbre ?

— Non, petit père, répondit Remo en entraînant le groupe vers le bâtiment indiqué.

— Ton armée est raciste et ingrate. Jamais je n'apprendrai la formation Wing Ho à ces créatures de rien.

— Bien fait pour elles.

Un autre sergent les accueillit au bureau de l'intendance et accompagna les hommes à leur caserne, où il leur apprit à faire leur lit. Il avait l'air de croire qu'une armée se déplaçait sur son lit et que les lits au carré faisaient les bonnes armées.

— Je veux que ces coins soient serrés, vous entendez ? déclara le sergent en bordant le dernier coin de la couverture. Ça, c'est serré, et je veux dire si serré qu'une pièce rebondira dessus.

Prenant une pièce de 25 cents dans sa poche, il fit la démonstration. La pièce sauta à six bons centimètres, après être tombée sur la couverture.

— À vous, dit-il à Remo et, d'une seule main, il arracha les draps et la couverture du matelas et les jeta en tas par terre.

— Ah, très intéressant, dit Chiun. Dans ton armée, on fait le lit et puis on le défait. Et on le refait. Très Zen. Je comprends maintenant ce que tu dois faire pour être jugé bon soldat, Remo. Je savais que tu devais être extraordinairement doué pour certaines choses, puisque tu ne sais pas marcher au pas ni engager le combat. Maintenant je vois que ta grande vocation est de faire les lits. Extrêmement approprié, Remo.

— Laissez tomber.

— Qu'est-ce que c'est ? rugit le sergent.

— Rien. Et je ne suis pas sourd, alors arrêtez de crier.

Remo entreprit de lisser le drap sur le matelas.

— Un petit malin, hein ?

Remo soupira. Le scénario lui rappelait de plus en plus ses premiers temps dans l'armée. Les sergents ne changeaient jamais, probablement. L'idée lui vint qu'il aurait besoin d'une remarquable maîtrise de soi pour tenir un seul jour dans ce camp.

— Borde ce coin, gueule de rat ! gronda le sergent.

— Gueule de rat ? s'exclama Chiun tout joyeux. Quelle excellente description.

Il pouffa et répéta l'épithète, inlassablement, comme si c'était la chose la plus hilarante qu'il avait entendue de la journée.

— Gueule de rat Remo ! Heh, heh ! Gueule de rat ! Heh, heh !

— Et si je veux des réflexions, je te sonnerai, vieillard.

La gaieté de Chiun disparut aussitôt.

— Laissez-vous faire, Chiun, conseilla Remo. Si nous voulons découvrir quelque chose, nous ne pouvons pas tuer tout le monde, ici.

— Qu'est-ce que t'as à marmonner, petit con ?

— Rien.

— Rien, *sergent* !

— Faut pas être protocolaire comme ça, sergent, dit Remo.

Le sergent le foudroya avec des yeux aussi glacés que les seins d'une WAC de 50 ans.

— Quelque chose me dit que tu ne feras pas de vieux os ici, menaçait-il puis il sourit avec une grande malveillance. Mais je suis un homme juste. Je m'en vais te dire ce que je vais faire. Si tu fais bien ce lit au carré, on effacera tout et on recommencera. Mais si une pièce ne rebondit pas de trente centimètres sur ce lit, toi et le vieux Jap, vous irez au gnouf.

Il rit car il avait vu trop de lits de caserne pour ne pas savoir qu'aucune pièce ne rebondirait de plus de dix centimètres.

— Japonais ! glapit Chiun. Cette fois, c'est trop. Te traiter de gueule de rat, ça va, mais appeler le Maître de Sinanju un Japonais...

— Chut. Laissez-vous faire.

— Laissez-vous faire, il dit. Toujours laisser faire. Tant pis si la gloire de Sinanju est ternie. Tant pis si ma personne fatiguée est couverte de honte.

— Voilà une pièce, dit le sergent avec un sourire cruel. Et si elle ne rebondit pas de trente centimètres sur ce lit, c'est le gnouf. Compris ?

— Ouais.

Remo prit la pièce et la jeta sur le lit, où elle laissa une petite cavité avant de sauter en sifflant pour aller s'encaster dans le plafond.

Tous les yeux étaient fixés sur le petit disque argenté au plafond.

— Comment t'as fait ça ? demanda le sergent.

— Simple coup de pot, probablement. On dirait que le gnouf devra attendre.

Le sergent devint écarlate.

— Des clous, sale tricheur de Yankee ! cria-t-il et il tendit une main pour attraper le bras de Remo.

— Laisse-toi faire, conseilla Chiun avec sagacité.

Mais les réflexes de Remo étaient entraînés à réagir automatiquement à l'attaque et, pour son système nerveux, la prise moite du sergent constituait une attaque. Avant que les doigts spatulés n'achèvent de se refermer autour de son poignet ils s'engourdirent et

le sergent serra son avant-bras que le pouce de Remo avait meurtri.

Sur ce, une des recrues assena une claque sur l'épaule de Remo et dit :

— Bravo, mon frère ! Il était temps qu'on apprenne à vivre à ce fumier.

Et Remo comprit qu'il avait commis une erreur.

— C'est de quel côté, le gnouf ? demanda-t-il au sergent qui se tordait de douleur. Je vais aller me constituer prisonnier.

— Hein ? fit la recrue. Pourquoi tu fais ça ? Tu viens de montrer à ce salaud qui commande ici.

— C'est l'Amérique qui commande ici, rétorqua Remo. Et quand on s'engage dans l'armée, on fait les choses à la manière de l'armée. J'ai eu tort et je vais payer le prix. Venez, Chiun.

— Dégonflé ! cria le soldat au dos de Remo.

Remo leva une main vers le nez de l'homme, le tordit et serra. La recrue changea promptement d'avis. Entonnant une marche militaire d'une voix nasillarde le soldat marqua la mesure du pied.

— C'est mieux.

Remo conduisit Chiun, en silence, vers un petit bâtiment de tôle ondulée, sur le périmètre du camp. Il dit au garde qu'il avait l'ordre de se présenter au rapport au gnouf. La sentinelle haussa les épaules et le fit entrer.

Chiun fronça le nez en examinant les détenus en sueur alignés contre les parois.

— Pourquoi nous incarcères-tu volontairement dans ce cachot, si je peux me permettre de le demander ?

— Nous donnions un mauvais exemple, Chiun. Personne n'aime se trouver dans un camp d'entraînement mais si tous les engagés cassaient la figure à ceux qui sont chargés de faire d'eux des soldats, nous n'aurions pas d'armée. Nous aurions ce qui s'est passé à Fort Wheeler.

— Je vois. Et en nous emprisonnant nous-mêmes, nous ferons des autres de meilleurs soldats.

— Quelque chose comme ça, bougonna Remo et il s'adressa à l'un des soldats du gnouf. Dites, est-ce que vous savez quelque chose d'un groupe religieux, qui serait venu ici ?

— Qu'est-ce que tu veux, ducon ? gronda le soldat. Je sais rien de conneries religieuses, alors ferme ta gueule. À moins que t'aies de quoi fumer.

— Et puis nous pouvons sortir de ce trou puant quand nous voulons, dit Remo à Chiun.

— C'est rassurant, répondit Chiun et il envoya le soldat s'écraser à travers le mur, par-dessus le grillage et dans les bois au-delà.

Cela fait, il fit prendre le même chemin aux autres et se retrouva

seul avec Remo dans le cachot.

— Cette pièce avait grand besoin d'être aérée, déclara-t-il en s'installant dans la position du lotus, près du trou qui s'ouvrait sur toute la largeur du mur. Préviens-moi quand tu seras prêt à partir.

Remo s'adossa au mur métallique.

— Dites, Chiun, vous n'avez rien remarqué de bizarre, dans ce camp ?

— Rien. Il est plein d'hommes blancs répugnants qui font honneur à leur héritage avec une conscience remarquable. Un rassemblement parfaitement ordinaire de gens de ta race.

Remo garda le silence pendant un moment, le front plissé par la réflexion. Enfin, il marmonna :

— Il n'est pas encore venu ici.

— Qui ? Articule, Remo, au moins dans ta propre langue.

— Le prédicateur itinérant. Randy Nooner a parlé de lui et il y avait du sang à l'emplacement de sa tente. Le type que vous venez de jeter hors d'ici ne savait rien de fanatiques religieux et personne, à la base, n'a l'air d'un zombie. C'est un camp militaire normal. Il n'a pas été touché par la folie que nous avons vue à Wheeler.

— Des prédicateurs ? Des tentes ? Des zombies ?

— Nous nous trompons d'adresse, Chiun. C'est le prédicateur que nous voulons. Nous devons le trouver.

— Je suis raisonnablement certain qu'il n'est pas dans cette prison, répliqua Chiun. Si tu estimes que tu nous as incarcérés tous deux pour servir ton pays, peut-être devrions-nous le chercher ailleurs.

À ce moment, la porte s'ouvrit et quatre officiers entrèrent au pas cadencé. Ils se formèrent sur deux rangs pour permettre à un homme en costume trois-pièces gris, à la figure citronnée, de passer entre eux.

— C'est bien l'homme, dit Harold W. Smith en désignant Remo.

— O puissant empereur, s'exclama Chiun en s'inclinant légèrement. Vous avez appris notre triste sort et vous venez à notre secours.

Puis il se rapprocha de Remo et chuchota :

— Ne dis pas à l'empereur Smith que nous aurions pu nous échapper. Cela amoindrirait la bonté de son geste.

— Comment avez-vous appris que nous étions ici ? demanda Remo.

— J'ai suivi votre piste, répondit paisiblement Smith et il tira de sa poche une paire de menottes. Laissez-vous faire, souffla-t-il en les faisant claquer sur les poignets de Remo.

— J'aurais préféré une autre formule, bougonna Remo.

— Ils croient que vous êtes un interné évadé de Folcroft et que Chiun est votre gardien, confia Smith, puis il s'éclaircit la gorge et dit tout haut, en montrant le mur du fond : On dirait que les autres

détenus se sont enfuis, mon Colonel.

— Je le vois bien, docteur Smith. C'est l'œuvre de votre homme ?

— Folcroft paiera tous les dégâts, mon Colonel. En attendant, nous devons le ramener. Merci de votre aide.

— C'est moi qui vous remercie, Docteur. Cet homme aurait été un danger grave ici. Vous n'avez pas perdu de temps pour le rattraper. Et j'admire le courage que vous déployez, en vous chargeant seuls de ce fou, dit le colonel en regardant tour à tour Smith et Chiun.

— C'est difficile, mais nous faisons notre devoir, dit Chiun avec une fierté mêlée de souffrance, puis il donna un coup de coude à Remo et lui chuchota : Débats-toi. Fais comme si tu essayais de te libérer de ces bracelets de métal. Arrière, animal ! cria-t-il en giflant Remo. Dégagez la porte, ordonna-t-il aux officiers. Je vais calmer ce malheureux fou furieux. Arrière, gueule de rat !... Allez, Remo, débats-toi, souffla-t-il en faisant de nouveau mine de frapper Remo.

À contrecœur, Remo leva les mains pour se protéger la figure. Ce faisant, il cassa malencontreusement la chaîne des menottes. Il essaya bien de rattacher les bouts mais le métal s'effrita en petits morceaux.

— Où avez-vous trouvé ça, Smitty ? Au rayon des jouets ?

Smith l'escorta sans un mot dans la cour pendant que Chiun tournait autour d'eux, en gesticulant devant Remo et en glapissant :

— Arrière, fou blanc lunatique !

Une fois hors de la base, Remo laissa tomber les restes de ses menottes.

— Soumets-toi, sauvage ! cria Chiun.

— Euh... Merci, Chiun, dit Smith, mais il est inutile de faire durer la ruse.

Le vieil Oriental soupira.

— Le Maître de Sinanju respecte le souhait de son empereur, dit-il et il se tourna vers Remo. Mais n'oublie pas où es ta place, gueule de rat ! Heh, heh, gueule de rat !

— Je ne l'oublierai pas. Qu'est-ce que vous faites ici, Smitty ? Vous ne prenez pas un sacré risque en venant nous chercher ?

— Si, mais nous n'avons pas de temps à perdre. Un de nos agents du *New York Times* a transmis des renseignements que vous feriez bien de vérifier immédiatement.

Brièvement, Smith parla à Remo de la conférence de presse prévue pour midi à Fort Vadassar.

— Le *Times* a pris des renseignements au service des archives du Pentagone. Apparemment, Vadassar existe depuis 1979.

Remo eut l'air écoeuré.

— Merci infiniment, Smitty. Vous avez dit que vous ne trouviez aucune trace de Vadassar dans vos ordinateurs. Vous auriez pu m'épargner ce voyage, si vous vous étiez renseigné.

— Je suis toujours renseigné, riposta Smith, impassible.

— Sans blague ? Alors comment expliquez-vous l'existence depuis 1979, à votre insu, d'une base militaire ?

— Étant donné la sûreté des terminaux d'information de Folcroft, il n'y a qu'une explication possible. Vadassar n'existe pas.

— Et les archives du Pentagone ?

— Elles doivent être erronées.

Remo regarda Smith de travers.

— Mais, Smitty, dit-il en essayant de parler raisonnablement, l'armée donne cette conférence de presse. Elle doit bien savoir si son fort existe ou non.

Smith ne perdit pas du tout son calme.

— Je me moque que des Martiens donnent la conférence de presse, Remo. Fort Vadassar n'est pas une base de l'armée des États-Unis. Maintenant, allez découvrir ce que c'est.

CHAPITRE IX

Artemis Thwill se réveilla avec un goût de café noir amer dans la bouche.

— Allez, debout ! dit Randy Nooner. Plus que deux heures avant le lever de rideau.

Thwill essaya de se secouer, de s'arracher à son engourdissement.

— Mon dos, murmura-t-il en touchant le point sensible où l'aiguille avait pénétré. Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

— Simple sédatif anodin. Ça fait merveille. Les soldats croient que le gouvernement veut vous tuer. Vous voir vivant, ça leur donnera un sacré coup de fouet.

— Samantha, gémit-il.

— Je suis là, chéri, répondit-elle joyeusement du plancher où elle comptait une pile de billets verts. Mince ! Ta petite syncope a rapporté près de cinquante mille dollars. Et nous n'avons même pas eu un service. Nous devrions peut-être adopter ce numéro-là.

— Non, dit Artemis, les tempes bourdonnantes.

— Non, dit Randy Nooner avec un sourire.

C'est seulement pour les occasions spéciales. Par exemple, quand Artemis n'a pas envie de lire ses discours comme ils ont été écrits. Vous ne commettrez plus cette faute, n'est-ce pas, Artemis ? Parce que, dans ce cas, la prochaine piqure ne sera pas un tranquillisant. Et le café ne vous réveillera pas. Vous comprenez ?

Ces mots parurent refroidir jusqu'à l'air de la pièce. Pendant un long moment, le trio resta immobile : Thwill sur le lit, blême de peur ; Randy Nooner penchée sur lui, son regard glacial confirmant ses paroles ; Samantha assise sur le tapis, avec de l'argent coulant entre ses doigts comme du sable.

Elle fut la première à parler :

— Hé, dites, si je faisais encore du café ?

— Pas le temps, répliqua Randy Nooner et elle tira un papier de sa poche. Voilà votre allocution, monsieur bon Dieu. Vous la lirez exactement comme elle est écrite.

Elle alla lentement à la porte, l'ouvrit et se retourna vers Artemis :

— Ou alors, préparez-vous à aller rencontrer votre cocréateur.

Sur ce, avec un rire sec, elle s'en alla.

*

* *

Le stade de Fort Vadassar bourdonnait des préparatifs des journalistes, des équipes de télévision, des techniciens de la sono, infiltrées d'équipes d'agents secrets du F.B.I., de la C.I.A. et des S.R. de l'armée envoyés pour enquêter sur cette conférence de presse. Un groupe de reporters entourait le sénateur Osgood Nooner, arrivé quelques minutes plus tôt par hélicoptère. Remo l'aperçut et rejoignit le groupe.

— Quel est votre rôle dans tout ça, Monsieur le Sénateur ? demanda un jeune homme armé d'un micro en prenant soin de tourner son profil photogénique vers les caméras.

— Mon garçon, tout Américain tenant à découvrir les monstrueux événements aboutissant aux atrocités du gouvernement à Fort Antwerth, Fort Beson, Fort Tannehill et Fort Wheeler est concerné. Voilà pourquoi vous, les petits gars de la presse, êtes si indispensables à notre pays. Sans vous, la vérité ne serait jamais connue, les auteurs de ces massacres jamais découverts.

— Monsieur le Sénateur, comment savez-vous que le gouvernement a ordonné les massacres ?

Nooner prit un air songeur, en posant soigneusement devant les caméras de chaque chaîne.

— Mes amis, tout ce que je sais, c'est que quatre bases militaires américaines ont été attaquées simultanément et sans la moindre provocation. Chacune de ces bases était située dans une région isolée. Il n'y a aucune trace d'invasion par des puissances étrangères ou des éléments nationaux, aucun bombardement aérien. Voilà les faits. Je vous laisse conclure.

— Madame, Mademoiselle, Monsieur, dit le jeune journaliste au micro en se plaçant devant Nooner pour s'offrir en gros plan, le sénateur Nooner indique que tous les faits révèlent la participation directe du Pentagone dans les mystérieux massacres d'hier qui ont fait des milliers de morts dans quatre bases militaires. Si l'hypothèse du sénateur est bonne, ce que l'on appelle déjà dans les milieux bien informés les Massacres du Pentagone seront l'atrocité la plus bizarre et la plus énorme jamais perpétrée par les États-Unis dans sa longue histoire d'oppression et de meurtre. Vous aurez plus de détails ce soir dans notre émission spéciale d'une heure de « Bras d'honneur aux Amériques ».

— Hé ! interrompit une voix dans le groupe.

Le sénateur toisa avec dédain le mince jeune homme en tee-shirt et jean noirs. Il n'y avait pas de caméras braquées sur lui, alors le sénateur essaya de l'ignorer mais le gars en tee-shirt insista :

— Il paraît que c'est surtout les officiers qui ont été tués dans ces camps. Qu'est devenu le reste des hommes ?

La foule murmura et le sénateur aspira profondément. Qui était ce

rien du tout, pensait-il, et comment était-il au courant des engagés disparus ? Seules les corvées de nettoyage de l'armée connaissaient le nombre exact des morts et leur grade, et d'ailleurs personne ne croirait l'armée, après la conférence de presse d'aujourd'hui.

Tandis que Nooner formulait une réponse dans sa tête, les journalistes se pressèrent autour de lui. Les caméras bourdonnèrent. Il choisit l'offensive.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Tout le monde sait que les camps ont été entièrement exterminés. Jusqu'au dernier homme... recruté. Et si vous êtes un fou qui s'est introduit dans cette très importante conférence de presse pour détourner ces remarquables représentants de la presse de la recherche de la vérité, dans cette épouvantable perversion de la liberté, alors vous êtes aussi coupable que le Pentagone en protégeant la menace que représente cette vile organisation contre notre façon de vivre américaine.

Les journalistes applaudirent. Nooner poussa un soupir de soulagement. Mais il se promit de faire surveiller ce jeune homme aux poignets épais.

Une journaliste en robe rose shocking sur un corps voluptueux serpenta jusque devant le sénateur.

— Est-il vrai que votre fille est un des officiers de Fort Vadassar ?

Remo dressa l'oreille. Alors que le sénateur confirmait avec fierté, il aperçut Randy Nooner en uniforme de capitaine, sur l'estrade, entre un homme à l'air harassé en longue robe blanche et un général moustachu extrêmement brun qui, en quelque sorte, eût paru plus à sa place sur un chameau que dans une caserne américaine. À la gauche du général, il y avait un peloton d'officiers supérieurs, tous au type marqué, tous avec la peau brunie par une vie sous un soleil brûlant.

Remo s'approcha pour mieux examiner les hommes. Randy Nooner le vit, le reconnut et sa figure se figea.

— Salut, dit-il en montant sur les marches de l'estrade. Vous vous souvenez de moi ? Nous avons rendez-vous pour aller à une soirée de prières, mais vous avez fichu le camp avec Ali Baba et ses quarante voleurs, là.

Le général gronda quelque chose dans une langue étrangère. Les autres officiers grondèrent de même.

— *No comprende*, les gars, dit Remo. Au temps où j'étais dans l'armée U.S., on parlait anglais. Mais je n'étais pas officier, faut dire.

— Remo, je vous en prie. Ce sont d'importants chefs militaires.

— Dans quelle armée ? Celle de Gengis Khan ?

Le général ferma à demi ses yeux de lézard et fit un léger signe de tête à deux de ses officiers. Ils se levèrent et l'un d'eux désigna le fond du stade.

— Excusez-moi, Miss Nooner, dit Remo, mais je crois que ces

messieurs ont envie de faire un petit tour.

— Ah ? Ah, oui, bien sûr, dit-elle.

Quand Remo s'éloigna, coincé entre un colonel et un commandant, le sénateur Noonan rejoignit discrètement sa fille.

— J'ai vu cet homme avec toi, ma chérie. Fais bien attention. Il furète et sait des choses qu'il ne devrait pas savoir. Il pourrait être dangereux.

Randy pinça affectueusement la joue de son père.

— Ne te fais surtout pas de souci, papa. Il ne sera pas dangereux bien longtemps. Le général Elalhassein a envoyé deux de ses hommes s'occuper de lui.

— Ah bien. Merci, général.

Le sénateur s'inclina devant le petit homme reptilien en uniforme de général incrusté de métal.

— Au service de notre pays, répondit l'officier.

— Certainement. Notre pays, murmura le sénateur en contemplant autour de lui la vaste étendue de terre et de ciel et il respira profondément.

Remo n'alla pas plus loin que la dernière marche de l'estrade, par derrière ; les deux officiers tirèrent alors de leur ceinturon des couteaux étincelants et les insérèrent entre leurs dents avec une précision digne des Rockettes de Radio City. Avec un ensemble tout aussi parfait, ils dégainèrent chacun un long sabre courbe et tournèrent autour de Remo en fouettant l'air de leurs lames.

— Hé, les copains, par ici ! cria Remo en évitant les coups de sabre, si vivement qu'il semblait à peine bouger. Encore raté ! Quand même, vous vous battez mieux que vous ne vous parfumez.

Les coups devinrent plus furieux tandis que les deux officiers se rapprochaient. Finalement, alors que les sabres se croisaient presque, Remo prit les deux lames entre le pouce et l'index de chaque main et les lança en l'air.

Les officiers, bouche bée, regardèrent leurs redoutables sabres décrire un arc gracieux, plus haut que le dernier gradin, se retourner et retomber, à une vitesse croissante, vers l'estrade.

Le commandant ôta le couteau d'entre ses dents et, rugissant quelque chose au bruit sauvage et immémorial, il se jeta sur Remo qui attendit que l'homme soit à mi-chemin d'un saut chassé avant de le saisir par les pieds. Le mouvement fut si rapide que le commandant était encore en position, le bras raide, le couteau pointé droit devant, quand Remo le fit tourner comme une matraque géante affligée d'acné en visant l'autre officier. Le couteau frappa le colonel au bas du ventre. Avec un bruit de déchirure, il ouvrit l'abdomen et étripa l'homme dans un concert de cris et de hurlements de douleur. Les intestins du colonel glissèrent comme des poissons cramoisis gluants et

se répandirent sur le sol.

— On ne vous a jamais appris à ne pas jouer avec des couteaux, petit ? demanda Remo au commandant dans ses bras, dont la figure était devenue un masque d'horreur.

D'un doigt, Remo lui fit lâcher le poignard puis il lui écrasa le crâne auquel il donna la consistance d'un sachet de thé mouillé.

Sur l'estrade, des gens se massaient pour contempler avec stupeur les deux sabres plantés, qui frémissaient encore en encadrant les jambes du général Elalhassein. Il bredouillait et récitait des prières d'une voix chantante monotone alors que les autres officiers essayaient vainement de retirer les sabres du bois de l'estrade.

— J'ai raté quelque chose ? demanda Remo.

Le général lui jeta un coup d'œil terrifié et se mit à glapir des paroles incohérentes. Il fut emmené par les autres officiers.

Randy Noonan descendit de l'estrade et prit Remo par le bras.

— Comment avez-vous fait ça ? demanda-t-elle d'une voix artificiellement calme.

— Allez, ah, m'dame, c'est rien, ça, quoi. Qui c'est votre copain ?

Remo indiquait Artemis, qui ne semblait rien remarquer des événements et s'appliquait à plier et déplier une feuille de papier. Randy l'appela.

— C'est Artemis Thwill, notre chef religieux, dit-elle en serrant fortement ses mains l'une contre l'autre pour les empêcher de trembler, une activité à laquelle elle s'adonnait depuis qu'elle avait vu les sabres tomber du ciel.

— Ma foi, enchanté de vous connaître, Artemis. Dites, vous ne seriez pas le gars qui s'adressait aux soldats, à Fort Wheeler, par hasard ?

Artemis ne répondit pas, ne changea pas d'expression. La feuille de papier ramolli se pliait et se dépliait entre ses doigts.

Randy Noonan le regarda, puis Remo, et de nouveau Artemis. Ses mains cessèrent de trembler. Elle sourit. Brillamment. Elle avait eu une idée.

— C'est lui ! déclara-t-elle gaiement. Je vais m'arranger pour que vous alliez lui parler, chez lui, après la conférence. Ça vous plairait ?

— Oh oui, beaucoup, assura Remo. J'ai grande envie de faire la connaissance de M^r Artemis et de discuter le bout de gras avec lui.

— Parfait. Artemis ?

Elle tapa légèrement sur les mains d'Artemis, qui pliaient et dépliaient machinalement le papier.

— Artemis ! hurla-t-elle.

Thwill leva des yeux pleins de perplexité.

— Oui ? Vous avez dit quelque chose ?

— Remo va vous rendre visite après la conférence de presse. C'est

pas gentil, ça ? Il sera votre ami particulier.

— Ah, ah, fit Artemis d'une voix atone, en recommençant à triturer son discours.

— J'ai dit qu'il serait votre ami particulier, idiot. Vous avez compris ? gronda Randy en lui enfonçant les ongles dans le bras.

— Parti...

La figure d'Artemis prit des couleurs quand il se rappela avec plaisir le défilé de vagabonds et de paumés qu'il adoptait comme amis particuliers, au bon vieux temps, avant que la célébrité ne le prive de son seul amusement dans la vie : tuer des gens. Il se souvint avec tendresse de ses amis particuliers du passé et des méthodes inventives qu'il imaginait pour les faire passer de vie à trépas.

— Bien sûr, dit-il, le cœur débordant de gratitude. Mon ami particulier. Merci, Randy. Merci.

CHAPITRE X

À la suite de l'indisposition du général Elalhassein, Randy Nooner prit le micro :

— Mesdames et messieurs de la presse, je me présente à vous en ce moment au mépris de l'armée que je sers. Nous, les autres officiers de Vadassar et moi, faisons cela afin de protéger les hommes sous notre commandement du sort funeste qui s'est abattu sur ces soldats innocents des forts Antwerth, Beson, Tannehill et Wheeler, dont la jeune vie a été supprimée par les machinations du gouvernement des États-Unis aux ordres du Pentagone.

Chiun s'agita un peu sur son siège en grommelant :

— Il n'y a même pas de marche au pas, dans cette armée. Pas de chants, pas de combats, rien. Rien que des discours. Du bla-bla-bla et des piscines. Retournons dans l'autre camp, Remo, celui où tu es considéré à juste titre comme un fou dangereux. C'était bien plus agréable.

— Smith veut que nous restions ici.

— Parler, parler, parler, geignit Chiun. Les Quatiens ont toujours été d'intolérables bavards.

— Les Quatiens ?

— Ces hommes assis là-bas avec des tas d'or et d'argent sur leur casquette et des sabres imbéciles. Des couteaux, c'est toujours les couteaux avec les Quatiens. Ils ont peur de se servir de leurs mains pour autre chose que pour tâter des melons.

— Ces hommes sont les officiers supérieurs de la base, expliqua Remo.

— Des Quatiens, insista Chiun d'un air buté. Je peux encore sentir la puanteur du mouton rôti dans leur ventre.

Randy Nooner se retourna vers eux avec colère, exigeant le silence. Remo croisa les bras et sourit, en écoutant attentivement.

— La première question primordiale que vous devez tous vous poser, c'est pourquoi, reprit-elle. Pourquoi le haut état-major de notre nation souhaite-t-il assassiner ses propres soldats ? Pour cela, je dois attirer votre attention sur celui qui était adoré de ces malheureux soldats martyrs ; car c'est par amour pour lui que les victimes de la purge des fidèles par le Pentagone ont préféré donner leur vie plutôt que de renier leur sauveur.

Elle respira profondément et prit une expression accablée.

— Il a été blessé hier par les agents du Pentagone, qui voulaient le

réduire au silence, mais la foi est plus forte que la mort et, par miracle, il est avec nous aujourd'hui pour illuminer la conscience des hommes et répandre sa parole à tous les peuples. Mesdames et messieurs, je vous présente le représentant sur terre de notre foi inébranlable, notre bien-aimé Artemis.

Elle descendit et l'homme singulier aux cheveux longs et en longue robe blanche la remplaça. Dès qu'il apparut, les six mille soldats alignés au milieu du stade tombèrent à genoux, se prosternèrent et crièrent :

— Loué soit Artemis !

— Un miracle !

— Artemis est éternel !

La foule de journalistes bourdonna de questions et d'hypothèses. Des flashes clignotèrent. Des caméras s'approchèrent pour des gros plans. Les photographes se bousculèrent. Des journalistes de la presse écrite se chuchotaient entre eux des manchettes possibles pour faire les plus gros tirages. « Le Nouveau Sauveur de l'Amérique » apparaîtrait en encadré à côté de l'article de tête sur les « Massacres du Pentagone ».

Artemis déplia son discours soigneusement appris et le déclama exactement comme il était écrit. C'était un bijou de prose, ambiguë et cependant insinuante. Cela laissait entendre, à mots voilés, que les soldats des camps attaqués s'étaient tournés vers Artemis, désespérés d'être maltraités par l'armée américaine. Cela suggérait que les officiers avaient appris la nouvelle religion de leurs soldats et l'avaient considérée comme une menace à leur autorité, à leur exigence d'indéfectible loyauté. Cela évoquait en termes imprécis le châtiment réservé par l'armée à ses aumôniers qui étaient incapables de réprimer cet élan de ferveur vers Artemis. Pas une fois, ce discours ne disait qu'Artemis était Dieu, mais donnait à ceux qui l'écoutaient l'assurance qu'il l'était. Ce fut l'heure éblouissante d'Artemis Thwill.

— Et maintenant est advenue la plus grande peur de tous les hommes qui cherchent la foi dans leur âme, conclut-il. Les pouvoirs séculiers ont résolu d'exterminer la sainteté inhérente à tous, en assassinant les fidèles. En ce moment même, un complot du gouvernement... est en cours pour me détruire, et il réussira.

Des exclamations scandalisées, « Non ! Non ! » montèrent dans le stade, non seulement des recrues mais, encore plus bruyamment, de tous les représentants de la presse qui s'emballaient pour cette nouvelle attaque contre un gouvernement qui permettait qu'on l'attaque, même si les assauts étaient injustifiés et les accusations fausses.

— Bientôt, je... je serai mort, dit Artemis. Les démons qui craignent la puissance des fidèles feront usage de leur monstrueuse

puissance pour me tuer, dans l'espoir de tuer la foi que, humblement, j'ai fait épanouir.

Il s'interrompt. Maintenant que le plus dur était dit, il se lança dans la dernière partie de son discours avec une ardeur renouvelée.

— Mais cette foi ne mourra pas ! Le commandement éclairé de Fort Vadassar a fait de cette base un sanctuaire pour ceux de la vraie foi. Ainsi, avant que les puissances militaires perverses de ce gouvernement réussissent à supprimer mon corps terrestre et à couvrir mon nom de calomnies, je vous invite tous, vous qui chérissez la vérité et le salut de l'âme, à vous rassembler à Fort Vadassar pour former une nouvelle armée indépendante qui forgera les bases d'une force militaire fondée sur la bonté et la vertu.

Des acclamations s'élevèrent du groupe de soldats et ils levèrent des visages baignés de larmes vers Artemis.

— Loué soit Artemis ! entonnèrent-ils.

— Loué soit Artemis ! clamèrent en chœur les journalistes.

Un des jeunes représentants d'un quotidien du Middle West se tourna vers son photographe et demanda :

— Qu'est-ce qu'il a raconté, bon Dieu ?

Le photographe décolla son œil de son viseur, juste le temps d'écraser le reporter de son mépris.

— Con, il a dit que le Pentagone a tué ces mecs et que tout soldat qui ne veut pas avoir la tête en compote ferait bien de ramener son cul par ici vite fait.

— Mais c'est de la désertion ! protesta le journaliste.

Le photographe prit encore cinq clichés rapides d'Artemis debout devant sa légion à genoux, et répliqua :

— Non. C'est Dieu !

Dans l'heure qui suivit, les dépêches sur les « Massacres du Pentagone » coururent sur les ondes et embouteillèrent toutes les stations de radio et de télévision du continent. *Time* et *Newsweek* s'étaient consultés, au sujet des photos des massacres que chacun utiliserait pour ses prochaines éditions. Artemis était devenu chez les médias le mot de passe, le symbole de l'espoir et de la justice. Le Pentagone était bombardé de télégrammes et de coups de fil exigeant que les membres du haut état-major interarmes comparaissent à la télévision nationale pour répondre des accusations portées contre eux. Une commission sénatoriale spéciale, créée par le sénateur Osgood Noonan, commença sur-le-champ à enquêter sur tous les responsables militaires.

Des parlementaires signèrent une pétition demandant au Président de faire une déclaration sur son rôle dans les Massacres. Un sondage Gallup spécial fut organisé pour connaître le degré de confiance de l'Américain moyen dans son gouvernement.

Et déjà des milliers de soldats désertaient leurs bases pour affluer à Fort Vadassar.

Remo attendit que la foule qui s'était rassemblée autour de Randy Noonan se disperse un peu, avant d'aller l'aborder. Elle parlait à son père, qui s'interrompit quand il aperçut Remo. Le sénateur murmura quelque chose à l'oreille de sa fille. Elle rit, regarda Remo et lui souffla un baiser. Puis elle rassura son père.

— Ne t'en fais pas, je m'occupe de tout, papa.

Sans un regard à Remo le sénateur s'en alla.

— Bien ! Nous en avons fini, dit Randy en prenant en même temps les bras de Remo et d'Artemis. Il me semble que c'était une conférence de presse très réussie.

— Ça dépend de la réussite que vous cherchez, dit Remo.

Chiun fermait la marche, avec Samantha.

— Rien que du bla-bla-bla, grommela-t-il.

Dans le pavillon des invités, Randy et Samantha accueillirent Chiun dans le living-room pendant qu'Artemis emmenait Remo en haut, dans un somptueux salon plein de riches velours et d'antiquités françaises. Dans un frou-frou de robe blanche, Artemis referma la porte et s'y adossa, en poussant sans bruit un verrou automatique, que Remo entendit malgré l'ample insonorisation fournie par le corps épais de Thwill.

— Si je voulais vraiment partir, il y a la fenêtre, dit Remo.

Artemis sourit.

— Simplement pour nous assurer un peu d'intimité, dit-il en prenant une carafe de cristal. Un cognac, mon ami ?

— Non, merci. Je voudrais savoir ce qui se passe par ici.

— Je ne comprends pas très bien.

Artemis se servit une bonne rasade dans un verre à dégustation. Il leva le ballon à la lumière. À travers le liquide ambré, il voyait la silhouette de Remo et il sentit le vieux désir lui monter à la gorge. Il avait envie de lui bondir dessus à la seconde même, d'écraser de tout son poids le cou de ce jeune homme, d'entendre le craquement satisfaisant des os et des cartilages, mais il se retint, afin de mieux savourer la chose, le moment venu.

— Il y a quelque chose de louche, par ici, dit Remo.

— Ah ?

Artemis but nonchalamment son cognac, en imaginant les membres dépecés de Remo, épars sur le sol en motifs intéressants.

— Il y a des gens qui pensent que Vadassar n'existait pas avant hier.

Artemis fit un geste grandiose, englobant par la fenêtre les bâtiments de la base, les tennis, la piscine, les recrues toujours au garde-à-vous en formation, avec leurs yeux vides de zombies.

— Est-ce que ceci vous fait l'effet du produit d'une imagination quelconque ?

— Et tous ces étrangers qui commandent cette base ?

Artemis haussa les épaules.

— L'armée offre à tous les mêmes occasions de se distinguer. Je suppose qu'elle peut faire des officiers de qui elle veut.

— Oui, mais en dehors de tout ce que Vadassar a de bizarre, le camp est plein de déserteurs des bases où ont eu lieu les massacres. Des bases où vous avez parlé à la troupe.

Remo bluffait mais l'expression étonnée d'Artemis lui apprit qu'il avait touché juste.

— Qui vous a envoyé ? demanda Thwill.

— Peu importe. Et vous venez d'inviter tous les soldats du pays à désertre pour venir rejoindre les cadets de la lune de Randy Nooner ; ici. Je veux savoir pourquoi.

Artemis resta un long moment silencieux, en comprenant l'effet de son discours à la conférence de presse.

— C'est comme ça qu'elle construit son armée, dit-il lentement. Avec des déserteurs. C'est pour ça qu'elle avait besoin de moi.

— Nooner ?

— Bien sûr. Par ici, personne ne parle anglais ou alors ils sont trop défoncés pour nouer un lacet de soulier, avoua Thwill avec un petit sourire amer et résigné. J'aimerais bien vous aider. Vous savez, ça n'a pas commencé comme ça. Je veux dire, je n'étais pas le messie d'une nouvelle élite militaire ni rien de tout ça. Je n'ai rien su de cet endroit avant ce matin. Et maintenant que mon utilité est finie, elle va se débarrasser de moi.

Il leva une main pour couper court à toute objection possible de Remo.

— Oh, je sais que c'est ce qu'elle me réserve. Sinon pourquoi est-ce qu'elle me ferait tout le temps parler de complots contre moi ? Vous savez, ça devient trop. Des fois, j'aimerais qu'elle m'assassine et qu'on en finisse.

Il soupira et vida son verre de cognac.

— Mais pourquoi Randy Nooner veut-elle prendre possession de l'armée ?

Assez péniblement, Artemis s'extirpa de son fauteuil au petit point.

— Ça, mon ami particulier, c'est la question.

Il examina la mince charpente de Remo. Une brindille, pensa-t-il. Une bonne poussée contre le mur et ces côtes fragiles éclateraient comme des marimbas. Un crochet du droit à la tête et le cou se tordrait et se briserait. Deux jambes cassées pour faire bon poids. Un nez écrasé.

Seigneur, vrai Seigneur, il y avait combien de temps qu'il n'avait

pas écrasé un nez ?

— Ça va bien ? demanda Remo, inquiet de cette sorte de frénésie qui luisait dans le regard d'Artemis.

— Agneau d'Artemis ! entonna Thwill en s'avançant vers Remo. N'essaie pas de cacher ta peur ! L'instant de la mort est un instant de gloire !

Il pressa le pas. Remo passa dans un autre coin de la pièce. Thwill le suivit au trot.

— Contemple l'Au-delà ! cria Artemis en rentrant une épaule pour se ruer sur Remo et le plaquer au sol.

Remo s'écarta à temps pour éviter les cent quatorze kilos de quartiers de porc en mouvement. Si Artemis avait opéré le contact, il aurait enfoncé la cage thoracique de Remo. Mais, ne rencontrant pas d'obstacle immédiat, il fut emporté par son élan et fut projeté contre le mur, où il se fêla la clavicule droite et reçut une averse de débris de plâtre.

À moitié assommé, il se remit debout et repartit à l'assaut, cette fois bille en tête dans un fauteuil à bascule qui bascula comme il se doit pendant un moment avant de renvoyer ce fardeau s'aplatir sur le bar. Un éclat de verre frappa Artemis à l'arcade sourcilière gauche et la figure ruisselante de sang, il glissa du bar par terre.

— Attendez, que je vous donne un coup de main, dit Remo en tendant les bras.

— Ainsi, c'est la sale bagarre que vous voulez, hein ? tempêta Artemis en repoussant la main de Remo. On va voir qui connaît les coups bas, par ici ! Plus d'ami-ami, mon pote !

En se relevant d'un bond, il glissa dans une flaque de Jack Daniels et exécuta un vol plané à la renverse en direction d'une bibliothèque, à côté du bar. L'impact du corps de Thwill contre le délicat meuble Louis XV brisa une étagère, ce qui fit dégringoler une bonne dizaine de gros volumes reliés pleine peau sur sa tête. Chacun atterrit avec un bruit sourd et, à chaque coup, Artemis vacilla.

— Pour ça, vous savez taper, mon garçon, je le reconnais, maugréa-t-il.

— Écoutez, je veux simplement vous aider à vous relever.

— Pour me prendre en traître, hein ?

Les jambes flageolantes, Artemis se hissa tant bien que mal et s'empara de l'objet le plus volumineux, sur la bibliothèque, un lourd vase de Chine haut de plus de soixante centimètres, décoré de fleurs de cerisier. Soufflant comme un phoque, Thwill se pointa sur Remo, le vase bien serré entre ses bras.

Remo recula.

— Écoutez, je ne cherche pas à me battre avec vous, mon vieux. Je veux simplement parler de...

— Mon cul ! gronda Artemis. Vous cherchez à me tuer. Ah, vous faites un bel ami particulier !

Rassemblant ses derniers restes de force, Artemis leva le vase de Chine au-dessus de sa tête et l'abassa farouchement en direction de Remo. Malheureusement, la fenêtre était également dans la direction de Remo, juste derrière lui, en fait, et quand le vase entama sa puissante descente ce fut par la fenêtre, avec Artemis à sa suite qui maudissait Randy Noonner de son dernier souffle. Une seconde plus tard, Artemis Thwill et le vase de Chine frappèrent le trottoir. Tous deux se cassèrent.

— Pax vobiscum, dit Remo.

Il fit sauter le verrou de la porte et sortit tranquillement dans le couloir.

Samantha avait entendu le raffut et accourait du living-room, Chiun sur ses talons. Elle hurlait déjà :

— Vous l'avez tué ! C'est un assassinat flagrant !

— Je ne l'ai pas tué, protesta Remo.

— Bien sûr que si, trésor, insista Samantha. Un assassinat. Vous savez combien ça fait la double indemnité pour meurtre ? Avec une police de cette importance... dit-elle, soudain très affairée, en prenant dans un tiroir de secrétaire une liasse de papiers.

— Il s'est tué, dit Remo.

Tout à coup, les yeux pétillants de Samantha devinrent sombres et glacés.

— Ne me dites plus jamais une chose pareille !

— Je tiens simplement à vous faire comprendre que je n'ai pas tué votre mari...

— Je vous conseille de l'avoir fait, mon bonhomme, sinon je vous traquerai jusqu'à la fin de votre misérable vie !

— Bon, d'accord, d'accord, si ça peut vous faire plaisir. Où est Randy Noonner ?

— Partie, répliqua Samantha d'une voix toujours aussi menaçante. Et vous feriez bien de filer vous aussi, si vous tenez à votre peau. Mon mari a été assassiné, l'assassin s'est enfui et je touche la double indemnité. C'est pas vrai ? demanda-t-elle en se tournant vers Chiun d'un air féroce.

— Bien sûr, bien sûr, gracieuse dame, murmura-t-il en hochant la tête. Pour l'amour de votre double identité, Remo se fera un plaisir de tuer votre mari.

— Il a déjà été tué.

— Eh bien, tant mieux, dit Chiun.

Il s'inclina et suivit Remo dans toute la base militaire, à la recherche de Randy Noonner.

Samantha put la joindre au téléphone.

— Je veux simplement t'avertir que ce type-là, Remo, que tu as amené ici, est parti pour aller chez toi.

— Je ne suis plus chez moi, dit Randy. Ton appel a été automatiquement branché sur la voiture. Comment vas-tu, Samantha chérie ?

— Je suis riche ! s'écria Samantha, tout juste capable de maîtriser sa joie. Artemis est mort. Remo l'a tué.

Elle entendit d'abord un silence, et puis des éclats de rire.

— Parfait ! dit Randy hors d'haleine. Parfait, parfait. Maintenant Artemis est pour toujours un martyr.

— Et je viens de gagner un demi-million de dollars d'assurance !

— Nous boirons un verre à sa mémoire quand je reviendrai.

— Ce sera quand ? demanda Samantha.

Randy dit quelque chose que Samantha trouva totalement dépourvu de sens. Elle lui demanda de répéter, mais Randy avait déjà raccroché. Pendant un moment, Samantha garda machinalement le téléphone silencieux à son oreille, en tentant d'élucider ce qu'elle avait cru entendre. Mais ça ne tenait vraiment pas debout. Car elle était bien persuadée d'avoir entendu Randy Noonan répondre : « Quand je serai reine. »

CHAPITRE XI

La maison de Randy Nooner était gardée par une sentinelle solitaire, un jeune homme avec des cheveux roux, des taches de rousseur et des yeux bleu ciel aussi vides que l'espace.

— Votre nom, dit-il d'une voix sans timbre quand Remo et Chiun s'approchèrent.

— Appelez-moi Ismaël, répliqua Remo.

Avec des mouvements précis de robot, le factionnaire tira de sa poche un bout de papier. Le nom de l'homme dont lui avait parlé Randy Nooner, en téléphonant de sa voiture, y était noté. Il le lut d'un air impassible.

— Épelez Ismaël, dit-il.

— R, e, m, o.

Les lettres concordaient.

À l'instant où Remo et Chiun mirent le pied sur le seuil, un coup de sifflet retentit et toutes les issues de la maison se fermèrent et se verrouillèrent simultanément. Du coin de l'œil, Chiun aperçut une manche kaki derrière une fenêtre.

— Couche-toi, ordonna-t-il.

Remo se jeta à plat ventre.

— Qu'est-ce...

La fusillade éclata. Les éclairs d'une demi-douzaine de M-16 se croisèrent dans le vestibule, en crachant une grêle destructrice.

— L'angle mort dans le coin, chuchota Remo en désignant un étroit espace entre deux fenêtres.

En jugeant la trajectoire des balles par la position des soldats aux fenêtres et par les trous fumants dans le plancher, Remo et Chiun serpentèrent rapidement entre les salves, jusque dans le coin.

— D'ici, nous pouvons atteindre la porte de la cave, si nous allons vite, dit Remo.

Chiun, faisant le gros dos comme un chat, s'élança sous la pluie de balles et, comme un éclair, arriva de l'autre côté. Remo le rejoignit à la porte de la cave.

— Je croyais que nous faisions une simple visite à domicile. Je ne m'attendais pas à la charge de la brigade légère, vous savez.

— Tais-toi et trouve-nous un moyen d'échapper à ce bruit ! cria Chiun dans le fracas de la fusillade.

— D'acc.

En bas, Remo chercha une ouverture, autour des murs du sous-sol.

La seule fenêtre était un tout petit rectangle par lequel on voyait les jambes d'un soldat tirant au rez-de-chaussée. Remo les examina.

— Ils ne savent donc pas que nous ne sommes plus là-haut ? Ils continuent de tirer dans une salle vide.

— Peut-être pourrais-tu réfléchir une autre fois à la qualité de leur vue, conseilla Chiun. Fais-nous sortir d'ici. Tout de suite. Pour un être aussi serein que moi, il est extrêmement irritant d'être soumis à ce dialogue d'armes occidentales. Particulièrement quand nous sommes les objectifs.

— Je cherche, petit père.

— Tu chantes. Tu démolis des voitures. Tu me conduis dans des pièces pleines de boums. Je n'ai jamais un instant de paix avec toi. Je ne suis qu'un pauvre innocent au crépuscule de ses ans. Quand je ne te demande rien de plus qu'une paisible soirée embellie par le parfum de la rose sauvage...

— D'accord, d'accord, ça va ! cria Remo. Nous passerons par la fenêtre.

— Commence d'abord par retirer la personne qui se trouve devant.

— Oui, petit père, répondit Remo en soupirant.

Avec son ongle, il grava un profond sillon tout autour de la fenêtre. Puis, le bout de ses doigts lui servant de ventouse, il tira le verre vers lui sans le moindre bruit.

Le soldat, au-dessus, continuait de tirer dans la maison ; il ne se rendit aucunement compte de l'activité à ses pieds avant de les sentir tirés de sous lui et d'être aspiré à une vitesse incroyable par l'étroite lucarne du sous-sol. Avant qu'il songe à hurler, Remo le réduisit au silence en lui portant deux doigts à la gorge.

— Venez, dit-il alors. Je passe devant, au cas où il y en aurait d'autres dehors.

Il se hissa à moitié par l'ouverture et regarda à droite et à gauche. Il y avait deux autres soldats le long du mur mais ils tiraient posément dans la maison, les yeux rivés sur le tourbillon de balles et de poussière. D'un bond, Remo sortit et courut derrière les soldats. Chiun parut se matérialiser par magie à côté de lui.

Ils firent silencieusement le tour de la maison jusqu'à ce qu'ils se trouvent derrière un officier à l'aspect reptilien ; Remo reconnut le général Elalhassein. Le général avait les mains croisées dans le dos. Une fraction de seconde plus tard, elles pendaient mollement à ses côtés, ses épaules ayant été déboîtées. Il ouvrit la bouche pour crier, rien ne sortit, et il leva les yeux au ciel tandis que Remo le tenait par le cou et soufflait :

— Où est Randy Noonan ?

Le général ouvrit derechef la bouche et la referma.

— Aéroport, parvint-il à énoncer.

Remo resserra son étreinte.

— Ensuite !

— Quat.

— Quoi ?

— Il a dit Quat, intervint Chiun. Je t'ai dit que ces gens venaient de Quat. Pourquoi est-ce que tu t'entêtes à poser ces questions stupides dans ce bruit assourdissant ?

— Pourquoi faire ? insista Remo en mettant ses pouces dans les yeux du général pour lui tirer la tête en arrière.

— Voir... voir le sheikh.

— Quel sheikh ?

— Quel sheikh ? singea ironiquement Chiun. Remo, ton imbécillité est malheureusement encore plus grande que ta haine de la sérénité. Comme d'habitude, je vois que je vais devoir régler cette question moi-même.

Sans effort, il arracha le général à la poigne de Remo et le jeta par une fenêtre dans la maison criblée de balles. En quelques secondes, le général le fut aussi par les soldats de Vadassar, son corps tressautant à chaque impact en aspergeant de sang tout ce qui l'entourait.

— Silence ! glapit Chiun.

Immédiatement, les soldats s'arrêtèrent de tirer.

Un brusque silence s'abattit bienheureusement sur eux. Chiun battit des paupières et sa figure s'illumina d'un sourire.

— Idiot, marmonna-t-il. Il n'y a qu'un sheikh à Quat et il porte le même nom que son père et le père de son père et que tous ses misérables ancêtres bavards et mangeurs de viande.

Il s'éloigna et Remo trotтина pour le rattraper.

— Ma foi, si ça ne vous fait rien et comme je ne suis pas forcé de connaître tous les souverains qui au cours des millénaires ont omis de payer Sinanju, si vous me disiez le nom de ce sheikh ?

— Ça n'a aucune importance. Depuis des siècles, jamais les Quatiens n'ont eu les moyens de se payer les services d'un Maître de Sinanju. Et dirigés comme ils l'ont toujours été par le sheikh Vadass, ils ne les auront jamais.

Remo s'arrêta net.

— Le sheikh comment ?

— Vadass. C'est le nom de cette soi-disant famille royale de chameliers.

Remo se rappela les officiers basanés de Fort Vadassar, qui parlaient une langue étrangère à la conférence de presse, et il se souvint des derniers mots du général Arlington Montgomery agonisant : « Vadassar... Ils vont nous tuer tous. » Il se remit à courir.

— Chiun, nous devons aller à l'aéroport !

— Où allons-nous ?

— À Quat ! Smitty avait raison. Cette base militaire est aussi américaine qu'Omar Khayyam. Quel que soit ce sheikh Vadass, j'ai dans l'idée qu'il tire les ficelles de ces pantins de soldats.

CHAPITRE XII

Le vieux palais fortifié du sheikh Vadass contenait un millième d'un pour cent de la population du pays et quatre-vingt-dix-neuf pour cent de son revenu, grâce à une longue politique nationale d'imposition par laquelle les sujets qui n'étaient pas parvenus à un degré visible de famine étaient exécutés comme traîtres et leurs biens confisqués.

Cette politique était fort admirée dans le reste du monde en voie de développement. À sa réunion annuelle au casino de Monte-Carlo, l'Association Internationale des Nations non alignées éprises de liberté invita le sheikh à s'adresser à ses membres pour parler de la réforme agraire et de la redistribution des richesses, certains n'ayant pas encore trouvé le moyen de soutirer le dernier centime à leur nation. Le sheikh Vadass ne répondit pas à l'invitation. L'association vota une résolution le traitant d'instrument du sionisme impérialiste. Elle ordonna qu'une copie soigneusement calligraphiée de la résolution lui soit envoyée par la poste, en même temps qu'une lettre personnelle annonçant que la résolution serait annulée s'il venait prendre la parole l'année prochaine. Il négligea à la fois la résolution et la lettre. Il ne répondit à rien. Rien ne sortait de Quat. Pas d'exportations. Pas d'argent. Pas même un souffle de vent.

Alors que Remo et Chiun, à dos de chameau, s'approchaient des murailles du palais, leur guide, un vieillard parcheminé vêtu simplement d'un pagne, arrêta leurs montures.

— Nous sommes prêts de l'entrée du palais sacré de Vadass, annonça-t-il. Je ne puis aller plus loin, de crainte de profaner la parfaite beauté du palais par ma présence. Je demande à prendre congé de vous ici, hors de vue de la garde du palais.

— Je suppose qu'ils s'empareront de ce que nous vous avons payé pour le voyage, dit Remo.

Le vieillard haussa les épaules.

— C'est la loi du pays.

— Je connais vos lois, dit Chiun. C'est pourquoi nous te payons avec le contenu de nos sacs de voyage. Ils sont pleins de provisions.

Chiun montra les chameaux, chargés de lourdes malles laquées. La figure de l'homme s'éclaira.

— Tout ça, monseigneur ?

— Tout, assura Chiun avec un grand sourire.

— C'est un beau geste, observa Remo.

— Tout sauf la rouge, rectifia Chiun. Et la noire.

Remo et le vieillard déchargèrent les deux malles pour Chiun.

— Et la bleue.

— C'est à vous aussi, ça ? demanda Remo en posant la main sur un grand coffret jaune.

— Ah oui. C'est pour mes ceintures. Et aussi la violette.

Le chameau souffla, ayant été soulagé de tout, à l'exception de deux cartons ficelés ensemble sur son dos.

— Le reste est à toi ! déclara généreusement Chiun et le vieillard s'inclina bien bas.

— Mille mercis, monseigneur, dit-il en emmenant les chameaux.

— Vous savez, petit père, ce n'est pas tellement facile de s'introduire discrètement dans un palais avec cinq malles cabine.

— Rien n'est facile pour les paresseux.

— On peut dire que vous savez remonter le moral aux gens, grommela Remo.

Il hissa sur son épaule la plus grande des malles, avant d'escalader le mur en pressant le bout de ses doigts contre la surface rugueuse et en s'aidant des orteils, sans cesser de modifier son équilibre pour compenser le balancement de la malle.

— Doucement, reprocha Chiun avec irritation. Tout doucement.

— Je fais de mon mieux, Chiun.

— Et si une tribu de tueurs du désert arrive en courant vers toi avec des lances, est-ce que tu feras de ton mieux pour les empêcher d'attaquer ?

— Si, si, si, maugréa Remo en atteignant le sommet du mur et en se laissant glisser en silence de l'autre côté, avec la malle. C'est fini, les hypothèses ? Vous vous inquiétez pour rien, Chiun.

Laissant la malle au pied du mur il remonta aisément.

— Si quelqu'un vient par ici en nous lançant des sagaies, croyez-moi, petit père, je trouverai bien quelque chose.

Il hissa la deuxième des grandes malles sur une épaule et reprit son ascension ardue. Chiun sourit.

— Ton assurance fait plaisir à entendre.

— Pourquoi ?

— Parce que les voilà.

Une bande de petits hommes basanés, vêtus d'un pagne et coiffés d'un turban, tournait au coin du mur en brandissant de longues lances, pour se ruer sur Remo et Chiun.

— Ah merde, marmonna Remo.

— Fais simplement ton travail. Je vais distraire ces voyous.

Alors que la première lance volait vers Remo, qui portait une malle au sommet du mur, Chiun sauta en l'air pour l'intercepter avec son avant-bras. D'un coup de pied, il détourna une autre lance. Les petits

hommes basanés se rapprochaient en projetant leurs armes dans les airs. Chiun les repoussa sans peine et, dans un envol de kimono, il bondit pour protéger Remo des fers de lance.

— Est-ce que nous ne pourrions pas laisser une malle et entrer dans le palais ? Nous enverrions un chasseur la chercher plus tard.

— Silence, paresseux. Quand le Maître de Sinanju aura besoin de tes suggestions, il les demandera.

D'une main, Chiun attrapa la dernière des lances volantes et la renvoya aux guerriers désarmés. Ils partirent en hurlant dans la direction opposée.

Partant des doigts légers de Chiun, la lance vola avec un boum supersonique et pénétra dans un dos brun, glissa à travers le corps et poursuivit sa trajectoire pour en empaler deux autres et déposer les cadavres sur les deux fuyards suivants qui furent proprement écrasés.

Tandis que Remo transportait la dernière malle de l'autre côté du mur, Chiun chargea la bande fugitive. Dans l'affreux tumulte des cris de terreur et les râles des mourants, on put entendre le craquement des os et des articulations, à mesure que les corps s'entassaient en un monceau informe. En quelques minutes, il ne resta plus des assaillants qu'une mare de sang dans le sable, pleine de bras, de jambes et d'yeux morts.

Chiun quitta alors le sol avec légèreté, se colla contre le mur et grimpa comme une araignée. Il retrouva Remo de l'autre côté, où le désert était transformé en parc luxuriant arrosé par des tourniquets.

— Merci, petit père.

— Ne vous inquiétez pas, je trouverai quelque chose, ironisa Chiun. Il pensera toujours à quelque chose, lui dont le souci le plus récent était d'avoir mouillé ses couches. Pah !

— Ne vous retournez pas tout de suite, mais quelqu'un d'autre sait que nous sommes ici, dit Remo.

Il indiqua de la tête un bel homme mince, vêtu d'un jodhpur de soie et coiffé d'un turban blanc éblouissant, qui s'approchait nonchalamment entre les massifs fleuris. L'homme s'arrêta assez loin d'eux et s'inclina cérémonieusement.

— Soyez les bienvenus au palais sacré de Vadass, Messieurs, dit-il d'une voix douce dans un anglais parfait avec à peine une trace d'accent.

— Ouais, fit Remo. En fait de sacré, c'est un sacré comité d'accueil que vous nous avez envoyé.

L'homme sourit.

— C'était nos gardes extérieurs. Le guetteur de la tour a pensé que vous tentiez de pénétrer dans le palais sans permission.

— Nos ? À qui ça, nos ? demanda Remo en observant les mains et les pieds de l'homme pour toute indication de mouvement rapide.

— Naturellement, ils se trompaient. J'ai été informé par mon maître que vous êtes les bienvenus et que l'hospitalité du palais vous est offerte.

— Sans blague ?

— Certainement, vous étiez même attendus. Si vous voulez bien me suivre, M^r Remo, je vous ferai apporter vos bagages.

Il s'inclina encore et repartit à pas mesurés à travers le parc. Remo et Chiun le suivirent.

Au bout de l'allée, ils débouchèrent sur de vastes pelouses admirablement tondues, parsemées d'arbres taillés et d'arbustes couverts de fleurs parfumées. Au loin se dressait le palais de Vadass, avec ses coupoles dorées scintillant au soleil.

L'homme en jodhpur conduisit Remo et Chiun le long d'une autre allée, aux dalles blanches, en passant devant une colonne de gardes en uniforme. Les lourdes portes de bronze du palais s'ouvrirent à leur approche comme par magie.

Ils traversèrent un immense vestibule au sol couvert de marbre blanc et noir, avec des piliers colossaux décorés de pierres multicolores étincelantes.

— Par ici, dit leur guide en les précédant dans une salle plus petite où les murs étaient tendus de lamé d'or et le sol recouvert de coussins géants. Comme la pièce n'avait pas de fenêtres, le seul éclairage était celui des bougies. Dans les coins des brûle-parfum dégageaient des volutes de fumée.

— Si vous voulez bien attendre ici, Messieurs, on va vous apporter des rafraîchissements.

Il s'inclina derechef et disparut dans la pénombre.

Chiun s'assit sur un coussin. Quelques instants plus tard, le silence rêveur fut rompu par un léger tintement de clochettes cristallines.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Remo.

— La paix soit avec vous, murmura dans l'ombre une fraîche voix féminine.

Accompagnée par ce léger tintement, la jeune femme s'avança dans la lumière des bougies.

Remo vit que les clochettes étaient à ses pieds, sous le pantalon bouffant diaphane qui révélait le contour séduisant de ses jambes. Au-dessus, elle portait une sorte d'étroit bandeau de soie chatoyante, qui couvrait pudiquement ses seins tout en permettant d'admirer sa peau mate satinée. Elle avait de grands yeux en amande, bordés de noir pour aller avec la sombre cascade de ses cheveux tombant jusqu'à la taille. Sur son front brillait un rubis.

— Je vous apporte votre thé, susurra-t-elle.

Les narines de Remo palpitèrent machinalement pour lui fournir plus d'oxygène. En général, toutes les femmes se valaient pour lui,

mais sans qu'il sache trop pourquoi celle-ci, dans cet endroit... Pour la première fois depuis des mois, il éprouva du désir.

Sans le quitter des yeux, elle versa élégamment le thé et offrit une tasse à Chiun.

— Voulez-vous... désirez-vous... bredouilla-t-elle en regardant Remo, la délicate théière à la main.

— Je désire, dit-il en lui touchant la main.

Ils furent interrompus par l'ouverture d'une porte dans le fond de la pièce. Le guide en jodhpur reparut.

— M^r Chiun, dit-il, voulez-vous venir avec moi, s'il vous plaît ? Vos appartements ont été préparés.

— Chiun suffit, répondit le vieil Oriental. Naturellement, Votre Grandiose Magnificence serait approprié.

Alors que la porte se refermait sur Chiun et le guide, Remo prit la belle servante dans ses bras et l'embrassa longuement.

— Mon corps est à toi, murmura-t-elle en dénouant le bout de soie recouvrant ses seins.

Ils étaient ronds et fermes et quand Remo les caressa, elle ferma les yeux.

— Prends-moi, souffla-t-elle.

Lentement, il déroula la large ceinture et le pantalon transparent tomba par terre. Quand elle fut dévêtue, elle aida Remo à se déshabiller et, entièrement nus, ils se contemplèrent avec des yeux brûlant de désir. Il tendit une main pour la caresser et elle lui effleura la bouche de ses lèvres.

— Bel étranger, dit-elle en l'attirant avec elle sur les coussins. J'ai été envoyée pour ton plaisir, et c'est cependant moi qui suis heureuse.

— Nous pouvons nous plaire mutuellement, dit Remo en lui posant une main sur la cuisse.

Elle frémit sous ses doigts, se pressa contre lui et l'attira par une ondulation des hanches.

— Hé ! protesta-t-il, je ne suis même pas arrivé à la phase un !

— La phase un ?

— La première des cinquante-deux... ah, peu importe.

Et, pendant un moment suspendu dans le temps, Remo se permit d'oublier la technique d'amour magique de Sinanju et laissa la belle fille l'accepter de tout son corps à la lueur des bougies, haletante et gémissante d'extase. Puis elle le serra dans ses bras.

— Jamais aucun homme ne m'a aimée ainsi, dit-elle d'une voix mourante.

Au coin de ses yeux, deux larmes brillantes roulaient vers ses tempes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Remo en lui embrassant doucement les yeux.

— Va, dit-elle dans un sanglot. Va, maintenant.

Remo sourit, interloqué.

— Un instant ! Tu n'as jamais entendu parler après l'amour ? C'est quand nous sommes censés nous câliner et faire des projets d'avenir.

— Va vite, avant qu'il soit trop tard, insista-t-elle en se levant pour se rhabiller.

— Pourquoi ?

— Je... J'ai fait une chose terrible.

— Dis-moi. Quoi que ce soit, dis-moi !

— Mon maître comprend que tu es un homme extraordinaire, dit-elle en s'efforçant de se ressaisir. Difficile à tuer. J'ai été envoyée pour t'affaiblir, pour qu'on puisse te prendre. Les gardes sont derrière la porte en ce moment. Viens avec moi. Je te ferai un rempart de mon corps car je suis la concubine du sheikh et je ne dois pas être tuée à moins que Vadass l'ordonne.

— Chiun, dit Remo en se rhabillant. Et Chiun ?

— Le vieil homme a été empoisonné. C'était le thé. Il a bu, mais pas toi. Il est mort, maintenant.

Le cœur de Remo se serra. Il crispa sa mâchoire en songeant au frêle vieillard oriental gisant empoisonné quelque part dans le palais, hors de sa portée.

— Où est-il ? s'exclama-t-il en secouant la fille par les épaules.

— Je ne sais pas, sanglota-t-elle. Je ne serai jamais pardonnée pour ça. Je ne peux pas me le pardonner moi-même.

Soudain, la porte s'ouvrit à la volée et la lumière du couloir révéla quatre archers, des ombres spectrales à contre-jour, leurs arcs frémissant derrière une pluie de flèches tombant au hasard dans la pièce.

La fille étouffa un cri. Remo vit une flèche lui transpercer la gorge. Avec un bruit qui lui fit mal au cœur, elle chancela et tomba, le sang jaillissant de sa bouche en torrent noir.

En la contemplant, Remo eut son attention un instant détournée. Assez pour qu'une flèche se plante dans son épaule droite.

Il défaillit sous la douleur mais elle lui rendit sa vigilance. Il se força à ne plus penser à la fille et reporta son attention sur la grêle de flèches, qu'il détourna aisément du bras gauche et des jambes. Un plan se formait dans sa tête. Suivant l'exemple de Chiun, avec les guerriers armés de lances hors des murs, il attendrait que les archers n'aient plus de flèches, et puis il passerait à la charge. Il les tuerait tous, sauf un qu'il forcerait à le conduire auprès de Chiun.

Mais avant que les flèches ne soient épuisées, un crépitement électronique se répercuta dans la pièce et une voix féminine ordonna :

— Arrêtez !

Immédiatement, le tir des arcs cessa et les archers sortirent en

silence. Quand ils eurent refermé la porte, Remo resta dans la pénombre, à la lueur vacillante des chandelles, dans un salon qui commençait déjà à sentir la mort.

Il y avait un rire, un rire familier, et Remo ne tarda pas à reconnaître la voix, celle de Randy Nooner.

— Toutes les filles vous adorent, n'est-ce pas, Remo ? dit-elle dans quatre coins différents de la salle, d'une voix péniblement amplifiée. La dernière a trahi son maître pour vous. C'est un grand honneur, vous savez. La concubine du sheikh ! Elle était tellement sûre de pouvoir vous protéger, la petite sotte.

— Où est Chiun ?

— Il dort paisiblement. À votre place, je ne le dérangerais pas. Il va dormir pendant très, très longtemps.

Remo cligna des yeux dans la pénombre, pour chercher les haut-parleurs, cachés derrière les tentures de soie des murs. Il avait de plus en plus mal aux yeux. Même le faible éclairage des bougies les brûlait douloureusement. Et le crépitement des haut-parleurs... Il se plaqua les mains sur les oreilles.

Le mouvement secoua son épaule et lui rappela la blessure de la flèche. Elle avait pénétré proprement et elle était ressorti de l'autre côté – une petite blessure, insignifiante à côté de bien d'autres qu'il avait subies – mais la douleur s'aggravait très vite.

— Ça ne va pas, Remo ? roucoula Randy. C'est un poison indigène. Ça agit comme la strychnine mais c'est indécélable. Pas d'odeur, pas de goût. Ça aiguise les sens à un point intolérable. Le vieux a bu le sien avec son thé. Le vôtre a été plus direct.

Remo se pinça les oreilles pour les boucher, pour étouffer le bruit tonitruant des haut-parleurs.

— Ce n'est que le commencement, Remo. Ça va empirer. Beaucoup empirer. Écoutez...

Dans le crépitement électronique, Remo entendit des mouvements amplifiés, un tintement de gadgets alors que Randy se préparait. Et puis ses tympanes faillirent éclater. Le son d'une grosse cloche se répercuta dans la salle, de plus en plus fort à chaque écho, tandis que Randy augmentait le volume du son. Remo se couvrit la tête avec les bras, comme s'il se protégeait d'obus tombant du ciel.

— Vous n'auriez jamais dû chercher plus loin que Fort Vadassar, cria la voix dans la sonnerie de cloche. Vous aviez Artemis. Vous auriez pu tout lui coller sur le dos. C'était le but. Mais vous avez voulu me suivre. C'était la mauvaise décision.

— Arrêtez ! cria-t-il. Je ne peux pas supporter le bruit !

— Pauvre Remo. Vous êtes si mignon quand vous êtes vulnérable. Un petit garçon.

Elle rit encore, d'un rire strident et cruel de hyène qui se répercuta

sans fin aux oreilles de Remo.

Il se força à relever la tête. Le vacarme l'assourdissait, la lueur des bougies le brûlait. Quand il respirait, le parfum de l'encens lui donnait la nausée.

Péniblement, il se releva et chercha une arme. La pièce tournait tout autour de lui. Il n'y avait rien. Les coussins, les bougies, l'encens, tout était mou et flexible. Cet endroit était aussi inoffensif qu'une cellule capitonnée.

En écarquillant les yeux, il regarda de nouveau l'encens. Les pyramides incandescentes brûlaient dans de petites lampes de cuivre. Elles pesaient cinquante grammes, au plus, mais elles avaient une bonne forme aérodynamique. Il se dit que s'il les lançait avec précision, en faisant partir sa poussée du milieu de son dos, exactement à l'angle voulu, il pourrait faire tomber les haut-parleurs et empêcher le rire de Randy Nooner de lui casser les oreilles.

Son épaule droite lui faisait un mal horrible. Il lui fallait se servir du bras gauche. Il essaya de viser la base d'un haut-parleur avec une petite lampe mais c'était couvert par les tentures de soie et le poison de la flèche déformait la vision de Remo. Les objets paraissaient vaciller et se confondre, se mêler comme des spaghettis, multicolores.

Il manqua son but. En chancelant, il alla prendre une autre lampe, la lança et rata son coup. L'effort le laissa faible et à bout de souffle.

Le rire de sorcière de Randy retentit de nouveau.

— Lutteur jusqu'au bout ! Ça ne vous servira à rien. Votre ami oriental le savait. Il s'est simplement couché tranquillement, le cher vieux.

— Chiun, souffla Remo. Tenez bon, petit père, je viens vous chercher.

Ce fut alors que Remo aperçut la caméra. Elle était au-dessus de la porte, dissimulée dans l'ombre sous les soieries. Faisant appel au peu de force qui lui restait, il tituba à travers la pièce et leva les yeux.

— Vous m'avez trouvée, dit Randy. Tant mieux. J'aimerais avoir un gros plan de vous quand vous mourrez. Le film sera un bon sujet de conversation, quand je le montrerai dans des soirées. Vous m'entendez, Remo ? Je crois que je ne me fais pas bien comprendre. Je veux que vous mouriez.

Le rire et les mots de Randy se réverbérèrent dans le cerveau de Remo et leurs échos se confondirent.

— Je vais hausser le son, Remo, pour que vous me compreniez bien. Mourez, Remo !

— Mourez, Remo. Mourez, Remo, répondit l'écho déformé. Mourez... rez... rez... Mourez...

Remo sentit éclater une petite veine dans son oreille. Un filet de sang coula sur son cou.

— Je ne mourrai pas ! dit-il.

Lentement, il leva les bras vers la caméra, comme pour saluer. Puis, ses bras servant de bas-côtés, il eut recours à toute sa volonté pour rendre plus net l'espace ainsi encadré, jusqu'à ce qu'il distingue clairement la caméra. Il déplaça légèrement son poids d'un pied sur l'autre, pour se trouver directement dessous. Randy parlait toujours, mais il ne l'entendait plus. L'univers se réduisait maintenant à l'espace entre ses bras levés, rien de plus. Seule la caméra de télévision existait. Une par une, Remo chassa de son esprit toutes les autres sensations. Il n'y eut plus de souvenirs, plus de passé, plus de futur. Rien que la caméra.

Il ferma les yeux. La caméra était toujours là, sa présence exerçant sa gravité, le seul objet dans le conscient de Remo. Il la sentait. Il était prêt.

Automatiquement, ses genoux fléchirent. Son dos se raidit. Ses talons quittèrent le sol et il bondit par réflexe, comme un chat, vers la caméra. Ses mains la saisirent. Elle se détacha du mur dans un enchevêtrement de fils et de câbles. Il la serra dans ses bras, l'arme dont il avait besoin.

— Sale cochon ! glapit Randy.

Mais Remo n'ouvrit pas les yeux et il repoussa le son de ses oreilles. Il prit position au centre de la pièce et permit aux vibrations sonores des haut-parleurs de toucher sa peau sans pénétrer dans les oreilles. Il sentit les emplacements des amplificateurs, et il envoya la caméra tourner vers le premier, puis un second et encore un autre. Quand le quatrième haut-parleur s'écrasa par terre dans une gerbe d'étincelles, Remo laissa sa concentration se dissiper. Le haut-parleur poussa un grognement et se tut.

Remo tomba par terre.

CHAPITRE XIII

Le silence.

Remo le savourait béatement. Le tintement de ses oreilles cessa. Le martèlement du tympan crevé se calma. Ses yeux se posèrent dans la pénombre sur le mur en face de lui, sur les vapeurs d'encens. Il entraîna profondément son esprit dans une semi-inconscience, loin de toute pensée. D'autres épreuves l'attendaient, il en était sûr. Il aurait bien le temps de s'en inquiéter plus tard. Pour le moment, il devait se reposer.

De la lumière apparut alors. Elle venait de nulle part, un éblouissement là où il y avait eu un mur nu. Il eut le vertige. Il cligna des yeux, chercha à les abriter, mais la lumière était impitoyable.

Une silhouette d'homme s'y profila, l'ombre atténuée dans la lumière jaune clair.

— Venez, dit-il d'une voix douce.

Remo reconnut la voix du guide qui les avait fait entrer dans le palais.

— Où est Chiun ? chuchota-t-il. Le vieux monsieur qui était avec moi ?

— Ne le demandez pas, mon ami. Au palais de Vadass, mieux vaut ne jamais rien demander.

Il parlait tristement, à voix basse. Il aida Remo à se relever et le soutint en le guidant vers la grande lumière.

— Ça me fait mal aux yeux, marmonna Remo dont les lèvres commençaient à s'engourdir.

— Alors ne regardez pas. Ici, ouvrir les yeux, c'est voir la souffrance. On doit apprendre à ne pas voir ce qui est trop douloureux à regarder.

Quand ils s'approchèrent de la source de lumière, Remo remarqua vaguement que ce n'était pas vers une porte qu'il marchait mais vers l'espace où il y avait eu le mur. Il pensa que les murs avaient dû coulisser pour ouvrir un passage.

— Où allons-nous ?

— À la salle du trône. Le sheikh et sa maîtresse vous attendent.

Remo se tourna vers l'homme. Il se souvenait d'une belle figure mais à présent elle était ridée et flétrie.

— Vous attendiez dans une salle voisine, reprit le guide. Vous et... et la morte.

— Qui était-elle ? Je veux savoir.

— Elle n'avait pas d'importance, dit amèrement l'homme. Rien n'est important ici. Je ne dois plus vous parler.

Ils firent encore quelques pas en silence.

L'homme quitta Remo quand ils entrèrent dans la salle du trône. Ses murs étaient recouverts de feuilles d'or, d'un éclat insoutenable. Remo ferma à demi les yeux. Sur les murs d'or, d'énormes appliques avec des dizaines de bougies étincelaient et un lustre de trois mètres de diamètre était accroché au plafond, plus éblouissant que le soleil. Le mobilier était hétéroclite, un mélange de styles et d'époques différentes, le pillage de plusieurs siècles. Tout sauf le trône lui-même qui se dressait dans toute sa splendeur arabe, orné de filigranes d'or. L'occupant de ce trône, s'il y en avait un, était caché par d'épais rideaux formés de plusieurs couches de soie blanche.

À part ça, la salle était déserte. Remo pouvait à peine bouger mais il se força à faire encore un pas hésitant. Au même instant, il ressentit une monstrueuse douleur dans le dos et il tomba face contre terre.

— On se prosterne en présence de la royauté, Remo, dit Randy Nooner derrière lui.

Elle était enveloppée de voiles transparents et tenait à la main une canne de bronze.

— Chiun, souffla Remo. Où est Chiun ?

— Vous le verrez assez tôt. Mais vous allez d'abord répondre à quelques questions. Là-bas.

Elle le poussa avec sa canne. Il se releva sur les genoux mais un coup au travers des épaules le rejeta à plat ventre.

— Rampez, ordonna-t-elle.

Remo rampa.

Près du trône, Randy s'assit en tailleur sur un canapé victorien et arracha le voile de sa figure.

— Satané fléau, marmonna-t-elle. Je parle du voile, mais ça s'applique aussi à vous. Alors, si vous me disiez pourquoi vous avez fait ce long voyage jusqu'à Quat, Remo ? Ce n'est pas dans les brochures touristiques.

Remo ne répondit pas. Randy leva la canne de bronze et l'abattit sur son épaule blessée.

— Parlez !

— Artemis faisait désertir ces recrues pour que vous vous fabriquiez une armée. Les officiers de ces bases qui ne voyaient pas les choses comme vous le vouliez ont été tués. C'est vous qui avez fait ça.

— Voyons, Remo, je vous ai dit il y a longtemps que c'était les recrues qui tuaient. C'était la vérité. Oh, ils étaient bien un peu encouragés par le breuvage de communion de Samantha et les exhortations d'Artemis, mais les gars ont réglé tout seuls leur compte à leurs officiers. Artemis leur a simplement donné un aperçu du plaisir

de tuer, avec les aumôniers qu'il offrait à ses réunions. Il adorait tuer, vous savez. Il ne vivait que pour ça. Une véritable inspiration pour les hommes.

— Mais il travaillait pour vous.

— Bof... Nous travaillons tous pour quelqu'un.

— Et vous ?

Elle sourit.

— Oh, vous pouvez bien le savoir, maintenant. Vous serez mort avant ce soir, même si vous vous enfuyez... Ce que vous ne ferez pas.

Elle se leva, s'approcha du trône et tira sur le gland d'une cordelière. Les rideaux s'écartèrent.

Remo cligna des yeux avec stupeur. Au milieu du grand trône un petit homme d'âge indéterminé était assis, la figure lisse comme celle d'un bébé, ses cheveux noirs coupés à ras. Il tenait entre ses mains une boule de verre qu'il contemplait avec fascination, sans remarquer la présence de Remo et de Randy Nooner. Il gazouillait et roucoulait en retournant lentement la boule entre ses doigts. Un grand sourire lui fendit la figure et il agita gaiement les pieds.

— Vadass le sheikh, annonça ironiquement Randy.

Son rire attira l'attention du sheikh à figure de bébé et il se mit à pleurer, jusqu'à ce que le guide de Remo apparaisse avec un nouveau jouet pour le distraire. Sans un mot, le guide referma les rideaux et se glissa discrètement hors de la salle.

— Voilà pour qui je travaille ! dit Randy avec dégoût. Un débile. Il a quarante-trois ans, si vous pouvez le croire, mais il a encore besoin d'une femme. C'est là que j'entre en scène. Vous avez devant vous la future reine de Quat, Remo.

— Pourquoi vous ? demanda-t-il en essayant vainement de se relever.

— Il était abandonné, le pauvre chéri. Son frère était le sheikh et il gouvernait tout. Il y a un an, le frère s'est donné la peine de faire exécuter tous ses parents masculins pour être sûr que personne ne chercherait à le renverser, tous sauf Poopsie, là. Personne ne pensait que ce pauvre imbécile demeuré serait capable de renverser qui que ce soit.

— Sauf vous.

— Oh, pas toute seule, dit-elle modestement. C'était l'idée de papa de faire assassiner le sheikh et de coller Poopsie sur le trône. Mais il comptait faire les choses à l'américaine, avec des conseillers américains et tout. Ça aurait donné aux États-Unis un allié au Moyen-Orient. Papa allait présenter son idée au Président mais, heureusement, il m'en a parlé avant. Quand je lui ai montré ce que nous pourrions faire seuls, c'est lui qui a été le cerveau du plan. C'est lui qui a déniché Artemis et a découvert qu'il était un tueur. Papa

pensait qu'un prédicateur qui assassinait des inconnus pourrait faire beaucoup, pour créer une armée, d'autant que cette armée avait la totale approbation du peuple américain. Vadassar figure dans les archives du Pentagone comme une véritable base militaire, même si le terrain m'appartient et si Poopsie a donné l'argent pour la construction. Il suffisait de falsifier quelques dossiers. Quand on s'apercevra que les soldats de Vadassar ne travaillent pas pour le gouvernement américain, il sera trop tard. D'après mes rapports, mille recrues par jour désertent leurs bases pour aller grossir les forces de Vadassar. Il y a même des civils qui s'engagent. Le mois prochain, j'aurai cent mille soldats prêts à bondir à mon commandement.

— Et que fait papa dans tout ça ? demanda Remo en rampant imperceptiblement vers elle.

— Papa va veiller à ce que Quat reçoive d'Amérique une aide financière plus importante que celle de l'Inde. Ce sera ça, ou nous lâcherons l'armée de Vadassar sur le Texas. Vous voyez ça d'ici ! s'exclama-t-elle avec ravissement. Jamais encore une puissance étrangère n'a occupé le territoire des États-Unis. Quat va devenir une puissance mondiale. Avec de l'argent américain, nous pourrons même construire notre arsenal nucléaire. Nous tiendrons l'oncle Sam par les deux joyeuses !

Elle revint vers Remo, lentement, en tapotant sa main avec sa canne de bronze.

— Maintenant, vous savez. C'est la fin, Remo. Quel dommage ! Un si merveilleux amant !

Sur un signal de Randy, un peloton de gardes en uniforme fit irruption et se précipita sur Remo. Avec sa vision brouillée, il crut en voir cent qui se ruaient sur lui avec des figures de singes et des milliers de bras. Ils le soulevèrent comme une vague.

Le poison agissait puissamment. Remo avait les sens en plein chaos, le corps en caoutchouc. Il dériva dans des corridors, des escaliers, comme s'il volait au ralenti, flottant devant des murs de pierre ou de bois et les pas des hommes qui le portaient faisaient un bruit de tonnerre.

Après une éternité floue, la tête de Remo frappa violemment une surface dure, froide. Le mouvement délivra son cerveau de son engourdissement et y mit le feu. Mais Remo acceptait la douleur, parce qu'en ressentant de la douleur, on savait qu'on était en vie. Chiun le lui avait enseigné.

Chiun. Vaguement, Remo le vit, étendu sur le sol de pierre comme un gisant. Il tendit une main pour le toucher. Le vieil Oriental était froid.

— Chiun, souffla-t-il en refusant d'y croire.

Chiun ne pouvait pas être mort. Ce n'était pas possible.

La colère fit bouillir Remo et se transforma en haine, et la haine lui donna la force de se lever. La haine électrisa son épaule inerte et força son bras à se balancer, sa main à s'enfoncer dans la gorge d'un des gardes alors que son poing gauche fracassait le crâne d'un autre. Il n'y avait plus de douleur, parce que la haine était la plus forte. Il rua dans le bas-ventre d'un troisième et l'envoya valser en hurlant. Il en attrapa un quatrième par les cheveux et lui mit la tête en bouillie sur les dalles.

Remo vit alors la canne de bronze se balancer joliment dans les airs, à quelques centimètres de son nez, et ce fut trop tard. Une affreuse grimace convulsait la figure de Randy Noonan ; ses lèvres se retroussèrent sur ses dents quand elle abattit la canne. Remo baissa vivement la tête. C'était tout ce qu'il pouvait faire.

Et il pensa tristement, alors que la douleur du coup explosait et que les ténèbres commençaient à l'envelopper, qu'il avait échoué. Jamais il ne reverrait Chiun.

CHAPITRE XIV

Il volait dans les airs.

C'était en quelque sorte familier... l'air raréfié, la longe... la longe. Devant lui, une bête gigantesque planait avec grâce dans le vent.

Remo était retombé dans son rêve, le Rêve de Mort, et le dragon du rêve l'emportait dans les ténèbres éternelles.

Une force monumentale de l'Occident cherchera à détruire Çiva, lui avait dit la voix du rêve. Mais une autre parlait maintenant, fluette, aiguë et d'une autorité absolue. La voix de Chiun.

Et elle disait :

— Tu es cette force, Remo.

Remo s'agita dans son délire.

— Père...

Silence. Il appela encore une fois :

— Père ! Venez à moi !

— Je suis avec toi en ce moment, dit la voix avec bonté. Je suis dans ton esprit, où je peux t'aider.

— Comment ?

— Comprends ceci. Tu es Çiva et seul Çiva peut détruire Çiva. Aucun mal ne te sera fait sinon par l'affaiblissement de ta propre volonté.

— Nous avons été empoisonnés, père.

— Ton corps peut supporter le poison. Mais il ne peut pas se guérir sans ta volonté. Entre dans ton corps et chasse le poison. Tout au fond de ton corps. Je t'aiderai, mon fils.

Et Remo sentit pénétrer dans son esprit une autre force, très puissante, très sûre. Elle l'entraîna dans les profondeurs de son être physique, plus loin que ses muscles affaiblis, à travers ses organes malades du poison. Elle le transporta le long de son système sanguin encombré de cellules en mouvement et dans les neurones impalpables de son système nerveux.

C'était là que le poison avait abouti, parmi les centres nerveux, les cellules maîtresses qui aiguisaient les sens et les réflexes. Les cellules. Elles étaient inertes maintenant, leur puissant potentiel électrique réduit à quelques étincelles éparses. Ce fut là que la force transporta Remo, là que la voix lui ordonna de se guérir lui-même.

— Va dans le poison. Élimine-le par ta volonté.

La violente concentration de Chiun afflua dans le système nerveux et tout le corps de Remo en frémit. Il riva son attention sur la source

des pensées de Chiun et s'y plongeait et, ensemble, ils associèrent leurs volontés. À l'intérieur du délicat système, un liquide translucide suinta des cellules inertes dans le sang. Remo le sentit courir dans ses veines, brûlant comme un acide. Des spasmes convulsèrent ses muscles.

Le poison s'insinua dans le cœur et Remo poussa un cri de douleur, ouvrit les yeux sans rien voir et se cramponna au vide.

— Père, la souffrance !

Devant lui, le dragon s'élevait vers les hauteurs glaciales de la stratosphère, en traînant Remo qui se tordait de douleur.

Il avait froid. Le ciel s'assombrissait. Il s'engourdissait et le dragon l'emmenait toujours vers la mort.

— Lâchez-moi, père, la douleur est trop forte, et je ne suis qu'un homme. Pardonnez-moi.

— Tu n'es pas un homme. Tu es Çiva. Supporte la souffrance et vis.

— Pourquoi ? cria Remo dans un sanglot. À quoi bon, si vous êtes mort ? Ce n'est qu'une vaste blague, Chiun, et je suis fatigué de rire. Laissez-moi partir.

— Les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent. Si j'étais mort, je serais quand même avec toi, toujours. Mais je vis. Alors tu dois vivre aussi.

— Père...

— Vis, mon fils.

Et le poison passa du cœur de Remo dans les tissus de ses muscles, les nouant en crampes douloureuses. Remo se plia en deux et vomit.

Puis il se mit à transpirer. Des rigoles de sueur coulaient en mares à ses pieds. Il tremblait de froid, la transpiration le trempait, l'imprégnait de la froideur humide des cachots.

Le dragon fit demi-tour, revint dans la chaleur, dans la lumière.

— Vis, *mon fils*, répéta la voix.

Et Remo se mit à respirer plus profondément, le tremblement de ses mains cessa. Il ouvrit les yeux en hésitant. Ils étaient pleins de sueur qui cascadaient de son front et lui brouillait la vue. À travers la cataracte brûlante il vit le corps inerte de Chiun sur la pierre.

— Chiun, gémit-il.

Il avait souffert, pour ramener le dragon du paisible oubli à la vie. Pour rien.

Il avait mal aux épaules. Il leva les yeux et vit que ses poignets étaient liés par des menottes et enchaînés au plafond. Ses pieds se balançaient à plusieurs centimètres du sol. Il était assez près du cadavre de Chiun pour voir nettement sa figure. L'expression du vieil Oriental était paisible, sereine. Il avait bien accepté la mort.

Remo pleura.

Puis il crut distinguer un mouvement. Il cligna rapidement des yeux. La figure de Chiun. Quelque chose avait changé.

Était-ce son imagination ?

Non. Il y avait bien eu une modification, un changement imperceptible, insuffisant pour transformer l'inertie totale du repos.

Cela recommença. Cette fois, Remo le vit.

— Chiun ! cria-t-il.

Et encore une fois. Par fractions de millimètres, les yeux de Chiun s'ouvraient. Aucune autre partie de son corps ne bougeait. Seules les paupières se soulevaient tout doucement et Remo vit enfin les iris noisette. Et, quand les yeux furent entièrement ouverts, le vieil homme battit des paupières.

— Chiun ! s'exclama Remo dans un rire mêlé de peur.

Le Coréen ne répondit pas.

— Chiun ?... Chiun ! Répondez-moi, petit père. Chiun, est-ce que vous m'entendez ? C'est Remo, Chiun !

Les lèvres de Chiun s'entrouvrirent.

— Chiun ! Dites quelque chose ! C'est Remo !

— Je sais qui tu es, gueule de rat, dit Chiun.

Remo poussa un cri de joie et oublia sa douleur.

— Chiun, souffla-t-il dans un soupir de soulagement.

— Je sais aussi qui je suis. Tu peux donc cesser de gémir mon nom, ô tête sans cervelle.

— Je pensais que vous étiez mort.

— La pensée n'a jamais été ton fort, Remo.

Remo regarda de nouveau les chaînes qui le suspendaient au plafond et rougit de honte.

Chiun se releva avec souplesse et s'approcha de lui en secouant la tête et en caquetant comme une mère poule déçue.

— Le pire c'est que ce crime hideux a été perpétré contre toi par des Quatiens, qui sont probablement les guerriers les plus incompetents que la terre ait jamais portés.

Il soupira en glissant un doigt entre le poignet de Remo et la menotte et la cassa.

— Être capturé est toujours assez embarrassant. Mais être capturé par des Quatiens, c'est au-dessous de tout.

Il brisa l'autre menotte et Remo tomba par terre.

— Une honte, une honte, marmonna Chiun tout en examinant la blessure à l'épaule de Remo. Je porterai cette honte avec moi jusqu'à ma tombe.

Il déchira le bord de son kimono et entoura d'un pansement serré la plaie déjà purulente. Remo sourit.

— Je croyais vraiment que vous étiez mort, Chiun.

— Et je le serai bientôt. La honte de ta capture par des Quatiens va certainement m'envoyer dans le Grand Vide avant mon heure. Que le remords retombe sur ta tête.

— Accablez-moi de remords, tant que vous voudrez, dit gaiement Remo. Je suis heureux de vous voir. J'étais sûr...

— Tu étais sûr. Tu es toujours sûr. Et tu te trompes toujours. Est-ce que je ne t'ai pas dit que j'étais en vie ? Est-ce que je ne t'ai pas aidé – encore une fois, puis-je ajouter – à surmonter ta faiblesse ?

— Je croyais que c'était mon imagination.

— Son imagination ! glapit Chiun. Ah, ta fierté odieuse ! L'insupportable arrogance ! Après avoir vaincu le poison dans mon propre être délicat, je me porte jusqu'au bord de ce Vide pour te sauver d'une inconcevable faiblesse et d'une monstrueuse stupidité, et tu appelles ça ton imagination !

— Excusez-moi, Chiun. J'aurais bien dû savoir que vous iriez bien.

— Ton imagination est de la même qualité que ton raisonnement. Au mieux, ils sont dangereusement inadéquats. Rends-nous un service à tous les deux, Remo. Ne pense jamais. Choisis une profession où l'on n'a pas besoin de cerveau. Fais-toi catcheur. Écris de la publicité pour la télévision. Mais ne pense pas.

— Je vous ai fait des excuses.

— Des excuses, des excuses. Excuse-nous hors d'ici, si tu veux bien, Remo. J'ai assez vu Quat.

— D'accord, répondit Remo en regardant un escalier de pierre montant vers une porte métallique fermée. J'aurai besoin de votre aide.

— Naturellement.

Chiun le suivit dans l'escalier.

La porte était montée sur deux gonds d'acier géants. Du bout du pied, Remo fracassa celui du bas. Tandis que les morceaux rebondissaient bruyamment sur les marches, Chiun lui sauta par-dessus pour briser le gond du haut. Remo poussa la porte avec une violence explosive, déclenchant un déferlement de débris d'acier qui se répercutèrent dans tout le palais.

— Le trône est par ici, dit-il. Je vais descendre par ce passage et vous prendrez le chemin opposé.

Une poignée de gardes armés de couteaux et de sabres arriva vers eux en courant. D'un seul mouvement, Chiun en envoya cinq s'écraser contre les murs où chacun laissa sa marque personnelle. Remo se hâta dans le long corridor pour intercepter un autre groupe ; un couteau siffla à son oreille. Par réflexe, il leva le coude, et la lame tomba par terre tandis que le garde se tenait le ventre à deux mains.

Un sabre s'abattit sauvagement sur sa blessure et arracha le pansement de Chiun. Sans céder à la douleur subite, il s'empara de la poignée du sabre et le garde, obligé de la lâcher, recula d'un bond en maudissant Remo dans une langue incompréhensible.

Finalement, Remo arriva à la porte de la salle du trône. Randy

Nooner parut un peu irritée de le voir. Elle leva brièvement les yeux de son magazine et, sans changer d'expression, elle appela calmement :

— Gardes !

Comme elle ne reçut pas de réponse, elle pinça les lèvres et cria, plus impatiemment :

— J'ai dit « Gardes » ! On vous paie pour quoi faire, bon Dieu ? Ramenez-vous par ici !

Personne ne vint. Remo s'avança.

— Gardes ! répéta-t-elle avec un certain affolement. Je vais vous faire décapiter, bande de foutus paysans ! Dépêchez-vous !

Remo s'approcha, les yeux fixés sur ceux de Randy.

— Gardes ! hurla-t-elle.

— Ils ne viendront pas.

— Au secours, bande de salauds !

— Ils sont partis, fit paisiblement Remo. Et pas moi. Et vous êtes morte.

Randy se leva et ramassa sa canne de bronze.

— Ne faites pas un pas de plus ! Je vous tuerai !

Remo s'esclaffa.

— Essayez donc ! Rappelez-vous. Je ne suis plus empoisonné, Miss Nooner. Vous pouvez lancer votre petit bâton tant que vous voudrez.

Folle de rage, elle lança l'arme à Remo. Il s'écarta et la canne tomba sur le sol de marbre.

— Eh bien, voilà, dit-il en faisant encore un pas.

— Arrêtez ! glapit Randy en gesticulant vers le trône caché par les voiles blancs. Prenez-le ! L'idiot. C'est lui le sheikh. Vous pouvez prendre le pays. Tuez-le et c'est à vous. Mais laissez-moi partir !

À ce moment, derrière le trône voilé, la tenture recouvrant le mur se déchira et s'ouvrit. Debout dans l'ouverture apparut le guide qui avait conduit Remo à la salle du trône. Sa figure était un masque de pierre et il se tenait parfaitement immobile à côté du trône du roi débile. Il tenait entre ses mains un couteau épais à lame courte.

— Rajii, appela Randy, hors d'haleine. Dieu soit loué, vous êtes là. Tuez-le, Rajii. Vite !

L'homme ne bougea pas, pas le petit doigt, pas un battement de cils.

— Tuez-le ! ordonna Randy Nooner.

— La jeune fille tuée par les flèches était ma fille, dit-il d'une voix monotone.

Randy gronda :

— Elle avait trahi ! Tuez cet homme ou vous serez exécuté.

— Et vous venez d'offrir la vie de cet innocent, à l'esprit d'un petit enfant, contre la vôtre.

— C'est un imbécile, un attardé ! Sa vie n'a aucune valeur !

— Aucune vie n'est sans valeur, répliqua calmement Rajii.

Randy se mit à sangloter.

— Je vous en supplie ! Je vous supplie de m'aider, Rajii.

L'homme hocha la tête.

— Je vais vous aider de la seule façon que j'aie, dit-il et il lança le poignard droit dans le cœur de Randy Nooner.

Elle ouvrit de grands yeux stupéfaits et leva faiblement les mains pour retirer le couteau mais il était plongé dans sa poitrine jusqu'à la garde. Alors qu'elle s'écroulait sur le sol, Rajii rejoignit Remo.

— Imbécile, râla-t-elle. Il va vous tuer aussi.

— Je sais. Que la paix des âges soit avec vous.

Dans un dernier râle, elle mourut, ses beaux yeux cruels étincelant de la lumière de mille bougies brûlant sur le lustre au-dessus d'elle.

— Les documents officiels du royaume sont enfermés dans une chambre forte sous le trône, dit Rajii. Je vais vous l'ouvrir avant que vous ne me mettiez à mort, si vous le désirez.

— Pourquoi voulez-vous que je fasse ça ? demanda Remo.

— Le royaume est à vous pour en faire ce que vous voulez. Je vous demande seulement de laisser vivre le sheikh. Il est stérile, alors il n'y aura pas d'héritiers. Il ne peut vous faire aucun mal. Je vous conjure d'épargner sa vie, car il est innocent de tout le mal qui a été fait dans cet endroit abominable. Accordez-moi cette unique requête et je préparerai tous les documents pour vous déclarer régent et héritier officiel. Ensuite, vous pourrez disposer de moi à votre guise.

Ni l'un ni l'autre ne remarqua Chiun qui était entré sans bruit derrière eux.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Un simple serviteur, répondit Rajii.

— Tu n'as pas l'allure d'un serviteur. Je te le répète. Qui es-tu ?

L'homme hésita, serra les dents, puis il parla.

— Je m'appelle Rajii Zel Imir Adassi. Ce nom était celui d'une des plus riches familles de la région. Et puis Vadass – le frère du sheikh – s'est emparé du trône et a exécuté tous ceux qui risquaient d'usurper son pouvoir, y compris les descendants mâles de toutes les nobles familles, et il a confisqué leur fortune. Les miens compris.

— Alors pourquoi ne t'a-t-il pas tué ?

Rajii baissa honteusement la tête.

— Vadass me détestait particulièrement parce que j'ai refusé de lui laisser prendre ma fille pour ses plaisirs, dit-il d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine. Ma femme est morte quand elle était très jeune et je ne me suis jamais remarié. Ma fille, Jola, était tout ce que j'avais. Je l'adorais. Je voulais la sauver pour un homme qui l'adorerait tout autant que moi.

Remo vit trembler les mains de Rajii et il fut pris de pitié pour cet homme brisé.

— Alors, quand Vadass a commencé sa purge, il a d'abord pris ma fille comme concubine, pour être son jouet... Et, pour s'amuser, il m'a pris comme serviteur afin que je sois témoin de sa dégradation. Il a dit que mon travail serait de servir son frère faible d'esprit, pour que je n'oublie jamais que Vadass était mon maître. Mais, en croyant que le cœur de tout homme était aussi noir que le sien, le sheikh Vadass a commis une grave erreur. Car ma fille était encore en vie et, à cause de cela, je me considérais comme un homme heureux. Et l'homme enfant est devenu une grande joie, parce que, dans sa simplicité, il avait besoin de moi. Il ne deviendra jamais adulte, il ne comprendra jamais rien, mais il a ma tendresse.

— Est-ce que Randy Noonan savait tout cela ?

— Non. Ils s'en moquaient. Quand les Américains sont venus, la jeune femme et son père, j'ai compris que la fin était proche. Ils ont tout pris par la force. Ils étaient encore pires que Vadass. Le sheikh, au moins, n'a jamais utilisé son pauvre frère, comme l'a fait l'Américaine. Je savais qu'un jour nous allions tous mourir dans un coup d'État sanglant. Ce jour est venu. Jola est morte. Mais il n'est pas nécessaire que le sheikh meure. Il n'a fait de mal à personne, il n'en fera jamais. Je vous en prie. Je ne tiens plus à la vie. Je vous donne tout de grand cœur. Mais je me souviendrai de vous dans mes prières, durant l'éternité, si vous accordez la vie sauve à ce pauvre enfant attardé.

Chiun ôta ses mains des manches de son kimono.

— Montre-nous les documents, dit-il.

Rajii s'inclina et les conduisit derrière le trône où le sheikh gazouillait gaiement derrière ses voiles. Sous la tenture du mur, il y avait un grand coffre-fort à combinaison, à côté d'une installation de télévision en circuit fermé avec un écran de contrôle. C'était de là que Randy avait observé et torturé Remo avec le bruit assourdissant. Rajii ouvrit le coffre et y prit plusieurs parchemins jaunis, roulés et attachés avec des rubans rouges portant un sceau de cire.

— Voici la ligne de succession officielle, dit-il en déroulant un des parchemins sur une table basse. L'Américaine et son père ne les ont jamais vus. Jamais ils n'auraient pu prétendre légitimement au trône. Je vais les corriger pour faire de vous les souverains de Quat.

Il prit une plume d'oie et la trempa dans l'encre.

— Halte ! dit Chiun.

— Mais ce sera officiel. J'ai les sceaux.

— Je ne doute pas que ce sera officiel. Mais nous ne désirons pas être souverains. Ce n'est pas notre rôle dans la vie.

Rajii se redressa, interloqué, et regarda Chiun puis Remo.

— Je ne comprends pas.

— Inscris ton nom sur les documents et nous serons témoins. Tu seras le régent. Tu te trouveras une femme, tu te marieras et tu auras des enfants qui deviendront tes héritiers. Et tu transmettras à tes enfants ta sagesse et ta loyauté, pour que le peuple de ce pays n'ait plus jamais à mourir de faim ou à souffrir des caprices de leur souverain.

— Je... Mais je ne peux pas...

— Tu le pourras, ordonna Chiun. C'est la seule solution. Voilà assez longtemps que Quat est le jouet d'une succession d'incompétents. C'est tout ce que nous demandons. Si tu échoues... Après tout, ça fait des siècles que Quat échoue.

— Je ne crois pas que Rajii échouera, petit père.

— Peut-être pas. Celui qui possède une tête trouvera toujours de l'espoir pour la remplir, dit Chiun avec un bon sourire en s'inclinant devant Rajii.

— Puis-je poser une question, monseigneur ?

— Tu le peux.

— C'est celle que vous m'avez posée. Qui êtes-vous ?

— Je suis le Maître de Sinanju et ce garçon est mon... Comme tu le dis du sheikh, Remo est mon enfant attardé.

Derrière eux, le sheikh rota.

— J'apprécie vraiment la comparaison, bougonna Remo.

— J'ai lu vos exploits dans les légendes d'autres pays, dit très respectueusement Rajii.

— Quat n'a encore jamais été digne des services de mes ancêtres. Mais peut-être régneras-tu différemment. Dans ce cas, et si ton royaume en a besoin, je t'autorise à faire appel à mes services.

— Merci. Je suis profondément honoré.

— Gratuitement, dit Remo et il ajouta : Aïe !

Il frotta les côtes que le coude de Chiun venait d'attaquer comme une vipère dans la nuit.

— Pour un prix raisonnable, rectifia le vieux Coréen.

CHAPITRE XV

Le sénateur Osgood Nooner faisait un cauchemar.

Ça ne pouvait être qu'un cauchemar parce que des sensations telles que la douleur qu'il ressentait ne pouvaient arriver dans la vie réelle.

Il était là, lui, le Sénateur du Peuple, bien bordé dans la sécurité de son lit, et il avait l'impression que son crâne était réduit en poudre par un mince jeune homme aux poignets épais qu'il avait la désagréable impression de connaître.

Il savait que c'était un rêve parce que lorsqu'il ouvrait la bouche pour crier rien ne sortait. C'était classique.

Puis il s'aperçut qu'il ne criait pas parce que les sous-vêtements qu'il avait jetés par terre pour que la femme de chambre les ramasse au matin avaient été fourrés dans sa bouche.

— Salut, dit l'inconnu.

Nooner essaya de se rappeler cette tête mais en vain.

— Le journaliste à la conférence de presse de Vadassar, lui rappela Remo. Je voulais simplement que vous cessiez de vous inquiéter des reporters indiscrets que nous sommes. Je ne vais rien publier du tout sur vous.

Nooner hocha la tête en essayant de paraître reconnaissant.

— Voyez-vous, Sénateur, je ne suis pas journaliste.

Les sourcils du sénateur se haussèrent.

— Je suis un assassin.

Lentement, Nooner ferma les yeux et crut qu'il allait s'évanouir.

— Vous savez pourquoi je suis ici ?

Le sénateur ravala sa salive et, par la même occasion, quelques fibres de coton et deux ou trois boutons.

— Je veux que vous écriviez une lettre.

Un petit hennissement de soulagement sortit du nez de Nooner. Il hocha la tête avec enthousiasme, plein de bonne volonté, tout prêt à écrire n'importe quelle idiotie pour faire plaisir à cet inconnu. Un coup de fil au Président dans la matinée et tout serait arrangé, avec ce fou probablement derrière des barreaux.

Remo tint fermement la tête du sénateur pendant qu'il fouillait de l'autre main dans le tiroir de la table de chevet.

— Ah, voilà du papier et un stylo, dit-il patiemment, comme s'il s'adressait à un petit enfant. Vous allez simplement écrire ce que je vais vous dire, d'accord ?

Hochement de tête empressé.

— Bien. Vous adressez ça au directeur de la C.I.A.

Pendant un moment, le sénateur observa Remo du coin de l'œil mais une nouvelle douleur dans sa tête lui fit reporter son attention sur la feuille de papier. Il écrivit le nom et l'adresse du directeur de la C.I.A.

— Très bien, dit Remo. Maintenant, écrivez que tous les dossiers du Pentagone sur Fort Vadassar sont des faux et que vous êtes responsable de la falsification des archives. Ça devrait bien valoir deux ou trois ans à l'ombre, vous ne croyez pas ?

Le stylo du sénateur hésita.

— À moins que vous préféreriez être assassiné ici, tout de suite, par moi ? Je crois vous avoir déjà dit que c'est ma profession.

Nooner écrivit rapidement l'histoire des dossiers trafiqués.

— Maintenant, écrivez que le terrain de Fort Vadassar appartient à votre fille, qui était dans ce complot depuis le début.

Haussant les épaules, le sénateur obéit.

— Et que vous avez embauché Artemis Thwill pour droguer les soldats de ces bases militaires et faire tuer les aumôniers.

Le sénateur Nooner abattit son poing sur la table de chevet et secoua la tête avec véhémence. Bientôt, une sensation faisant le même effet que le bruit d'une lame de rasoir sur un tableau noir glissa le long de sa joue. Il écrivit.

— Voyons un peu, dit Remo. Quoi encore ?

Il pianota du bout des doigts sur le crâne chauve et brillant de Nooner.

Enfin libéré de l'étreinte de Remo, le sénateur se retourna et arracha le bâillon de sa bouche. Il l'ouvrit alors pour appeler au secours.

Soudain, les doigts de Remo lui chatouillèrent la gorge et Nooner émit un son évoquant la fin lamentable d'un disque rayé.

— Au secours, râla le sénateur.

— Pardon ?

— Mais qu'est-ce que vous voulez de moi, bon Dieu ? demanda Nooner d'une voix qui était une imitation passable de celle de Marlon Brando dans *Le Parrain*.

— Je veux des aveux, Nooner, pour que le blâme de ce fiasco retombe sur celui qui le mérite, répliqua Remo en souriant, ravi de son éloquence. Asseyez-vous.

Quand Nooner fut assis, Remo pinça un groupe de nerfs à son cou, paralysant ainsi tout le corps à l'exception du bras droit.

— Bien. Jusqu'à présent vous avez accumulé dans les quatre-vingt-dix-neuf ans. Vous pourriez ajouter l'affaire de Quat, que vous avez fait assassiner Vadass, que vous aviez l'intention de faire épouser à votre fille ce sheikh débile, que vous avez fait venir de Quart les

officiers commandant Fort Vadassar. Je parie qu'ils sont des étrangers en situation illégale, alors vous voyez, Sénateur, vous allez rester longtemps à Sing-Sing.

Tout le bras droit du sénateur trembla mais il écrivit tout ce qu'on lui demandait.

— Et maintenant, pour l'apothéose, confiez à la C.I.A. votre projet de contrôler les États-Unis avec votre armée de déserteurs zombies. Et n'oubliez pas de mentionner que vous avez organisé les massacres de ces quatre bases pour obtenir vos recrues. Ça devrait les faire sauter de joie à Langley.

Nooner écrivit jusqu'à ce que le dernier point fût tracé au bas de la page.

Remo le libéra.

— C'est tout ? demanda le sénateur.

— Ajoutez que vous jurez que ce qui précède est vrai et vérifiable, que vous persistez et signez et apposez votre signature. J'ai vu ça au cinéma, une fois, il paraît que ça rend tout officiel, légal et tout.

Nooner signa d'un beau paraphe.

— Qu'est-ce que vous allez me faire ?

Remo replia les feuillets et les mit sous enveloppe.

— Vous avez un timbre ?

Le sénateur indiqua son bureau. Remo colla un timbre sur l'enveloppe, l'adressa, la cacheta et la glissa dans sa poche.

— Je la mettrai moi-même à la poste, pour plus de sûreté, dit-il en clignant de l'œil. Pour répondre à votre question, je ne sais pas. J'avais l'intention de vous tuer mais vous avez été si docile et tout. D'ailleurs, ce sera plus intéressant de vous envoyer en prison pour trois cents ans et quelques. Si vous êtes mort, personne ne se souciera beaucoup que vous ayez été coupable ou non.

Les deux hommes se dévisagèrent pendant un temps qui leur parut long.

— Je vais vous dire ce que je vais faire, déclara enfin Remo. Vous allez téléphoner au directeur de la C.I.A., chez lui, et vous lui raconterez tout ce qu'il y a dans la lettre. Faites ça tout de suite et je ne vous tuerai pas.

— Comment est-ce que je peux savoir que vous tiendrez parole ?

— Vous ne le savez pas. Maintenant, vous pouvez vous mettre à la place de vos électeurs.

Avec un gros soupir, le sénateur décrocha son téléphone. Il répondit à la voix ensommeillée au bout du fil par une répétition monotone du contenu de la lettre.

— Quoaaaa ? demanda le directeur en bâillant. Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

— Dites-lui que s'il n'envoie pas une équipe pour vous arrêter dans

les cinq minutes, vous allez faire sauter sa maison, souffla Remo.

Nooner lui jeta un regard dégoûté et répéta ses paroles comme un perroquet.

— Ma foi, bon, Ozzie. Si c'est ce que vous voulez. Je vais envoyer une voiture tout de suite. Attendez tranquillement, d'accord ? OK ?

— Bien sûr, grogna Nooner et il raccrocha. Satisfait ?

Remo hocha la tête.

— Et au cas où vous penseriez vous en tirez en racontant que vous avez été forcé de mentir sous la contrainte, le Président va personnellement ordonner une enquête sur vous dans la matinée. Vous avez laissé des traces, Sénateur, et cette lettre indique la piste. Salut.

Il agita la main et enjamba la fenêtre.

— Je vous traquerai ! menaça le sénateur. Vous serez dénoncé, comme le fou furieux que vous êtes ! Je serai disculpé en une minute.

Remo se frappa le front.

— Ah oui. J'oubliais. Ça m'avait échappé.

— Quoi donc.

— Je n'existe pas, dit Remo et il glissa le long de la façade de l'immeuble quelques minutes avant l'arrivée de la C.I.A.

CHAPITRE XVI

Il était midi sur le polygone de Fort Vadassar. Chiun grommela et se plaignit tout le long du chemin vers le grillage de barbelés.

— L'empereur Smith n'est donc jamais satisfait ?

— Nous n'avons plus que cette dernière petite corvée, petit père, et puis c'en sera fini de cette mission. Après ce pétrin, il me semble que nous avons droit à quelques semaines de repos et de récréation au soleil. Les tropiques, peut-être, la Jamaïque, la Martinique...

— Ou Sinanju, murmura Chiun d'une voix rêveuse. Le soleil brille joliment à Sinanju.

Remo, au sommet du grillage, toussota.

— Smitty nous enverra peut-être sur une autre mission.

— Qu'est-ce qu'il reste à faire ici ? Nous avons éliminé le faux prêtre. Nous avons éliminé la femme aux cheveux rouges. Nous avons éliminé le sénateur. Que reste-t-il ?

— Nous devons éliminer cette armée, dit sombrement Remo en contemplant les cent mille recrues de Fort Vadassar à l'exercice. Ils ont déserté en masse après la conférence de presse.

— Mais tu as dit que les journaux se rétracteraient aujourd'hui.

— Ça n'arrêtera pas ces zombies. Ils ont subi un lavage de cerveau. Tout homme qui cherche à démobiliser notre armée recherche la guerre.

Remo regarda de tous côtés. Le nombre des soldats s'était augmenté au point de remplir la base et tous les visages portaient la marque impassible, vide, du contrôle de Randy Noonan. Chaque peloton était fort de huit mille hommes au moins, sous le commandement d'officiers supérieurs quatiens, leur sabre caractéristique à la ceinture.

Remo secoua la tête en entendant les ordres des officiers. Tous ces milliers d'hommes obéissaient avec une parfaite précision de robot.

— Tahiti. Si nous nous sortons de ce coup-là, nous ne méritons pas moins que Tahiti.

— Sinanju, insista Chiun.

— On en reparlera.

Remo lâcha les barbelés et se laissa tomber par terre.

— Commençons par le mess des officiers. C'est l'heure du déjeuner.

La salle à manger des officiers ne pouvait guère être qualifiée de mess. Des tentures de soie décoraient les murs et chaque porte était

encadrée de filigranes d'or. La salle était éclairée aux chandelles dont la lumière vacillante semblait s'accorder avec la musique ancienne en bruit de fond. Le rire sonore des hommes retentissait au-dessus du brouhaha de quatrien parlé aux tables. Sur une petite estrade, une femme plantureuse en tenue de harem exécutait une danse du ventre séductrice. Des filles attifées de même servaient aux tables, offraient des boissons diverses et des gâteaux au miel.

En apercevant Chiun et Remo sur le seuil, deux officiers se levèrent et leur demandèrent ce qu'ils voulaient. Remo enfonça un doigt dans la tempe gauche de l'un d'eux.

— Ça me regarde, répondit-il.

Chiun expédia le second d'un rapide coup de pied entre les jambes qui eut pour effet de lui écarter les cuisses jusqu'au nombril.

En un clin d'œil, ce fut le chaos. Les femmes coururent se cacher en poussant des cris aigus. Les hommes se ruèrent vers Chiun et Remo, sabre au clair.

Un par un, ils tombèrent, leurs sabres volèrent dans les airs. Remo et Chiun foncèrent dans le tas et abattirent systématiquement les rangs galonnés comme autant de dominos. Quand ils eurent terminé leur parcours près de la porte du fond, ils revinrent sur les bords pour éliminer le reste.

— Ton coude était plié, gronda Chiun.

— Une autre fois, petit père. Nous avons trop de travail.

— C'est important. Sans un bras raide, il est possible de mutiler sans tuer. C'est à la fois cruel pour ton objectif et dangereux pour toi.

Remo fut contrit et confus.

— Je me souviendrai la prochaine fois, Chiun. Pour le moment, nous n'avons pas le temps d'examiner les cadavres. Nous devons arriver au polygone avant que quelqu'un d'autre ne s'y pointe.

— Très, très dangereux, répéta Chiun, visiblement en colère.

Ils partirent par la porte du fond.

*

* *

Sous le monceau de corps disloqués, une main remua légèrement. Elle tenta de repousser le poids de cinq hommes entassés sur elle mais ne le put pas. La main serpenta lentement entre les corps tandis que le possesseur de la main haletait et gémissait. Enfin la tête jaillit du magma, comme un petit drapeau révélant la vie que le coude fautif de Remo avait épargnée.

L'homme se hissa et se tortilla et se dégagea tant bien que mal du macabre amas qui l'écrasait. Il souffrait le martyr. Presque toutes ses côtes étaient cassées. De temps en temps, ses poumons se remplissaient, il toussait et crachait du sang. Il était mourant.

Malgré tout, il se débattit avec les restes de ses camarades en essayant de ne pas regarder les postures bizarres et les regards morts.

Pour la première fois de sa vie, Quat lui manquait.

Une éternité sous les cadavres. Et puis de l'air. L'homme perdait connaissance à chaque instant. Mais entre ses évanouissements, il rampait.

Il se traîna jusqu'à la porte et gratta comme un chien jusqu'à ce qu'il l'ouvre. Il rampa dehors, où il aperçut les petites silhouettes des deux inconnus, l'Américain et l'Oriental, qui avaient surgi de nulle part pour tuer les Quatiens de Fort Vadassar. Ils se dirigeaient vers le polygone. Ils voulaient le reste des officiers. C'était des tueurs professionnels, il en était sûr. Mais le jeune avait été négligent, pour lui. Il avait commis une faute, toute petite, moins d'un centimètre, mais assez pour épargner pendant quelques minutes la vie de cet officier. Il entendait mettre à profit ces minutes pour s'assurer que les assassins paient leur faute.

Il se traîna vers un petit bâtiment de la taille d'une resserre à outils et chercha une clef dans sa poche. Vomissant du sang, il introduisit la clef dans la serrure, la tourna. La porte s'ouvrit sur un étroit escalier.

Il savait qu'il ne pourrait pas descendre en rampant. Il ne durerait pas assez longtemps. Alors il retint sa respiration et se jeta en avant et rebondit sur les marches de bois comme un gros ballon sanglant à moitié dégonflé. S'il tenait encore cinq minutes, les inconnus seraient morts. Encore cinq minutes !

— Ils écoutent n'importe qui, dit Remo. Si nous supprimons une unité à la fois, je crois que nous pouvons les contrôler sans trop de pertes. (Il regarda sa montre.) Smitty a dit qu'il aurait la troupe ici dans vingt minutes. Si les officiers ont disparu à ce moment, les recrues devraient partir docilement.

— Où l'empereur Smith va-t-il envoyer cent mille hommes ?

— Allez savoir ! Mais il veut qu'ils soient déprogrammés, pas tués. Nous n'éliminons que les officiers, Chiun, d'accord ? demanda Remo avec appréhension.

— C'est un empereur très généreux, mais pas très intelligent, hélas ! Cent mille soldats ennemis risquent de ne pas se laisser docilement emmener en captivité.

— Tout le pays se soulèvera et prendra les armes si nous tuons des soldats, dit Remo en s'efforçant d'être persuasif. Ce n'est pas leur faute, dans le fond, s'ils sont là. On leur a menti. Ce sont des Américains, après tout.

— Personne ne les a forcés à venir ici.

— Écoutez, Smitty dit qu'on ne doit pas tuer les soldats. C'est la mission, que ça vous plaise ou non.

Chiun haussa les épaules.

— Il est évident que l'empereur est complètement fou. Mais un contrat est un contrat.

L'officier s'évanouit au pied des marches. Il cracha mais ses poumons s'affaiblissaient vite et il ne pouvait les dégager de tout le sang qui lui remontait à la gorge. Il étouffait.

Centimètre par centimètre, il se traîna vers un carré sur le mur. Tout le bâtiment avait été construit autour du contenu de ce carré et l'officier voulait l'atteindre. Ce serait son dernier acte de vengeance contre les deux intrus.

À la base du mur, il recourba les doigts et les leva. Il avait perdu le sens de la douleur. Il avait l'impression d'être dans un vide. Le sang coulait sur le devant de sa tunique. Il haïssait plus que jamais cet Américain inconnu. Il le haïssait pour avoir tué ses compatriotes, mais plus encore pour sa propre blessure, si douloureuse qu'il était allé au-delà de la souffrance. Il aurait bien mieux valu qu'il meure avec les autres.

Le carré. Il l'avait atteint. Avec un sourire amer, l'officier introduisit un ongle dans un bord et la petite porte s'ouvrit aisément. Ils allaient mourir, maintenant, les intrus.

D'un dernier effort, il abaissa le levier rouge à l'intérieur du carré et le hurlement de quarante sirènes glapit l'alerte dans toute la base.

Au-dessus de sa tête, des milliers de pieds martelèrent le sol. Des hommes se ruaient hors des casernes. Sur le polygone, les officiers regardaient autour d'eux, l'arme au poing. Remo et Chiun étaient au milieu d'une armée de soldats bien entraînés, bien armés, qui se tournèrent vers eux, un peloton à la fois, en étrange synchronisation, quand le premier de leurs commandants lança l'ordre :

— Tuez !

L'officier au signal d'alarme laissa retomber sa main. Avec son dernier souffle, il rit.

— Tuez !

Le commandant semblait repris par l'écho, d'unité en unité, d'un flanc à l'autre.

— Tuez !

— Tuez !

— Tuez.

Comme un seul homme, les soldats de bois épaulèrent leurs M46.

— Halte ! dit Remo avec assurance et il confia à Chiun, en aparté : Je vous l'ai dit, ils écoutent n'importe qui.

Une balle siffla près de sa tête.

— Hé ! Qu'est-ce qui se passe ? Vous êtes censés m'obéir !

Le commandant du peloton ricana.

— Maintenant, ils n'écoutent que nous. Mille excuses, dit-il et il leva le bras droit. Feu !

Chiun bondit au milieu du premier peloton, dans un envol de kimono. Remo le suivit. Il ne savait pas ce que faisait Chiun mais ce n'était pas le moment de poser des questions.

Le Maître de Sinanju courait à travers la formation à une vitesse vertigineuse, selon une singulière spirale elliptique. Alors que Remo suivait dans son sillage, les soldats perdaient leurs cibles et se retournaient, déroutés, les uns sur les autres ; chaque regard vide affrontait une figure inexpressive ; les fusils s'entrechoquaient et Chiun embobinait les recrues en une masse de plus en plus serrée.

— Pas avec moi, grommela Chiun. À l'opposé. Reflète-moi. L'ellipse dans l'ellipse.

« Qu'est-ce que c'est encore que ça ? » se demanda Remo mais il obéit sans hésiter. Il bifurqua pour décrire une courbe reproduisant exactement les mouvements de Chiun en sens inverse, en créant une double spirale orbitale complexe, à l'intérieur du peloton. Quand ce ne fut plus qu'un chaos de soldats qui se débattaient pour bouger, comme des poissons dans un filet, il se produisit une chose bizarre. La masse se mit en marche.

Tout à coup, Remo vit l'inébranlable logique des paroles de Chiun, *l'ellipse dans l'ellipse*. Car, lentement, à chaque orbite qu'ils traçaient dans des directions opposées, Remo et Chiun poussaient les soldats ahuris vers un autre peloton, sans jamais s'exposer aux balles en dehors de la masse drue des recrues. Inexorablement, le peloton se fondit dans le suivant à la manière d'une amibe, créant ainsi une monstrueuse confusion mettant les soldats dans l'incapacité de tirer.

— Tuez-les ! glapit un officier quatrien alors qu'il était emporté, sans défense, dans le tourbillon.

Chiun fit un tour près de l'officier et lui donna un petit coup d'ongle en pleine poitrine. L'homme tomba. Quand la masse grouillante de soldats se déplaça en parfaite ellipse vers le peloton suivant, l'officier demeura sur place, écrasé et piétiné.

La masse augmenta jusqu'à ce qu'elle couvre près d'un hectare. C'était une ruche d'activité palpitante, agitée, que Remo et Chiun amalgamaient, chaque unité sans volonté se fondant dans une autre, l'arme épaulée.

Ils allaient absorber le quatrième peloton quand l'officier qui le commandait, un colonel, cria un ordre. Ce peloton se dispersa pour former un cercle autour de la gigantesque entité trébuchante que Remo et Chiun avaient créée.

— Feu ! hurla le colonel.

Les soldats entourant le groupe tirèrent dans le tas. Les recrues de la périphérie tombèrent instantanément.

— Ils tuent leurs propres hommes pour nous avoir ! cria Remo.

Mais Chiun ne répondit pas. Remo remarqua alors une modification de la manœuvre. Du côté de Chiun, l'unité s'enflait et se dégonflait comme des bulles qui éclatent, absorbant chaque soldat à portée de tir, un par un. Remo répéta l'astuce de son côté, en gardant la masse serrée tout en envoyant des tentacules qui ramenaient à l'intérieur les soldats de l'extérieur.

Il restait deux pelotons. Tout en courant, Remo vit les deux officiers échanger un signe et ces pelotons se tournèrent pour se faire face.

Au commandement, ils marchèrent résolument ensemble pour former une seule unité importante qui porta son offensive lente et délibérée contre la ruche des quatre pelotons capturés.

— Ils vont tous les sacrifier, Chiun ! haleta Remo en faisant au moins son dix millièmè tour à l'intérieur du groupe ; il se fatiguait et courait sur ses réserves.

— Occupe-toi d'un des officiers, lui dit Chiun en passant comme un éclair flou.

Remo le suivit des yeux, bouche bée.

Les deux pelotons étaient arrivés à portée de tir et le premier rang mettait un genou à terre. La grêle de balles commença à pleuvoir.

— Vous voulez rire ! glapit Remo. Il n'y a entre nous et eux qu'un million de balles !

— Va, ordonna Chiun d'une voix tendue. Je tiendrai la formation. Mais je ne peux pas la faire avancer seul. Et je commence à me fatiguer.

Un frisson d'inquiétude courut dans le dos de Remo. S'il était mort de fatigue, Chiun devait être épuisé. Le Coréen avait bien plus de quatre-vingts ans et tenir seul la formation, cela voulait dire courir deux fois plus vite. Avant même que Remo ne quitte le groupe, son allure s'était accélérée à une vitesse telle qu'on le voyait à peine passer.

Serrant les dents, Remo s'élança hors de la masse dans l'esplanade enfumée criblée de balles volantes. Au même instant, les deux pelotons, à 150 mètres, abandonnèrent l'objectif de l'amas stagnant et compact tenu par le vieil Oriental pour viser l'homme seul en tee-shirt noir, armé de ses seules mains. Remo vit les canons de seize mille M-16 se braquer lentement sur lui avec une précision terrifiante.

Presque aussitôt, une balle lui frôla la cuisse. Ce fut salutaire. Il sentit l'adrénaline le surcharger et il allait en avoir besoin pour ce qu'il méditait.

Chiun lui avait appris ce schéma – si l'on pouvait appeler ça un

schéma – il y avait très longtemps, mais Remo n'avait encore jamais eu à l'utiliser au combat. C'était une extension du mouvement lui permettant d'éviter une seule balle tirée sur lui à bout portant, un rapide changement d'équilibre *sans le moindre rythme*.

Chiun lui avait expliqué que l'exercice était difficile parce que dans toute la nature, comme dans tout l'entraînement de Sinanju, le rythme jouait un rôle crucial dans l'instinct de conservation.

Le rythme et l'équilibre. Sans eux, c'est le chaos et la nature ne supporte pas longtemps le chaos, ni dans les planètes, ni dans l'organisme humain. Les gènes chaotiques créent des mutants qui meurent vite et ne peuvent se reproduire. Le rythme et l'équilibre sont indispensables. La respiration de Remo était un rythme. La formation de Chiun autour de la masse de soldats était du rythme. Les balles qui volaient vers Remo résultaient d'un rythme mécanique pur en conjonction avec la détente qui les envoyait. C'était comme si chaque molécule jamais créée, comme l'avait expliqué un jour Chiun, avait conclu un pacte avec la nature avant son existence et juré de ne pas troubler le rythme de l'univers.

Mais le secret, pour éviter les balles, c'était un antirythme, de l'équilibre sans rythme, un mouvement si rapide et si informe qu'il défiait le rythme sans déséquilibrer le corps ni provoquer le chaos et son inévitable séquelle, l'autodestruction.

Éviter une balle était facile. La perte de rythme et la vitesse vertigineuse exigées ne duraient qu'une fraction de seconde. Les dégâts commis contre le corps de Remo n'étaient pas plus graves qu'une piqûre d'insecte. Mais éviter... combien ? un million ? deux millions de balles ? Il lui faudrait créer un schéma d'anti-rythme peut-être cent fois plus rapide que la vitesse d'un champion olympique du sprint.

Remo parut bouger lentement et dans un flou.

C'était facile pour les soldats de le viser mais, inexplicablement, ils n'arrivaient pas à le toucher.

— Feu ! ordonnèrent les officiers.

— Imbéciles ! Tuez-le !

Les deux officiers dégainèrent leur pistolet et vidèrent leurs deux chargeurs sur la curieuse cible au contour brumeux. Alors que Remo s'approchait, un commandant se frotta les yeux. L'autre ferma les siens et secoua la tête. Ni l'un ni l'autre ne pouvait croire à ce qu'il voyait, car le jeune homme semblait ne pas avoir de figure.

Il était à trois mètres du premier rang et ils ne pouvaient toujours pas le toucher. À deux mètres cinquante, un des commandants aboutit à une inévitable conclusion dont il fit part d'une voix chevrotante à son camarade : l'homme était intuable.

— C'est un non-mort, murmura-t-il d'une voix craintive.

— Il y a des légendes à Quat..., souffla lentement l'autre.

Remo était à un mètre cinquante quand les deux hommes coururent en hurlant chercher un abri.

Remo avait la vue brouillée par l'effort du schéma antirythme mais les deux officiers étaient assez volumineux pour qu'il les plaque au sol sans avoir besoin de trop bien y voir. Sans attendre d'avoir retrouvé son rythme, il sauta sur un pied vers les deux hommes, en pivotant en l'air comme un ballon de rugby. Il tomba sur les deux à la fois, en tua un sur-le-champ et agrippa l'autre par le col pour le tenir devant lui.

— Non, chevrota l'officier. Mon Dieu, mon Dieu miséricordieux...

— Vous allez leur dire...

Remo chuchota, d'une voix rendue pâteuse par l'épreuve à laquelle il avait soumis son corps. Alors qu'il parlait, les fusils des deux derniers pelotons se tournèrent automatiquement sur eux.

— Halte au feu ! glapit l'officier. Au nom de tout ce qu'il y a de sacré sur cette terre, halte au feu !

— Dites-leur de ne pas chercher à nous faire de mal, reprit Remo. En aucun cas et sous aucun prétexte. Et dites-leur de se débarrasser de leurs fusils.

— Manœuvres terminées ! cria l'officier. Détruisez vos armes ! Détruisez vos armes !

Au loin, le groupe de Chiun vibra et s'immobilisa. Le vieux Coréen se dégagea du groupe, en chancelant, une main à son front.

Pendant plusieurs minutes, l'air résonna du bruit des crosses brisées, des canons aplatis. Le seul autre son était le gémissement plaintif de l'officier que Remo tenait en suspens entre ses mains. Lentement, il lui noua les doigts autour du cou et l'étrangla. Les soldats observèrent la scène, aussi impassibles que des statues.

Remo lâcha le Quatien et alla rejoindre Chiun, qui avait remis ses mains dans les manches de son kimono.

— Ça va bien, petit père ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Chiun en hochant la tête. Et toi ?

Remo avait le vertige. Il avait la nausée. Il avait froid. Et la blessure à l'épaule faite par l'arche quatien lui faisait encore mal.

— Très bien, dit-il juste avant de tourner de l'œil.

CHAPITRE XVII

Remo reprit connaissance au bruit de chars d'assaut qui s'approchaient.

— Voilà la cavalerie, juste après qu'on ait besoin d'elle, marmonna-t-il.

— C'est la marque de fabrique de toutes les armées d'être uniquement dans les lieux où l'on n'en veut pas, pontifia Chiun.

Les chars jaillirent à travers les barbelés, comme si c'était des toiles d'araignée, et entourèrent le polygone en prenant les recrues au piège dans leur cercle. Après les chars, vinrent cent camions bâchés, pour enlever les soldats de Fort Vadassar. Les hommes y montèrent sans résistance.

— Je me demande s'ils se conduiront jamais comme des gens normaux, dit Chiun.

Remo fit un geste vague.

— Randy Noonan a parlé de « la communion de Samantha ». Ils sont probablement drogués. Deux ou trois jours d'isolement et ça devrait leur passer.

— Allez, avancez, gronda une voix derrière eux.

Remo se retourna et vit un gros sergent américain qui poussait des recrues dans un camion.

— Hé, vous deux, là ! Vous aussi. Grouillez !

— Va sucer du vent, lui conseilla Remo.

— Laissez ces deux-là tranquilles, intervint un général une étoile, de l'avant d'une jeep fonçant vers eux.

— Oui, mon général, répondit vivement le sergent en saluant.

Le chauffeur de la jeep s'arrêta et sauta à terre.

— Ils correspondent au signallement, mon général, annonça-t-il.

Le général se leva.

— Messieurs, j'ai ordre du Président en personne de vous escorter à votre destination.

— Ah oui ? Et c'est où ?

Le général hésita et un lavis de rouge rosé monta de son cou à ses joues.

— Au *Bijou Motel*, répondit-il avec autant de dignité qu'il le put.

— Smitty, marmonna tout bas Remo. Radin jusqu'au bout.

Remo et Chiun montèrent dans la jeep. Elle passa devant le convoi de chars et de camions et roula vers un petit amas minable de bungalows et de cabanes en rondins, à une vingtaine de kilomètres, où

ils furent déposés avec un beau salut du général.

Au *Bijou Motel*, le bungalow numéro 5 leur avait été retenu. La dame du bureau remit la clef à Remo.

— Une seconde, il y a aussi un message pour vous, dit-elle en prenant dans le casier 5 un papier qu'elle déplia. Vous êtes prié d'appeler votre tante Mildred.

— Au poil, grogna Remo, tout à fait écoeuré.

Il prit la clef, entra avec Chiun dans la chambre lamentable et claqua la porte.

— Quel trou ! maugréa-t-il.

Il décrocha le téléphone et forma le numéro sûr, qui ferait passer la communication le long d'une ligne sûre jusqu'au sanatorium de Folcroft. Smith décrocha à la première sonnerie.

— Qu'est-ce que vous voulez encore ? demanda Remo.

— Je suis heureux que vous soyez en vie.

— C'est pas grâce à vous. Nous envoyez contre une armée, c'est ce que vous appelez du fair play, je suppose. Sans parler de ce nid à rats où vous nous collez !

— La chambre de motel était uniquement pour vous permettre de donner ce coup de téléphone. Il était inutile de gaspiller de l'argent en hôtels de luxe rien que pour un coup de téléphone.

— Et si nous aimerions nous reposer ? Nous avons bien failli nous faire tuer là-bas, vous savez.

— Je préfère que vous ne le fassiez pas, dit sèchement Smith. Le général que le Président vous a envoyé sait où vous êtes.

— Et alors ?

— Il est bon d'être toujours prudent.

— Pourquoi faire ? De toute façon, vous allez faire muter ce type dans une obscure unité de combat au fin fond de l'océan Indien.

Il y eut un silence au bout du fil.

— Cette réflexion est parfaitement superflue, Remo.

— Mais vraie.

Smith toussota.

— Vous serez heureux d'apprendre que l'enquête sur le sénateur Nooner a été ouverte aujourd'hui. Il paraît qu'il a fait introduire dans les archives du Pentagone le dossier Vadassar, par le chef adjoint des archives, et que cet homme a été tué ensuite. Tout ressort au grand jour. Le sénateur va devoir répondre d'au moins cinq cents accusations de meurtre. Cette affaire passera à la postérité.

— Et c'est vous qui êtes heureux comme un pou, hein ?

— Et Samantha Thwill a été arrêtée au Texas, pour complicité. Le convoi de l'armée a trouvé des échantillons de tout, dans les cuisines de Vadassar, et si certains de ces ingrédients sont drogués – comme ils le sont probablement – le doigt la désignera.

— Oui, eh bien, mon ami, mon doigt désigne autre chose, répliqua Remo. Ce que vous nous avez fait est injuste et... et injuste.

— Quelqu'un devait le faire, dit Smith sans se troubler. Revenez ici et je veillerai à ce que Chiun et vous obteniez les vacances que vous méritez.

Remo faillit en rester coi.

— Vous parlez sérieusement, Smitty ? Comment le saviez-vous ? Des vacances, c'est exactement à ça que je pensais. Tahiti, je crois. Tahiti serait épatant. Faites prendre les billets et nous serons là dans quatre heures.

— Les billets sont déjà pris...

— Ah, Smitty ! s'écria Remo avec un grand sourire. Vous êtes vraiment quelqu'un ! Je vous ai sous-estimé. Vous êtes un prince. Chiun, nous partons !

— Pour Sinanju, acheva Smith.

— Quoi ?

— Il y a des mois que Chiun me le demande. Je pensais que ce serait une récompense pour vous deux.

Remo se retourna pour foudroyer Chiun du regard. Le vieil Oriental sourit onctueusement et hocha la tête.

— Le soleil brille joliment à Sinanju, dit-il.

— Merci, Smitty, grogna Remo en se retenant de démolir le mur d'un coup de pied. Rappelez-moi de vous rapporter un souvenir des glorieuses côtes de Sinanju. Un serpent venimeux, par exemple. Et j'espère que cette affaire va vous plonger dans la paperasse jusqu'au cou.

Il raccrocha violemment et arracha du mur le cordon du téléphone.

— Est-ce que nous partons chez l'empereur Smith ? demanda Chiun en exécutant une petite danse joyeuse.

Remo baissa le store de la fenêtre couleur de nicotine. Dans l'obscurité, il ôta ses souliers et se jeta sur un des lits jumeaux avachis. Un petit nuage de poussière s'éleva des couvertures.

— Nous restons ici, déclara-t-il. Éternellement. Jamais je ne quitterai cette chambre. Nous allons probablement attraper une sale maladie et mourir ici et ce sera bien fait pour Smitty. Sinanju ! Je parie que vous étiez tous les deux de mèche depuis longtemps.

Chiun continua de danser et de tourbillonner dans la chambre obscure, en chantant de sa voix grêle une charmante mélodie occidentale :

Disco Lady

Veux-tu être mon baby...

Le livre reproduit pour cette édition numérique
a été :

Achevé d'imprimer en avril 1985
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)
N° d'édit. 11316. – N° d'imp. 789. –
Dépôt légal : Mai 1985

Imprimé en France